

RETRANSCRIPTIONS DU SÉMINAIRE

« AUTOUR DE L'ÉCRIT, DES EXPÉRIENCES ENGAGÉES AVEC LES HABITANTS »

★ **BANLIEUES D'EUROPE** ★

/// Banlieues d'Europe vous propose un séminaire thématique
Dans le cadre de la formation professionnelle
L'Université culturelle des Banlieues # 3 ///

autour de L'écrit, des expériences engagées avec Les habitants

**Vendredi 30 AVRIL 2010 /
à L'ALCAZAR / MARSEILLE /// 9h - 18h**

**banlieues
d'EUROPE**

quartiers du monde / réseau culturel européen
pour le développement des pratiques artistiques et culturelles innovantes et participatives
271 rue Vendôme 69003 Lyon / tel. +33 4 72 60 97 80 / fax. +33 4 78 95 28 15
email. banlieues.deurope@wanadoo.fr / web. <http://www.banlieues-europe.com>

★ **30 AVRIL 2010**

Bibliothèque de l'alcazar, marseille

Organisé avec le soutien de la Ville de Marseille (Direction des Bibliothèques et Direction de la Politique de la Ville), en lien avec le travail mené par les acteurs locaux des CUCS autour du langage, des ateliers d'écriture et de la lecture publique.

**banlieues
d'EUROPE**

quartiers du monde / réseau culturel européen
pour le développement des pratiques artistiques et culturelles innovantes et participatives
271 rue Vendôme 69003 Lyon / tel. +33 4 72 60 97 80 / fax. +33 4 78 95 28 15
email. banlieues.deurope@wanadoo.fr / web. <http://www.banlieues-europe.com>

Sommaire

- 1) Ouverture p 3

- 2) Ateliers d'écriture : des auteurs engagés avec les populations p 4

- 3) Poésie urbaine / Slam p 10

- 4) Pratiques innovantes d'ouverture des institutions culturelles p 31

- 5) Des lieux projets engagés autour de l'écrit p 57

- 6) Conclusions p 87

1) Ouverture

Jean HURSTEL – Président de Banlieues d'Europe

L'écriture est peut être la forme artistique la plus diversifiée à l'heure actuelle. Au départ, il y avait une coupure nette dans les cultures populaires, entre la culture orale et la culture écrite, on se méfiait de la culture écrite. Mais les écritures se sont diversifiées de manière étonnante : slam, rap, SMS. Ces nouvelles formes montrent que la coupure entre culture orale et écrite s'est progressivement effacée.

De plus, les institutions soutiennent ces projets. Favoriser la consommation culturelle ne marche pas, pour aller au delà, il faut qu'il y ait une participation des populations, c'est par là, qu'on atteint les populations. C'est aussi la créativité et la fiction qui permettent d'atteindre des résultats étonnants.

Rajoutons à cela, l'aspect de formation mutuelle où on apprend des uns et des uns, où on négocie avec les uns, les autres : c'est une nouvelle forme de démocratie. Ce mouvement participatif a changé la donne par rapport à l'action culturelle, à notre rapport à la culture. On peut passer de l'illettrisme à la rédaction d'un ouvrage en 3 ans (exemple des [Ateliers de la banane](#)). On est dans un souffle nouveau. Quand on change les rapports de la population avec la culture, on change les choses.

Avant, nous étions dans un rapport de démocratisation culturelle : up / down. Maintenant, on est dans la démocratie culturelle : on part de la base, à partir de nos relations avec la population, nous construisons une nouvelle forme d'actions culturelles.

Enfin, dans ce domaine, nous devons explorer les différentes formes de cultures, il y a encore des terres inconnues ! La face cachée de ce monde visible, c'est ça qui doit nous motiver et donner une autre dimension à notre travail !

Je tiens à remercier la Ville de Marseille, Daniel Hermann, la Bibliothèque de l'Alcazar, ainsi que Madame Perdereau de la Préfecture des Bouches-du-Rhône.

2) Ateliers d'écriture : des auteurs engagés autour de l'écrit

Géraldine BÉNICHOU - Théâtre du grabuge, Lyon

Je travaille au sein du [Théâtre du Grabuge](#) depuis 1996. C'est ma pratique du théâtre qui m'a amenée vers l'écriture. Pour moi, le théâtre est une pratique qui m'a amenée à la découverte et à la rencontre des autres. J'ai choisi de partir des textes littéraires que j'aime et de les partager avec des personnes. Mon envie de théâtre est née de cette envie de transmission aux autres. J'ai travaillé pendant 10 ans sur *l'Odyssee*¹ qui est un texte traitant d'un exil et d'un retour. Il s'agit de partir des textes du patrimoine écrits, et à partir de ces textes, de faire émerger de la parole, en invitant à écrire à partir de ces textes, et de s'engager dans un travail de création, qui tissent à la fois des textes du patrimoine, et en même temps des paroles de personnes que je rencontre.

Voici l'histoire de mon travail autour de l'odyssée :

La première fois, la SNCF voulait mettre en place un événement *En train de lire* qui proposait au public des lectures dans les gares. J'ai donc décidé de participer à l'événement en 2000. Avec des musiciens et des acteurs, nous avons investi la Gare Part-Dieu de Lyon, où nous avons déposé des pupitres, où il y a des extraits de *l'Odyssee* traduit en vers par Jacques Côté, extrait de *l'Odyssee*. Le principe est que, les gens en gare lisent également les extraits. Il y avait des comédiens et musiciens qui tenaient le fil, et au milieu, il y avait des pauses, où je demandais aux personnes de venir au pupitre pour lire *l'Odyssee*. Les personnes ont joué le jeu. Le public était très diversifié. C'était un peu l'inscription de l'imaginaire au cœur du réel de la gare. Cette lecture, donnait envie aux gens de parler lors des moments de pause, de leurs voyages. De cette première expérience, est née l'envie de continuer à faire lire *l'Odyssee* et de solliciter la parole.

J'ai décidé en 2001, de multiplier cette expérience de lecture publique participative dans des lieux très différents, des lieux de vie. J'ai découvert dans l'agglomération de Lyon des lieux : foyers d'hébergements, lieux d'insertion, prisons, hôpitaux ... Je voulais faire partager un imaginaire et une langue, c'est pourquoi, avec le Théâtre du Grabuge, nous avons mis en place une programmation de « passerelles » : rencontre artistique dans des lieux à vocation sociale.

Prenons par exemple mon expérience dans un Foyer Aralis, ancien foyer des travailleurs émigrés. J'ai pu remarquer que c'est la première fois que ces hommes sont mis en rapport avec la langue française, non pas

1 HOMÈRE. *L'Odyssee*. Poche, Trois demis.

pour le côté administratif mais par la poésie. Le but est d'apporter un autre rapport à la langue pour s'emparer des mots. Ces mots que l'on peut partager et être traverser, même si on ne sait pas lire. J'ai pu remarquer également que l'histoire de l'*Odyssée* les touche, le but étant de savoir pourquoi.

J'ai donc décidé de faire lire puis de faire écrire pour faire émerger de la parole, pour savoir ce qui touche. Alors les ateliers de lecture s'enchaînaient par des ateliers d'écriture, pour faire un détour par l'imaginaire et écrire, à partir du moment où les personnes se sentent un point commun avec l'histoire. Pour moi, les ateliers d'écriture, c'est d'abord faire comprendre qu'on écrit avec ce que l'on sent. Par exemple, je demande de choisir un cadre dans la salle et de décrire ce qu'on voit, ce qu'on entend, et comment la personne se sent. Dans une salle, cela donne de nombreux vécus face à une même situation. Si la personne ne sait pas écrire, on écrit à sa place. Puis, on écrit un moment sur leurs vies. Alors on a l'enrichissement des textes littéraires avec les textes personnels.

Pour ma création, j'ai intégré du texte de l'*Odyssée* et des histoires intimes de personnes. Et à mes yeux, ce qui est incroyable, c'est la confiance que les gens transmettent à l'artiste. De là, découlent des questionnements : Quelle est la responsabilité des artistes ? Quelle est la frontière entre le privé et l'intime ? Pour moi, ce qui est partageable, c'est de l'ordre de l'intime.

Enfin, à partir de ces ateliers, j'ai inventé des formes de spectacles où il y a des croisements entre acteurs professionnels, amateurs. Textes antiques et contemporains se croisent pour obtenir une création partagée. Finalement, qui est l'auteur ? L'œuvre naît de cette relation. Il est important pour moi de sortir des lieux traditionnels, mais de garder un pied dans les lieux institutionnels. Les théâtres sont des lieux de paroles. Il faut faire un aller-retour, ce qui rentre encore une fois dans ma notion de passerelle.

Pour finir, il faut s'interroger sur la façon dont l'œuvre nous interroge. En rapprochant l'histoire de l'*Odyssée* et l'histoire de ces hommes, qui est le héros ? Arrive-t-on mieux à comprendre leurs histoires ? Comment faire qu'ensemble, on se raconte une même histoire sans que ce soit dans la négation des différences et des singularités ? Je pars du principe que les textes qui me touchent, peuvent toucher tout le monde, qu'ils sont comme une porte ouverte au dialogue et à la parole.

Françoise Lhoret - Théâtre de la cité, Marseille

Cinéaste, documentaire, codirection avec Michel André, metteur en scène. La [cité du théâtre](#) n'est pas un théâtre au sens où on l'entend traditionnellement, on ne programme pas de spectacles, on ne diffuse pas des spectacles. C'est avant tout un lieu de création et de transmission, largement ouvert sur la ville et en travail permanent avec les habitants de cette cité. Quelques petits principes qui fondent la démarche du théâtre, à savoir qu'ils cherchent une écriture qu'on nomme « écriture du réel » qui est à la croisée du travail de Michel André, venant du théâtre, et de moi, venant du cinéma documentaire. La base de l'écriture du réel est qu'il n'y a pas de textes qui pré-existent à l'expérience qu'on va tenter de mener, l'écriture née dans et par l'expérience. On ne monte pas de textes déjà écrits, cela nous arrive de travailler avec des auteurs, mais qui s'inscrivent dans le cadre de l'expérience que l'on est en train de mener. La deuxième chose est que l'on ne donne pas la parole aux gens, on cherche à favoriser la parole des gens, ce qui est à mon sens très différent, parce que quand on

donne la parole, c'est toujours celui qui donne la parole qui garde le pouvoir sur le pourquoi, le comment et le quand. Quand on cherche à favoriser la parole, on est plus dans des questions d'émancipation et de liberté.

La deuxième chose est donc d'essayer de travailler de manière horizontale et non verticale, comme cela se pratique habituellement dans les lieux culturels, c'est-à-dire les artistes vers le public, avec quelques remontées du bas vers le haut, comme les groupes de spectateurs, ou encore les ateliers amateurs, qui tournent un petit peu comme des satellites autour de la création des professionnels. Nous, on a fait le choix de travailler de manière horizontale, c'est-à-dire de mettre en œuvre des espaces de recherche et de création, au sein desquels on propose au gens de collaborer. On crée des espaces de rencontres, de dialogues, de collaborations entre des habitants de la ville, des artistes, des penseurs, des praticiens et c'est ensemble qu'on essaye de se mettre en recherche et en création autour de thématiques qui nous tiennent à cœur. Chacun garde son identité propre, il ne s'agit pas de se fondre, mais l'idée c'est de trouver le territoire de l'espace commun, donc les sujets que l'on aborde sont des sujets qui nous entourent.

En ce moment, on démarre un nouveau chantier, sur la question de la transmission. On a accueilli toute cette saison, un poète, qui s'appelle Patrick Laupin qui est Lyonnais, qui a travaillé à ouvrir la porte de l'écriture à des enfants. Donc, il a animé deux ateliers d'écriture, dans des classes de primaires, et à partir de ce travail d'écriture, on essaye de travailler ensemble sur une création, qui part de sa parole à lui. Pourquoi il est important d'aller ouvrir ses portes ? Comment ces enfants ont vécu cette expérience là ? Les textes qui sont nés de cette expérience là, qui sont très beaux. La deuxième partie de cette aventure concerne plus particulièrement la transmission entre professeurs et élèves qui est compliqué en ce moment. Et sur laquelle on avait envie de réfléchir et d'inviter des professeurs, des collégiens, des lycéens, à réfléchir avec nous sur cette question là, voir quelle forme pourrait naître de cette échange. On avait envie d'inviter un auteur, qui s'appelle Thierry Chapalin à ce travail là. Donc voilà comment on met en œuvre notre travail de recherche et de création dans la ville avec les gens.

Parallèlement à cela, on est un lieu, donc on accueille des artistes, qui peuvent venir travailler dans ce lieu que nous n'occupons pas en permanence. Donc on trouvait cela bien de la partager avec d'autres, des artistes qui sont eux-mêmes en travail de créations partagées avec les habitants, sur des démarches différentes des nôtres et cela permet de se rencontrer et d'échanger entre artistes. On trouvait cela aussi intéressant.

On met en œuvre également ce qu'on appelle « *Espaces pratiques, esprits critiques* », c'est-à-dire des ateliers théâtre, écriture, où l'idée est de transmettre des expériences, savoirs. Ce sont des artistes qui viennent animer ces ateliers. On s'aperçoit souvent que ces artistes apprennent eux aussi dans la relation de transmission. On est dans des échanges et des apprentissages mutuels.

Deux derniers axes que l'on a développés, ce qu'on appelle « le partage des expériences et des pensées », c'est-à-dire qu'à l'occasion de soirées, on invite des artistes, des praticiens, des penseurs, à venir partager leurs expériences et pensées avec un public, en essayant d'inventer, à chaque fois, des formes singulières, pour que la rencontre avec le public puisse exister. On va inviter, par exemple, le psychanalyste Philippe Lacadée qui s'occupe des adolescents. On donnera une carte blanche à un écrivain marseillais, qui s'appelle Bruno Le Dantec, qui nous parlera de son rapport à la ville. On travaillera également sur une lecture

d'un livre qui s'appelle *Architecture et liberté*², car on aura un nouveau chantier sur la ville et ses frontières...Donc c'est pour nous à la fois des leviers par rapport aux chantiers que l'on met en œuvre, mais c'est aussi des endroits où l'on peut s'interroger sur nos pratiques et où peuvent naître des solidarités de sens, entre les invités, nous, les participants.

Dernier point, on a créé une collection qui s'appelle *Les écritures du Réel*, car il nous semblait important de pouvoir conserver une trace de toutes les expériences qui sont menées et de pouvoir les partager au-delà du temps de la représentation, qui a une durée plus ou moins grande selon la durée et les formes, il nous semblait important de pouvoir conserver ce qui est né, les paroles, les pensées...

Nous voulions donc vous présenter ce film qui témoigne d'une expérience qui se termine et qui s'appelle « [Nous nous étions jamais rencontrés](#)³ », qui est le fruit d'un travail de 3 ans avec des adolescents de Marseille, qui a donné lieu à un spectacle. Ce sont 5 acteurs qui sont chargés de porter la parole de cinq adolescents, avec qui ils ont passés 2 ans, dans une rencontre et une relation très régulière. Le but étant, laisse moi te connaître pour que je puisse te faire exister sur la scène. Donc la relation entre les artistes et les adolescents s'est construite sur ce principe là. On a associé les adolescents en permanence au processus de création, on a montré des étapes de travail, on a montré les textes qui naissaient de cette relation, et peu à peu, ils se sont mis à poser un regard, des mots, sur l'expérience qui était en train de se vivre. Dans le spectacle, les comédiens sont sur scène et les jeunes apparaissent sur un écran de cinéma en fond de scène et dialoguent sur la question de la représentation, sur la manière dont ils ont été traversés par cette expérience, avec leurs partenaires acteurs. Ce qu'on propose au public, c'est une relation triangulaire entre les jeunes, les acteurs et le public, témoin de cette relation là. Dans le film, ce sont les adolescents qui s'expriment, leurs vécus de cette expérience, qui a durée 3 ans, et qui a été montré une soixantaine de fois à Marseille, en Belgique, Avignon, à Paris.

Diffusion du documentaire sur le spectacle « *Nous ne nous étions jamais rencontrés* ».

Florence LLORET – La Cité, Maison du Théâtre

Le fait d'avoir ce lieu, c'est pour nous la possibilité d'être une présence permanente. Le lieu, il est ouvert tout au long de l'année, ils y viennent quand ils le souhaitent. S'ils ont envie de continuer d'autres histoires, de s'inscrire à un atelier, par exemple Daouda, qui par ailleurs aussi commence à écrire du rap, je l'ai invité à l'atelier d'écriture que menait le poète Patrick Laupin à la Maison Théâtre et il l'a suivi. Aujourd'hui, on lui donne une carte blanche. A la fin du mois de Mai, il sera sur la scène du Théâtre, et c'est lui qui invitera les

2 DE CARLO, Giancarlo et ali. *Architecture et liberté*. Éditions du Linteau, 2004, 313 pages. ISBN 2910342271.

3 *Nous ne nous étions jamais rencontrés* [en ligne]. La cité, maison de théâtre et compagnie, 2009. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <http://www.maisondetheatre.com/compagnie-theatre/creations/nous-ne-nous-etions-jamais-rencontres_080111914.htm>

gens qu'il a envie d'inviter, d'autres rappers, d'autres slameurs, des danseurs. Ce jour-là, c'est lui qui prendra l'espace du théâtre. Nous, on est très attaché à l'idée de cette continuité, de rester présent, d'être à l'écoute de leurs désirs. Mais aussi présent pour continuer à échanger, à être là.

Pendant ce travail, à l'issue de ce travail, cela crée beaucoup de désirs de théâtre chez les adolescents. Ce désir là, on a eu envie de l'entendre et de l'accueillir et on a créé une troupe d'adolescents, qui s'est elle-même nommée *Le(s) pas comme un(s)*, qui travaille avec une metteuse en scène de théâtre qui s'appelle Karine Fourcy. Ils ont présenté la semaine dernière leur travail à la Maison Théâtre. On le reprendra en Septembre parce qu'il y a de belles choses qui sont en train d'émerger, ils ont envie de continuer à travailler. Ça fait naître du désir de travail de part et d'autres. On se laisse ouvert à ça, c'est pour ça que je disais que l'on n'est pas calé, enfermé dans une programmation. On a la liberté de se laisser emporter par les chemins qui s'ouvrent à nous du fait de ces rencontres là.

Participante 1

Je vous remercie car ça me semble indispensable de penser dans le processus de ce petit travail, de penser l'après et de penser l'après avec ces jeunes. Vous avez bouleversé les fondamentaux dont parlait Gilbert Ceccaldi, il n'y a aucun souci, et que moi je trouve indispensable.

Géraldine BÉNICHOU – Théâtre du Grabuge, Lyon

Moi, c'est juste pour répondre sur la question de réinventer le mot « culture », de savoir si ce que l'on fait c'est de la culture ou pas. Je pense que tout le travail que l'on mène est souvent interrogé sur sa légitimité. On le sait, sur sa légitimité artistique ou culturelle. Alors, est-ce qu'il faut abandonner le mot « culture » ou au contraire, tant que l'on aura un Ministère de la Culture et de la Communication, peut-être qu'il faut dire que c'est de la communication ce que l'on fait. Mais je pense qu'il ne faut pas abandonner le mot « culture ». Je pense qu'il faut plutôt réinvestir, réaffirmer que ce que l'on fait a une légitimité culturelle, artistique, une nécessité. Si le mot « culture », entendu au sens du Ministère de la Culture, ne se nourrit pas de cela, n'intègre pas ces démarches là, il va en crever. Moi, je pense que c'est cela qu'il faut dire. Il ne faut pas lâcher. Alors peut-être quand même qu'il faut aussi inventer des mots, mais il ne faut pas lâcher sur le fait que ça a une nécessité, une légitimité artistique et culturelle ce travail là, et ne pas lâcher là-dessus, je crois.

3) Poésie urbaine / Slam

Jean HURSTEL – Président de Banlieues d'Europe

Nous allons continuer avec de la poésie urbaine. Vous allez découvrir Shoker Mallarmé de Sarcelles et Ahamada Smis de Marseille. Il ne s'appelle pas comme ça, mais ce sont leurs noms d'artistes.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Bonjour à tous. Merci pour l'accueil. Je me rends compte en fait, qu'il y a peut-être vingt-cinq ans de ça, j'étais de l'autre côté. J'étais un jeune que l'on a vu dans le film, et je me dis est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous apportez aux jeunes ? Est-ce que vous avez conscience que le jeune avant était autre chose et qu'en vous rencontrant, il devient sa propre identité ? Ça m'a touché, ça me fait plaisir. J'espère qu'il y aura encore des initiatives telles que celle-là.

Je vais parler de moi maintenant. Je m'appelle Shoker Mallarmé. Ce n'est pas mon vrai nom. Shoker, c'est ce que je taguais, quand j'étais jeune, dans les trains. Mallarmé parce que « mal armé », pas « Mallarmé », mais « mal armé », parce que nos parents n'ont pas eu les codes de la société, donc on a dû fabriquer nos propres munitions, donc « mal armé ». J'ai grandi à Sarcelles, je suis un enfant de la rue, un enfant loup. J'étais dans la rue à partir de six ans, à l'âge de six ans. On ne va pas se mentir, on est là pour dire les choses telles qu'elles sont. Donc, j'ai vécu comme un jeune livré à lui-même, en soif, soif de liberté, voulant découvrir la France. J'ai évolué dans cet environnement. A douze ans, j'ai pratiqué le baseball à Sarcelles, j'étais entraîné par un portoricain, c'est ce qui m'a sorti de la rue une première fois, le sport. A vingt-six ans, après un choc émotionnel, il y a eu un don latent qui est sorti apparemment, la poésie, qui était en moi, qui était enfermé. A partir de ce jour-là, j'ai commencé à écrire de la poésie. Je voulais - comment dire ça - m'exprimer mais je trouvais le rap dénaturé. En voyant le film *Slam*⁴, qui a été tourné par un français à Washington, qui s'appelle Marc Levin, avec la référence mondiale du slam, qui s'appelle Saul Williams. En voyant sa prestation dans le film, je me suis senti concerné par cette discipline : le slam. Donc, je suis né artiste en tant que slameur.

J'ai commencé à travailler avec Banlieues d'Europe en 2002, et en rencontrant un poète, un griot urbain qui s'appelle Levi Tafari, qui m'a donné envie de faire des ateliers slam. Donc à partir de deux mille deux, j'ai commencé à faire des ateliers slam.

Je travaille principalement avec la ville de Sarcelles. J'ai travaillé aussi avec des jeunes qui étaient placés

4 LEVIN, Marc. *Slam*. États-Unis, 1998. 1h40mn.

juridiquement. Voilà principalement mon parcours. Maintenant je vous propose deux slams intitulés : « *Tant qu'il y aura des hommes* » et « *Rage dedans* » (<http://www.myspace.com/shokermallarme>)

Merci. Je te laisse la parole Ahamada Smis.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Bonjour, j'ai l'habitude d'être sur scène mais pas d'être assis donc j'aurai un peu du mal à rester assis et à parler, ça me stress plus qu'autre chose. Donc, je remercie Banlieues d'Europe de m'inviter à cette rencontre. On m'a demandé d'essayer, en trente minutes, de me présenter, de dire un peu ce que je fais, mes expériences, ma méthodologie au niveau des ateliers parce qu'on fait beaucoup, beaucoup de choses.

Je vais commencer par dire que toutes les expériences que j'ai entendues tout à l'heure, il y a beaucoup de similitudes, parce qu'on mène tous des ateliers avec les habitants, nécessairement on fait des ateliers écritures, nécessairement il y a des similitudes. C'est encore plus rigolo, on va encore parler de Daouda, parce qu'il y a quoi, il y a six moi de ça, on a fait un projet avec Radio Grenouille. C'était un projet *Marseille sur écoute*⁵, donc on a travaillé avec des musiques créées à partir des sons de la ville. On s'est retrouvé on était trois auteurs RPZ, Daouda et moi et on s'est retrouvé ici il y a six mois pour présenter ce projet là. C'est une petite parenthèse.

Sinon, je m'appelle Ahamada Smis, ça c'est mon nom de scène. Ahamada, c'est mon vrai prénom. Je suis comorien, je suis né donc aux Comores. J'ai vécu dans une culture orale en parlant de l'écriture. Je suis arrivée en France en quatre-vingt-trois, vingt-neuf Janvier quatre-vingt-trois et là, j'ai découvert l'écriture écrite. Dans mon travail, je suis auteur, compositeur, parfois conteur un petit peu, mais ingénieur du son aussi. C'est-à-dire que tous ces outils me permettent de mener à bien mes ateliers. Grosso modo, en fait notre association c'est [Colombe Records](#) et c'est une association qui a été créée en deux mille deux. Nous avons trois pôles d'activités :

Le premier pôle, c'est d'abord pour produire mes disques, donc c'est de la production phonographique, on a sorti plusieurs projets, le prochain sort le trente et un, un peu de pub.

Nous avons un pôle diffusion, c'est-à-dire que nous organisons des festivals, notamment... Plusieurs festivals.

Nous organisons aussi des soirées slams. Et nous vendons nos spectacles.

Et le troisième volet, je pense qui vous intéresse et pourquoi on m'a invité ici, c'est l'activité des ateliers d'écriture que je mène depuis deux mille quatre.

Mais avant de venir vous parler de ma méthodologie tout ça, tout ça, je vais commencer par parler de la transmission orale. Quand je suis né, aux Comores, il y a quelques années, il n'y avait pas de télévision. Mais par contre, on voyageait, on voyait pleins de films dans nos têtes.

5 *Marseille sur écoute* [en ligne]. Radio Grenouille 888, 2009. [page consultée le 13 Janvier 2010].
<<http://www.grenouille888.org/dyn/spip.php?rubrique542>>

Chaque soir – à l'époque il n'y avait pas l'électricité – on attendait la pleine lune, on allait de quartier en quartier, c'était des petits villages mais il y avait quand même des quartiers où il y avait des grands-pères qui racontaient des histoires. Et c'est comme ça que j'ai baigné dans l'univers du conte. J'essaie de mélanger le slam, le rap et le conte. Imaginez vous que là, on est plus à Marseille, on est même pas à l'Alcazar. On est dans mon village, qui s'appelle Malé, on est sous un arbre, il y a un feu. Près de ce feu, j'écoute les paroles des vieux sages, palabres qui se prolongent dans la nuit qui s'installe. Près de ce feu, j'écoute la musique des branches, la chaleur qui me réchauffe, l'odeur qui me parfume. Près de ce feu, j'écoute les contes de ma grand-mère, ces berceuses qui m'endorment sous un clair de lune. Sous un arbre, je m'abrite quand le soleil fut sur la terre, plonge ma gueule comme un cheval dans un ruisseau, étanche ma soif. Les hommes de mon village font la chaîne du seau d'eau. Vouloir éteindre ce feu de paille, sauvent ce qu'ils peuvent. Je me souviens de la légende du monstre de l'Océan Indien, il faut lui jeter une pièce pour qu'il relâche le navire. Je me rappelle de ce chat qui dormait éternellement, qui grossissait de jour en jour dans les contes de mon grand-père. Près de ce feu, j'écoute les contes de ma grand-mère. Près de ce feu, je raconte la légende de mon grand-père.

Mon expérience musicale a d'abord commencé avec la rencontre de la culture hip-hop. Avant ça, j'écoutais la rumba congolaise, la musique africaine, la musique arabe. Je suis arrivé en France, j'écoutais le rock, la pop, new wave et tout ça. Et en quatre-vingt-neuf, j'ai rencontré la culture hip-hop. Enfin une culture qui nous parlait. Il y avait la danse, donc le break, il y avait la musique composée par les Djs, il y avait notre peinture le graff, et il y avait notre mode d'expression oral qui était le rap. Je me suis retrouvé dedans comme un poisson dans l'eau, je me suis retrouvé à écrire sans m'en rendre compte. Et au fur et à mesure des expériences, au début je rappais... Je ne sais pas, vous connaissez peut-être le groupe qui s'appelle Troisième oeil, c'était un groupe assez connu, j'ai beaucoup tourné avec eux et à un moment donné je me suis dit, j'ai plutôt envie de mélanger toutes mes expériences. Donc, mélanger le slam, le conte et le rap.

Au niveau des ateliers d'écriture, en deux mille quatre, on m'avait déjà fait la proposition d'animer des ateliers d'écriture. Au départ, je ne me sentais pas la force, je me disais que je n'avais pas assez d'expérience. Un jour j'ai commencé avec le Foyer Calendal. C'est bizarre, ça donne une certaine émotion de parler là de son expérience. Quand je parle, je fais de la musique, ça va, c'est naturel. Mais parler de nos expériences – je comprends pourquoi tout à l'heure tu t'es arrêté – c'est assez compliqué. Bref, j'ai commencé ces ateliers là dans des foyers de jeunes garçons. Ils étaient plutôt inspirés par le rap, mais en fait ils ne savaient pas trop ce qu'ils allaient faire. J'ai commencé à faire des ateliers avec eux. Au fur et à mesure, j'ai commencé à animer des ateliers avec plusieurs publics, avec des enfants, des maternelles, des adultes. Et on travaille avec les médiathèques, avec les théâtres, avec les centres sociaux, vraiment avec tout public. L'idée de base pour moi c'est : l'écriture c'est imaginer nos pensées avec des mots, trouver les mots pour exprimer nos pensées. Et souvent, quand je commence un atelier d'écriture, si par exemple je vais demander « Allez y on va commencer à faire un atelier », beaucoup d'entre vous direz « Je ne sais pas écrire ». Et je dis toujours que l'on est tous capable d'écrire, puisque l'on est tous capable de penser, il faut juste vous donner la méthode pour pouvoir exprimer ça. En exemple souvent je dis, parce qu'on est tous bloqué devant la feuille blanche, alors je dis « Prenez un mot ». On prend un mot, par exemple je ne sais pas, le mot « voyage ». Obligatoirement, quand je dis ce mot « voyage », chacun son tour je dis « Donnez moi un mot ou une image inspirés de ce mot là ». Quand

je dis « voyage », je dis des enfants qui courent dans le sable, assis sous les palmiers, je pars à la montagne. Donc, il y a pleins d'images qui s'enchaînent. Au bout de quelques minutes, je demande à lire tous ces mots là, et on se rend compte qu'au bout de deux minutes, on a tous montré des images. Et souvent, moi, dans mes ateliers d'écriture, j'essaye de montrer le parallèle qu'écrire un texte c'est comme construire un bâtiment, écrire un texte c'est comme réaliser un film, il nous faut juste ces images là et après on développe, on développe, on développe. On a tous la possibilité de faire ça. Après, c'est juste des outils pour mettre en forme. Et souvent quand j'essaye de travailler aussi - je pense que ça rejoint beaucoup les personnes qui sont venues – on travaille avec l'imaginaire. C'est-à-dire que, quand je travaille avec des enfants qui n'ont pas l'écriture écrite mais l'écriture orale je vais jouer sur le mensonge. Quand je mets deux enfants, je prends un micro et je me mets au milieu et je dis « Allez y, chacun son tour commence à mentir », obligatoirement ils vont commencer à mentir, obligatoirement des images vont sortir, et quelque part, ils sont entrain de faire une écriture orale. J'enregistre ça. Avec toutes ces expériences là, on a réalisé pleins de créations. Et on mène en parallèle aussi... J'ai tellement de choses, vous savez tout à l'heure quand je suis arrivé ici, je me suis dit, je vais leur parler de ci, de ça, de ça, de ça. Il y a trop de choses et j'ai mis de côté de cette feuille parce que voilà.

Je vais juste vous montrer les ateliers que l'on mène avec des enfants dans les écoles primaires. De ça, on a créé des spectacles. Au début, les enfants apparaissaient avec nous sur scène, il y avait une centaine d'enfants, avec nos musiciens, avec leur texte. Maintenant ce spectacle là, qui s'appelle [Banaminots6](#), on se retrouve avec les enfants sur la vidéo, les musiciens, c'est un spectacle qui tourne en France.

Et à côté de ça, on mène aussi des ateliers, je n'appelle pas ça... de parole, c'est des ateliers pas d'écriture mais des ateliers de parole. Au début, ce n'est pas moi qui aie eu l'idée, on m'a fait une commande, dans un festival, de travailler avec des femmes en alphabétisation. Au début, je me suis dit c'est un nouveau public et qu'est-ce que je vais faire avec ces femmes qui ne savent pas écrire, pour moi. Mais avant tout, de toute façon, dans tous mes ateliers, la base c'est la rencontre. Je dis toujours un atelier c'est quatre-vingt pour cent de rencontre et vingt pour cent d'écriture. Sans la rencontre, on n'écrit pas. Je pars toujours de la méthode je me déshabille pour que la personne puisse se déshabiller. Si j'arrive, parce que l'idée c'est que vous racontiez votre expérience, votre vie, si je commence à vous dire « Racontez moi votre vie », il n'y a rien qui va sortir. Mais, si je commence à raconter un bout de ma vie, je me déshabille donc obligatoirement vous allez raconter vos vies. Et ça, ça c'est passé avec les femmes à Val Plan. Pardon, je suis un peu ému. A Val Plan, on mène ce projet qui s'appelle *Mimes, mots, images et migrations*. L'idée c'est de travailler avec les femmes sur le parcours migratoire de ces femmes là. J'ai enregistré ça et avec cette matière là, je travaille avec des jeunes que je forme dans le slam et c'est ces jeunes qui vont raconter l'histoire de ces femmes là par leur regard, mise en musique avec les musiciens sur scènes. Ces femmes là, quand je leur ai demandées de raconter leurs vies, au début je les rencontre, je leur raconte ma vie, leur dit qui je suis et tout ça et au bout d'un moment, elles me disent « Mais pourquoi tu veux que l'on te raconte nos vies, à quoi ça peut intéresser nos vies ? ». Là, je leur réponds, je dis « Quand vous regardez un film, qu'est-ce que vous voyez ? C'est la vie des autres. Pourquoi pensez-vous que la vie des autres est plus importante que la votre ? Vos vies, ce sont des films, nos vies, ce sont des films, il faut

6 *Banaminots* [en ligne]. Compagnie Montanaro, 2010. <<http://www.compagnie-montanaro.com/Wanaminots.77.html>>

juste savoir les raconter, trouver les mots pour les raconter, du coup, ça devient des vies aussi importantes aux yeux du public que toutes les vies du monde entier. Voilà ça c'est l'une des expériences.

Juste pour répondre, tout à l'heure, il y a une personne qui demandait et après ? Par exemple, dans les foyers où j'animais des ateliers, il y a une petite anecdote. D'abord, comme je disais, c'est quatre-vingt pour cent de la rencontre, c'est-à-dire qu'on installe une rencontre quotidienne ou hebdomadaire. Il y a un jeune qui s'appelle Mohammed, j'animais ces ateliers là toutes les semaines, on se rencontrait, on parlait, et j'ai pu mettre ce jeune là... Bon déjà une parenthèse pardon, c'est d'amener les gens avant tout, dans tout mes ateliers, j'interviens mais on les amène toujours dans le milieu culturel, c'est-à-dire, soit on les amène dans les salles de spectacles, où je travaille, où je répète mes créations, ou on les amène dans des lieux voir des spectacles. On les sort, on les amène dans des studios pour leur montrer il y a votre milieu et le milieu culturel, le milieu artistique c'est pour ça que l'on travaille avec vous de l'artistique, mais pas pour rester cloisonner dans vos murs mais pour vous amener ailleurs. L'une des expériences, c'est un jeune, des ateliers écritures que je mène dans les foyers qui s'est retrouvé plus tard dans une grande création, payé comme tout le monde, en étant artiste comme tout le monde. Un spectacle qui a été diffusé au [Festival Mimi](#) et qui a continué au Théâtre des Salins, tout ça, tout ça. Il y a trop de choses à raconter, si vous voulez me poser des questions, ça sera plus simple je pense.

Participant 4

Moi, je voudrais juste demander si, finalement, on ne pourrait pas parler d'ateliers d'imagination, de création littéraire plus que d'ateliers d'écriture. Puisque dans ces types d'ateliers, dans ces ateliers là, on aide les participants, le public à aller vers l'imagination, à développer cette imagination, à donner un sens à cette imagination, que d'écrire réellement. Je pense que l'écriture elle-même, c'est vraiment le rôle des professeurs qui nous apprennent la syntaxe, la grammaire, toutes ces choses qui nous ont cassées les pieds quand on était au collège, et les schémas narratifs, et tout ça. Est-ce que, finalement, tous ces ateliers là, ce ne sont pas des ateliers beaucoup plus de création et d'imagination ?

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Je réponds et puis ensuite je te passe parce que ça m'intéresse. Tout à l'heure, je disais écriture orale, écrite. Moi souvent, quand je commence un atelier d'écriture, toutes les personnes veulent écrire de la poésie, elles pensent que directement on va arriver à écrire des textes bien finis avec des rimes. Je leurs dis « Avant d'arriver à tout ça, sors ce que tu as dans ta tête, exprime le. Après, que je le mette par écrit ou que je l'enregistre, j'enregistre tout ça et en fait, c'est juste des ateliers d'expression, je ne pars pas dans la perfection. Et souvent, moi ce que je fais dans les ateliers, quand je demande à quelqu'un d'écrire, on commence à réfléchir mais comment on écrit « bateau ». Et je dis « Moi, je m'en fiche que tu écrives "bateau", "b.a.t.e.a.u." ou "b.a.t.o.", pour moi c'est la même chose. J'ai juste besoin de ton image ». La syntaxe et la grammaire, comme tu viens de

dire, ça sera le prof ou la prof de français qui va te corriger. Nous l'idée, c'est de sortir votre image, de rentrer dans votre univers et sortir des mots, vous aider à vous exprimer avant tout. Après, c'est les formes qui changent selon si l'on fait du théâtre, ou de la littérature ou du slam.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

En fait, je n'ai pas eu le temps de finir et de développer. Pour ma part, je pense qu'avant l'imaginaire, il y a aussi la découverte du potentiel. Le jeune, généralement, n'a pas conscience qu'il a quelque chose en lui. Avant de parler d'imaginaire, il y a faire sortir ce qu'il est. Je pense qu'il découvre en pratiquant ces ateliers d'écriture ce qu'ils sont et ce qu'ils ont en eux. J'ai eu des expériences où une jeune fille qui était venue à mon atelier d'écriture emmitouflée en plein été, comme si c'était en hiver, parce qu'elle n'avait pas encore conscience de sa féminité. Donc, elle avait un gros blouson, un pantalon bouffant et au fur et à mesure de l'atelier, avec son texte, elle a écrit un texte d'une plante qui sortait de la terre et qui devenait une fleur. En fait, c'était elle qui découvrait sa féminité. Donc, il y a aussi possibilité de découvrir qui on est, de construire son identité.

Participante 5 – Représentante d'une radio associative

D'abord merci pour ces slams et ce sens de la poésie française est universel pour moi, de tous les deux. Il y a une question qui me vient à l'esprit après vous avoir entendus, quand vous parliez de ces dames qui disaient « mais qui ça intéresserait notre histoire ». Généralement, je crois que tous les gens qui ont une pratique des ateliers dans les banlieues, parce qu'on est bien dans des ateliers dans des banlieues, ou à Marseille ont dit dans les quartiers Nord, quoique dans les quartiers Sud, il y a également pas mal de difficultés et de cités dites sensibles, avec des gens très sensibles en tous les cas. Ma question, c'est la question de la diffusion et du partage de toutes ces paroles, de toutes ces richesses, de tous ces potentiels. C'est comment à un moment donné, alors évidemment, il y a des radios comme les nôtres, ces radios associatives qui font un gros travail de diffusion. Mais, on sait bien que l'auditorat est limité également.

Tout à l'heure, il y avait les jeunes dames qui exprimaient leur travail théâtral, qui essayaient de le porter dans des lieux institutionnels parce que je trouve ça vraiment important et essentiel. Il faut les montrer ces fleurs qui sortent de terre, il faut les montrer ces histoires de ces femmes qui ont tant à raconter avec des mots tellement personnels et forts. Comment vous vous pratiquez d'un part ? Et de quoi vous auriez besoin ? C'est peut-être le moment aussi de dire « tiens, on aimerait bien que ».

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Au départ, quand je pensais à ce projet, je pensais d'abord, avant de penser à des ateliers, je pensais à une création. Par exemple, pour les ateliers, on a des prestations de services, ce qui est autre chose quand on prend des ateliers, et des créations basées sur des ateliers. Quand je pense à cette création, j'imagine aussi la diffusion, je suis allé voir des partenaires, comment pouvoir finir, comment déjà pouvoir faire la création et comment on peut penser à la diffusion ? Et quelque chose qui s'est construit dans ces ateliers là, au départ, je pensais avoir plusieurs origines, et je me suis retrouvé qu'avec des kurdes, des femmes kurdes, que je ne connaissais pas du tout, je ne connaissais vraiment pas du tout la communauté kurde, et l'Histoire des Kurdes. Je me suis retrouvé aussi avec une femme irakienne. Au début, dans ma tête j'avais des directions, en me disant, je vais travailler sur l'enfance, sur le voyage, le départ et le retour et sur leur projection. Et à chaque fois, ce que j'essaye de faire en tout cas dans les autres ateliers, je demande à chaque personne de me rapporter un peu de musique ou de me faire écouter ne serait ce qu'un morceau ou un extrait d'un livre. Et là, ce que je faisais avec ces femmes là, c'était plutôt... Je leur demandais de chanter une berceuse. Donc, je commençais à leur chanter une berceuse moi, et le fait de chanter des berceuses, elles me chantaient des berceuses, je rentre dans leur univers, on est vraiment rentré dans pleins d'univers. Elles me chantaient des chansons de mariage, moi aussi je chantais. On est rentré dans un autre monde et du coup...

En fait, moi quand je vous dis ça par rapport à l'écriture orale, je ne viens pas directement avec un micro et je l'installe. Je fais au moins trois ateliers où on se rencontre, on discute. Au bout du quatrième atelier, c'est là où je pose un micro, je leur demande. Si ça marche encore mieux, si elles sont d'accord, je mets une caméra, ou je mets un appareil photo. Sur ce projet là par exemple, j'avais prévu de la vidéo et des photos, ce n'est pas possible on zappe. Mais il y avait le micro et on a enregistré tout ça. Dans cette expérience là, à un moment donné, on a pensé à la diffusion, à la création d'un spectacle. Mais, j'ai dit il y a quelque chose d'encore plus riche pour ces femmes là, qui puisse rester, c'est de faire un documentaire. Du coup, j'ai commencé à réaliser des musiques et monter un documentaire en parallèle de cette création qu'on essaye de diffuser dans plusieurs endroits. Avant de commencer à diffuser dans plusieurs endroits, je commence à faire la première représentation dans l'endroit où... Dans le quartier, pour les habitants parce que je crée avec les habitants, déjà que ces habitants là puissent voir ce spectacle et là, je suis entrain de voir pour d'autres salles de diffusion. Nous on a la chance... Ça fait vingt-cinq ans que je suis ici, donc je connais toutes les salles, donc j'arrive facilement à faire diffuser les spectacles au niveau de Marseille et même dans l'agglomération. On est en train de travailler sur ça parce que du coup, ce projet *Mimes* donne naissance à un projet qui s'appelle *Origines* qui est devenu un projet conséquent et que plusieurs personnes déjà dans l'agglomération veulent acheter ce projet. Suite des ateliers et de ce travail sur la mémoire. Je ne sais pas si j'ai répondu mais bon. Si il n'y a rien, je vais finir par un bout de texte parce que tout à l'heure, j'ai juste introduit. Vas-y.

Duval Mc – Animateur d'ateliers d'écriture

Bonjour Ahamada Smis. Je suis Duval Mc, animateur d'ateliers d'écriture. Plus d'une centaine d'ateliers depuis 2004, et des expériences humaines avec beaucoup de similitudes dans ce que tu décrivais, dans la manière d'aborder un atelier, il se passe beaucoup de choses. Et je voudrais te poser, avoir plutôt ton ressenti sur un thème bien précis. On a parlé tout à l'heure d'émotion, on a parlé de la lecture, et il y a quelque chose qui est extrêmement nocif à l'émotion et qui a tendance à disséquer le savoir, la sagesse, la lecture, l'écriture, quelque chose d'extrêmement... une violence à laquelle on ne fait plus attention, chaque jour qui est perpétrée sans qu'on la remette en cause, cette violence c'est l'Éducation Nationale.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Moi j'ai la chance en tout cas d'intervenir dans plusieurs écoles, dans les primaires, dans les collèges et dans les lycées. On va dire que c'est un endroit que je ne connaissais plus, dès le moment où j'avais quitté l'Éducation Nationale et là je redécouvre. Et je pense, je le vois quand j'interviens par rapport aux jeunes, je le vois par rapport aux profs, nous on apprend beaucoup des jeunes et je pense que les profs, en tout cas, là, dans notre méthodologie qui, pour ma part, est autodidacte... Tout à l'heure, je vous disais, quand j'arrive dans un atelier j'ai pleins de méthodes dans ma tête, en me disant normalement, je travaille de telle façon, j'ai un objectif. Pour arriver là, il y a plusieurs méthodes, mais je ne les écris jamais. Je n'écris jamais une méthode sur le tableau, parce que déjà je n'ai pas envie de faire trop de fautes. Quand vous faites des fautes d'orthographe, les enfants disent « Monsieur, ce n'est pas comme ça que l'on écrit », on se sent mal à l'aise. Mais quand on commence à écrire, la méthodologie elle se construit, parce que le fait de transmettre, ça nous oblige à voir plus clair pour nous. On sait faire de façon autodidacte, mais pour pouvoir la transmettre, il faut d'abord réfléchir, voir très clair pour le transmettre et du coup, il y a la méthodologie qui se crée. Et je le vois, maintenant, c'est devenu très clair pour expliquer les choses, en deux heures, je peux vous montrer que l'on est tous capable d'écrire des textes. Et je vois que l'Éducation Nationale s'inspire de ça et c'est pour ça que de plus en plus, on nous fait intervenir dans les écoles.

Après juger l'Éducation Nationale en elle-même, je ne vais pas porter de jugement. Il y a des endroits c'est super bien, d'autres c'est plus bordéliques. Il y a des profs qui sont plus investis, d'autres qui sont plus fatigués, d'autres qui sont en dépression, d'autres qui sont hyper joyeux. Il y a vraiment de tout et je ne peux pas vraiment porter un jugement sur l'éducation. Je pense que ce qui est bien, par rapport à d'autres pays, c'est de mélanger des cours, on va dire traditionnels, avec des ateliers d'expression artistique. Ça réveille l'enfant, ça réveille son imaginaire, et ça permet d'aller encore plus loin. C'est ma pensée à moi.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Excusez-moi, je n'ai pas retenu votre nom mais quand vous parlez de violence au niveau de l'Éducation Nationale, à quoi pensez-vous précisément ?

Duval Mc – Animateur d'ateliers d'écriture

Je parle d'une violence systémique, d'une manière que l'on a d'abord la transmission en la sectionnant en matières différentes, en ayant toujours un modèle de transmission qui se fait entre quatre murs, assis sur des chaises, avec des couloirs, avec des horaires qui sont très conséquents, une obligation d'aller à l'école, et tout ce que ça comporte. Je vois ça dans de nombreux textes d'enfants qui transmettent ça. Je ne suis pas contre l'école, je suis contre l'école telle qu'elle est administrée actuellement. C'est une violence faite au savoir. Je pense que la première victime de l'Éducation Nationale c'est la sagesse, le savoir et l'émotion.

Participante 5 – Représentante d'une radio associative

Merci, je voudrais répondre là-dessus parce que quand j'entends ce que vous dites individuellement, peut-être que c'est une violence que vous avez subie individuellement et ça, ça appartient à chacun de le considérer. Mais, je trouve que c'est terriblement injuste d'amalgamer l'ensemble du travail, des efforts, des investissements, des engagements des enseignants de quelques niveaux qu'ils soient, dans quelques cités qu'ils travaillent ou où qu'ils travaillent, d'amalgamer ça dans le concept Éducation Nationale que vous formulez, en plus de façon un peu simpliste à mon sens. Ayant travaillé, non pas comme enseignante, mais comme intervenante d'ateliers, parce que c'est quand même là que j'y ai rencontré, évidemment pas toujours mais c'est comme la vie, c'est comme nous, il y a des enseignants que l'on a dus bien gaver je pense, qu'on a dus bien énerver, bien gonfler dès fois. C'est quand même là que, j'ai rencontré le complément dont vous parliez quand même, à savoir que nous on est là, on tire une petite ficelle. Et puis la chance que j'ai eu moi, c'est de rencontrer des enseignantes, enseignants, que ce soit dans le primaire ou dans le secondaire, qui étaient là pour continuer le chemin avec l'élève sur le projet commun que l'on avait bâti. Donc, ça veut dire des échanges permanents.

Après évidemment, il y a des cadres... Après, ce qui peut m'inquiéter moi, c'est l'avenir de l'Éducation Nationale et des services publics en général, par rapport à une politique générale, par rapport à un gouvernement particulier. Ça c'est un autre débat. Mais ne mélangeons pas tout si vous le permettez.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Je pense que l'on a tous eu des profs qui nous ont permis d'aller plus loin et des profs qui nous ont un peu plus saqués. Je pense que ça dépend des individualités.

Lahcene MARIR – Culture Germe Cœur Cité, Marseille

Bonjour, Marir Lahcene. Moi, j'interviens dans la cité Air Bel. Je me retrouve avec un peu Ahamada, parce qu'on a eu le même enseignement, au lycée René Caillié, ensuite je suis administrateur d'un centre social, je préside une association qui s'appelle Culture Germe Cœur Cité, également je suis AVS⁷ au Lycée Montgrand donc ce qui fait que par rapport aux difficultés en français, à l'enseignement général, je n'en ai pas bénéficié auparavant. J'étais au lycée René Caillié, enseignement technique, donc ce qui m'a mené par rapport à mes difficultés en français, ce qui ne m'a pas permis d'avoir une aisance en ce qui concerne la communication, savoir m'exprimer, apprendre à communiquer avec les uns et les autres et apprendre à interpréter les différences qu'il peut y avoir par la suite. Ce qui fait qu'après, on cumule les expériences. Et ce qu'il y a, ce que je voulais dire, c'est que entre l'enseignement et les centres sociaux, la différence c'est la structure, c'est l'animation, c'est la pédagogie. En enseignement général, l'enseignement il a une structure, il faut la modifier par ce qu'il est lui-même, par moment il y a la captation qui arrive, il n'arrive pas à tirer la captation. Tandis que, en ce qui concerne les centres sociaux, les animations, les associations, là c'est libre, c'est autodidacte. On a la réflexion au fur et à mesure, on se remet en question au fur et à mesure, ce qu'il y a, c'est que certains enseignants, eux je pense qu'ils ont une formation mais ils n'ont pas une libre animation en ce qui concerne la captation, en ce qui concerne l'élève, ce qui fait qu'au fur et à mesure, ils ne sont pas attentionnés. Et aussi, il faut dire que c'est complexe, il y a différents cours et là-dessus c'est structuré, il y a des plannings comme vous dites, tout le reste, c'est lourd sur toute une année mais il y a une légitimité et c'est complémentaire dans tout ça. En ce qui concerne les territoires, dans les quartiers ou tout le reste, ce qu'il y a, c'est comme vous dites par rapport à la culture, la culture est universelle mais en ce qui concerne l'accessibilité, elle n'est pas sociale. Ce qu'il faut, c'est que les associations elles interviennent dans ces territoires là, pour qu'elle soit universelle, et qu'il y ait une considération, qu'ils puissent s'exprimer que ce soit par le visuel ou par l'écriture également.

Participante 6

Bonjour, je voudrais juste rebondir sur ce que disais *Duval Mc*. En fait, je ne sais pas si il parlait vraiment des profs en disant Éducation Nationale mais plus de comment est enseigné le savoir dans les établissements scolaires et qui en effet, l'est d'une manière très violente.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Je pense que c'était les deux.

7 Assistant de vie scolaire.

Participante 6

Maintenant, il y a beaucoup de formes d'éducation qui ont réfléchi à une autre manière de transmettre comme Montessori, Waldorf, comme pleins de choses qui sont Freinet, qui sont des méthodes publiques parce qu'il y a des écoles publiques Freinet et qui s'appuient sur la compétence de l'élève et pas sur la transmission de savoir carré. Et j'ai l'impression, que c'est de ça dont parlait Monsieur et pas sur les profs qui travaillent, et qui souvent sont des personnes formidables, qui déplacent des montagnes pour leurs élèves et sont prêts à faire pleins de choses, comme je pense que pleins de gens en ont croisés là dans cette salle. Voilà, c'était juste pour préciser ça et voilà du coup on a beaucoup parlé des profs alors que je pense c'était vraiment de la violence structurelle de l'éducation et de rester assis. Où ça, il a bien été démontré qu'au niveau de l'horloge biologique humaine ce n'est pas possible en fait, on ne peut pas apprendre correctement en restant assis et en ne touchant pas concrètement les choses.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Ce que je disais tout à l'heure, c'est que l'idéal, ça serait de pouvoir mélanger comme dans d'autres pays l'action artistique et culturelle, qu'il y en ait un peu plus mais seulement ce n'est pas la politique ici, en France.

Participante 6

Sauf qu'en fait, ça existe concrètement ces méthodes là, mais elles ne sont pas du tout mises en place, elles sont complètement reléguées sur des écoles privées très, très chères et complètement inaccessibles. Sauf Freinet, mais enfin le nombre d'écoles Freinet à Marseille qui est une grande ville...

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Il n'y en a pas beaucoup.

Participante 6

Il y en a trois. Et pour accéder aux écoles Freinet, ce n'est pas possible, il y a des listes d'attente, c'est compliqué. Il y a des choses qui sont possibles dans l'éducation.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Excusez moi, excusez-moi Mademoiselle, vous avez bénéficié de l'Éducation Nationale, vous avez été à l'école ?
Vous faites quoi maintenant ?

Participante 6

J'interviens dans des lycées, pour que le lycée ne soit pas vécu comme une contrainte.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Un minimum, vous avez réussi quand même ? L'Éducation Nationale était là pour vous ?

Participante 6

Oui, mais moi j'ai grandi avec Jack Lang.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Il y a certaines personnes qui ne bénéficient pas de l'Éducation Nationale, qui sont exclues de l'École donc quand même, c'est un bien.

Participante 6

Mais surtout je dis que c'est formidable. Mais en fait, je rebondissais vraiment sur ce que disait le Monsieur par rapport à l'idée de la violence éducative qui est en fait assez présente dans les lycées.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

Mais la violence, maintenant, elle est aussi bien dehors que dedans donc on va où après ? On fait quoi ?

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Allez, on va essayer de finir sur un petit slam. Parce que bon, si on faisait un sujet sur l'Éducation Nationale, je pense qu'on passerait beaucoup, beaucoup de temps, il y a beaucoup, beaucoup de choses à dire. On ne peut pas survoler ça en deux secondes, avec deux ou trois interventions, ça serait hyper compliqué, parce que c'est comme si on parlait de l'éducation des jeunes, pourquoi ils fonctionnent de telle manière, il y a plusieurs facteurs. Je pense qu'il faudrait plus de dix minutes pour parler de ça.

Parfois, je fais participer le public pour faire un petit texte. Là, j'hésitais. Tout à l'heure en venant, je me disais je vais faire un texte plutôt personnel, je vais rentrer dans mon texte. Et là, vu qu'il y a un petit peu d'énervement, je vais essayer de faire participer, participeront ceux qui voudront. Quand je fais ce geste, vous avez juste ce mot à répéter, c'est le mot « être ». Seulement quand je fais le geste, pas avant, ni après, parce que sinon vous allez voir, ça arrive. (www.myspace.com/ahamadasmis)

On remercie tous les participants, Shoker Mallarmé, Géraldine et Florence, Banlieues d'Europe et Gilbert Ceccaldi qui ont organisé tout ça. J'espère que l'on n'a pas été trop long, qu'on s'est rencontré. Ce n'est pas toujours évident de venir ici et de parler de nos méthodes. Les appliquer c'est différent, en parler c'est autre chose. J'espère que l'on n'est pas trop parti dans pleins de chemins, que l'on a été assez concret.

Sarah LEVIN – Directrice de Banlieues d'Europe

Merci Ahamada et à tous ceux qui ont participé ce matin bien sûr et au public également. Alors, je vous rappelle que l'on reprend à quatorze heures sur la table ronde sur l'ouverture des institutions culturelles. Merci.

4) Pratiques innovantes d'ouverture des institutions culturelles

Alain PATROLIN – Service développement culturel, Ville de Reims

Les institutions culturelles dans une ville, c'est par là que toutes les choses passent, et puis ensuite je me suis posé quelques petites questions et je me suis dit qu'est-ce que ça veut dire exactement. Alors, j'ai retrouvé des notes que j'avais prises pour une autre intervention, dans un autre cadre mais qui tournait autour des mêmes questions. Qui étaient des questions comme celle-ci : comment une institution culturelle est elle inscrite dans son territoire ? Ou bien, comment l'institution culturelle joue-t-elle un rôle dans l'innovation etc. Donc je me suis mis à réfléchir, et je me suis retourné un petit peu sur, je dirais sur un passé, sur le passé, puisqu'il se trouve que moi, je suis à la Ville de Reims avec un parcours, comment dire, évolutif, depuis pratiquement dix-huit ans sur ces questions là. Ça m'a permis de faire un peu d'histoire, d'historique. Et je me suis rendu compte que, je pouvais présenter une théorie qui me semble très pertinente. J'espère qu'elle est juste, on en reparlera après.

C'est que, en fait, l'outil qui nous a permis, à Reims, d'ouvrir l'institution culturelle, du moins je parle de l'institution culturelle municipale, c'est-à-dire que j'aborderai globalement musées, bibliothèques et non pas les autres qui sont un peu touchés par le même type de questionnement. L'outil qu'on a utilisé et qui s'est avéré, je pense, efficace, c'est précisément l'atelier, l'atelier de création. Alors là aussi, je vais prendre un peu de liberté avec le thème général du séminaire, mais je me suis rendu compte ce matin que je ne serai pas forcément le premier. C'est-à-dire que, je ne parlerai pas spécifiquement d'ateliers d'écriture, puisque notre expérience, nous a amené à effectivement avoir des expériences d'ateliers d'écriture, mais très vite à avoir aussi des ateliers d'expression artistique, de photographie, de cinéma. De convoquer un petit peu tous les arts et toutes les formes d'expression, pour arriver finalement à un concept que l'on a même labellisé, d'ateliers de la culture, ça dit bien ce que ça veut dire. Et où très souvent, l'approche que l'on a combiné à la fois une approche d'écriture et une approche plastique, mais dans les deux cas, je pense que l'on reste très proche de ce à quoi on est en train de réfléchir ensemble.

Cet exemple là, il s'est élaboré petit à petit, et du coup, je me suis dit qu'il y a deux mots qui allaient être, un petit peu, les fils conducteur de ce que je vais vous dire aujourd'hui. Qui sont, d'une part

« expérimentation », et d'autre part « adaptation ».

Vous verrez au fil de ce que je vais vous raconter comment je retrouve ces deux axes, de façon peut-être un peu discursive mais qui vont quand même construire l'essentiel de mon propos. Ce qui fait qu'en fait, ce que je vais aujourd'hui vous raconter, c'est en gros le résultat d'un chantier expérimental qui s'est étalé de mille neuf cent quatre-vingt-douze à aujourd'hui, sur un temps relativement consistant. Tout ça s'est mis en place grâce à une opportunité qu'on a connue un peu partout en France, dans le cadre de ce qu'on appelle la Politique de la Ville, avec un grand « P » et un grand « V ». Puisqu'il se trouve qu'à Reims, dès mille neuf cent quatre-vingt-onze, on a eu un premier Contrat de Ville, il y avait à l'époque treize sites expérimentaux qui ont été choisis par le Ministère sur des critères divers.

Donc, c'était l'outil principal parce qu'il a apporté deux choses. Un, des moyens financiers, à l'époque c'était le bon temps, il y avait de l'argent aussi bien au niveau de l'État qu'au niveau des collectivités, ça a peut-être pas duré. Et puis deux, des moyens humains, notamment avec la création d'un poste d'agent de développement culturel au sein de l'équipe... Vous avez tous connu ça je pense. Mais qui à Reims, a été placé de façon stratégique, au sein de la Direction de la Culture, c'est-à-dire comme un levier déjà interne. Et quand je suis arrivé, parce que je ne vous cacherai pas que c'était moi celui-là, même si les choses ont bougé depuis. Le contrat avait commencé depuis environ un an, il y avait donc des sommes qui avaient été budgétées, sur les budgets musées, bibliothèques, importantes pour l'époque, qui étaient destinées donc à l'ouverture de ces établissements.

Quand j'ai regardé quels étaient les deux premiers projets qui avaient été proposés par mes collègues, parce que ce sont devenus mes collègues depuis, pour la bibliothèque municipale c'était un colloque sur le sanscrit et pour le musée d'archéologie, c'était l'édition d'un catalogue de numismatique romaine. Il y avait, dès le départ, du boulot sur la planche, si j'ose dire. Du fait de mon positionnement institutionnel, au sein de la Direction de la Culture, j'ai réussi à obtenir que les budgets qui étaient fléchés ne le soient plus. C'est-à-dire qu'ils ne soient plus sur le budget de la bibliothèque ou sur le budget du musée, mais qu'ils soient rapatriés au niveau de la Direction de la Culture et que cet argent restait disponible pour des projets. Ce qui a donc obligé les équipements culturels municipaux à être inventifs si ils voulaient bénéficier de cet argent. Comme ils ne savaient pas trop le faire, c'est moi qui l'ai fait, toujours en leur laissant la paternité des actions. C'est-à-dire que moi, j'étais le conseil, j'étais le technicien et c'est là que j'ai introduit une idée, qui était au départ une sorte de conviction, c'était ce que j'ai appelé « l'intrusion de l'artiste ». Et là, on va retrouver, pourquoi aujourd'hui je vous parle d'ateliers.

En effet, l'atelier est devenu l'outil qui a permis de faire bouger les choses. Je prends le contre-pied de ce qui a été dit ce matin, et je pourrai m'en expliquer tout à l'heure. Je ne parle pas de ce qu'on appelle les publics mais je parle plutôt des gens qui mettent en œuvre les actions. J'étais plutôt bien placé, parce que dans l'institution. A travers l'expérimentation, on a déjà pu mettre en évidence un certain nombre de critères. L'atelier devait être un atelier de création. L'atelier devait être - comment dire, j'ai du mal à trouver un bon

terme - conçu, animé piloté, enfin vous voyez ce que je veux dire par un ou des artistes et non pas par un animateur culturel, par un médiateur, etc. Il fallait un vrai projet artistique au cœur de la démarche. Il fallait également pour que ce travail puisse avoir du sens, qu'il ait le temps de s'installer. Donc on est parti sur des ateliers de longue durée, de minimum six mois, voire un an. C'est vraiment le minimum, si on veut qu'il se passe des choses un peu concrètes entre l'artiste, les gens. Et puis surtout, ce qui m'intéresse aujourd'hui, mes collègues, les médiateurs culturels... Parce que dans l'atelier, tout se mélange. C'est vraiment un espace de créativité où d'un seul coup, l'artiste, le jeune de quartier, la femme en cours d'alphabétisation, enfin bref, tous ceux qui sont là mettent la main à la patte. On travaille tous ensemble, et du coup ça crée une des conditions de l'ouverture de l'institution culturelle. C'est-à-dire que les collègues musées et bibliothèques se sont rendus compte de ce que c'était. Parce qu'avant, ça partait de très loin, je vous ai déjà raconté, à l'époque on l'appelait La Belle endormie, c'est joli, ça fait un peu conte de fées mais c'est aussi très révélateur. Et, ça a permis de remettre devant leurs « responsabilités », je ne leur en veux pas du tout, je ne suis pas méchant quand je dis ça, et si il y a dans la salle des bibliothécaires, des directeurs de musées, je ne fais pas de reproches, mais je constate un état que j'ai vu à Reims. Au début, si vous voulez, ça leur a permis effectivement de comprendre ce qui se passait. Et ce lieu, en même temps, c'est aussi un lieu magique, un lieu d'expression, de créativité et à ce propos j'ai demandé systématiquement, aux artistes qui intervenaient pour nous, de me laisser une petite trace de ce que c'était l'atelier pour eux. J'en ai deux exemples que je voudrais vous lire. Alors, curieusement, ce ne sont pas des auteurs, ou des autrices ou des écrivaines ou des écrivains, enfin bref, ce sont des artistes plasticiens qui ont écrit.

Alors, le premier fait référence à Roland Barthes, dans *L'obvie et l'obtus*, ouvrage que je vous recommande, écrit : « Qu'est-ce qui se passe là : toile, papier, mur. Il s'agit d'une scène où advient quelque chose »⁸. Et l'artiste donc est parti de cette citation pour me proposer cette définition. « L'atelier, donc, lieu géométrique de la vie en mouvement, point de départ et point d'arrivée, lieu de convergence des idées, des échanges, des rencontres. Lieu de plaisirs et de découvertes, lieu de partage. L'atelier, c'est tout cela, un groupe en actions, un laboratoire, un chantier. Bien sûr, cela va de soi, il y avait l'idée avant, le projet, les propositions, mais le lieu, le temps privilégié, là où tout se crée, où tout se réalise, où tout se concrétise, c'est l'atelier, la scène où il advient quelque chose ».

Et puis un deuxième plasticien, je cite aussi, alors c'est un peu plus long. Je prends un extrait : « Élaborer, recommencer, répéter pour affiner son travail, c'est une expérience sans cesse renouvelée, un étonnement de ce qui émerge et c'est l'intérêt de ce dispositif, regarder autrement ce qui nous entoure et vivre sa curiosité naturelle ».

Je pense que ces deux petits textes répondent à certaines questions qui ont été évoquées ce matin, parce qu'elles font allusion à la façon dont les gens vivent ces ateliers. On a mené des expériences diverses et de

8 BARTHES, Roland. *L'obvie et l'obtus, essais critiques* – Tome 3. Seuil, 2006, 283 pages. Points Essais 2-02-014609-6 .

la position que l'on était, ou que j'avais plutôt – il faut que je parle français, ce serait mieux – on a mené des choses qui rappellent un petit peu ce qui s'est passé ce matin. Exemple, on a mis en place un atelier slam. Au passage ce que j'ai posé là, c'est des exemplaires pour que vous puissiez les consulter pendant la pause, qui ne sont pas en vente, mais qui sont juste en démonstration. Ce sont ce qu'on laisse à la fin de chaque atelier à tous les participants, en plusieurs exemplaires, de façon à ce qu'ils puissent, non seulement avoir le leur mais aussi le donner aux gens qu'ils aiment bien, à la famille, les amis, en disant « Moi j'ai fait ça ». Et puis, on en garde aussi une partie plus intéressée pour aller les présenter aux financeurs potentiels, en leur montrant, « Regardez, si vous nous aidez un petit peu, ce que vous pourrez avoir entre les mains en nous aidant un petit peu ». C'est une forme de marketing entre guillemets.

Il y a quelques années, on a mis en place un atelier slam, parce qu'il y avait une forte demande. Le slam à Reims n'existait pas pratiquement. Alors, on avait des gens qui nous disaient « C'est quoi ça ? ». On avait juste avant fait du rap. J'ai trouvé finalement les moyens de mettre en place un atelier, parce que ça veut dire à chaque fois financer l'artiste ou les artistes intervenants, ce sont des gens qui mangent comme tout le monde. Donc il faut un budget, il faut un budget pour réaliser tout ça. Donc comment on a fait ? On a mis en place une chose sur une année et puis notre surprise a été qu'à la fin de la première année, l'atelier est devenu autonome. Les gens qui avaient travaillé ce sont constitués en association, il ne nous ont plus demandé d'argent et ça continue toujours. Donc ça, c'est des choses qui sont assez étonnantes dans notre milieu parce que c'est rare je crois. Et effectivement, ils sont toujours hébergés à la médiathèque Falala à Reims, qui ressemble un petit peu à celle-ci puisqu'elle a été inaugurée en 2003, donc à peu près au même moment. Sur un emplacement, ce n'est pas tout à fait le même, c'est sur le parvis de la cathédrale donc c'est pas mal, mais qui a à peu près la même disposition, à peu près la même surface et à peu près aujourd'hui les mêmes missions. Et donc aujourd'hui, ils continuent à, je dirai, investir ce lieu, et continuer à vivre tout seuls. A tel point, que le slam est aujourd'hui devenu à la mode.

Il y a peut-être plusieurs slams, mais il y a un slam qui plait beaucoup au Ministère de la Culture aujourd'hui, puisque, vous le savez peut-être, Monsieur François, Frédéric Mitterrand – pardon pour le lapsus – a souhaité instaurer cette année, dans le cadre de la semaine française de la francophonie, une journée du slam. Donc, comme ça c'est nouveau, il voulait faire une conférence de presse pour la lancer, c'est logique. Et il se trouve que Reims présentait deux avantages : Reims, c'est à la fois la province, ce n'est pas Paris mais ce n'est qu'à trois quarts d'heure de TGV ou une grosse heure de voiture, donc il a dit je vais venir à Reims, comme ça je ne perds pas trop de temps et puis le soir, j'ai autre chose à faire. Et il y avait ce jour-là, à la médiathèque Cathédrale, ou Falala, ça dépend, c'est deux noms différents, deux manifestations. Une qui à mes yeux avait beaucoup de sens, c'était dans le cadre de la Caravane des dix mots, dans un amphithéâtre à peu près comme celui-ci, il y avait cent quatre-vingt personnes des différents quartiers de la ville, qui avaient participé à des ateliers d'écritures et qui se retrouvaient tous ensemble pour se lire leurs textes. Il y avait des comédiens qui les interprétaient, des musiciens qui les mettaient en musique. Un moment important, un moment chaleureux. Et puis dans le même temps, il y avait à l'étage, un peu comme ici, une petite salle, un atelier slam. Le Ministre est

venu, il s'y est montré, il s'est emparé de l'atelier slam, il a fait une conférence de presse. Un petit peu comme je suis là en train de parler, imaginez le Ministre qui débarque, ce qu'on fait nous à la tribune, on lui laisse la place et le voilà qui se met à dire son slam. Nous avons sur scène à ce moment là – j'ai amené l'article de presse qui m'amuse beaucoup, parce que la presse locale n'est pas gentille, [« Fredo », meilleur Slameur du gouvernement](#)⁹.

Alors, ce qui nous a beaucoup fait rire, c'est qu'il n'avait pas du tout conscience de l'endroit où il mettait les pieds. Il pensait que les gens qui étaient dans la salle, étaient là uniquement pour lui et pour accompagner les jeunes qui étaient en atelier slam, effectivement ils étaient très bien, alors que ces gens n'avaient rien à voir avec ça, je vous passe les détails. Ce qui m'a fait rire, c'est qu'il était également accompagné de son conseiller en slam, j'ignorais qu'il avait un conseiller en slam donc je me permets de vous l'apprendre. Et puis j'en profite, je fais une petite digression qui m'amuse un petit peu, j'ai aussi un scoop à vous lire, il a fait une révélation à la presse locale : il pense que dans le gouvernement, Michèle Alliot-Marie est meilleure slameuse que Jean-Louis Borloo qui a la voix trop monotone. Effectivement, le slam aujourd'hui, il est parfois un petit peu récupéré. On en reparlera peut-être avec Georges tout à l'heure, ou, j'ai oublié son prénom, parce qu'il me semble que ça aussi c'est un truc, c'est de la récupération, en fait. Tout ça pour vous dire qu'effectivement... J'ai encore un peu de temps ? Je n'ai pas regardé l'heure.

J'ai dix minutes encore. Tout ça pour vous dire que l'atelier, c'est aussi le lieu où il se passe ces choses là, et c'est aussi le lieu où les équipes municipales de médiateurs ce sont également formées. Aujourd'hui, les choses ont beaucoup bougées. En effet, les Ateliers de la Culture sont nomades sur la ville. Ils ne sont plus systématiquement implantés sur un lieu, un musée, une bibliothèque. On a une salle d'atelier à nous, qui est un petit peu le lieu central mais on réinvesti avec les différents publics des quartiers, les habitants des lieux de culture, comme étant les lieux ressources tout simplement. Des lieux de diffusion, quand on a besoin d'une salle, on y va. Des lieux où on trouve l'information dont on a besoin, du dictionnaire pour un atelier ou je ne sais quoi, on va à la bibliothèque. On investit le patrimoine, et puis également on investit tout le territoire.

En ce sens, c'est ça un petit peu que je voulais vous poser comme message, l'atelier nous l'avons utilisé un petit peu comme une façon de forcer, on l'a vu au début, l'institution à s'ouvrir et de retrouver une de ses missions qui est d'être ouverte à l'ensemble de la population du territoire. Ça c'est fait suivant plusieurs étapes, que je voudrais essayer, peut-être, de distinguer avec vous parce que ça me paraît important. Et là, je reviens au mot « adaptation ». Je laisse un peu l'expérimentation, parce que les choses se sont faites au fil des événements. Dans le cadre des deux premiers Contrats de Ville, on a pu développer, expérimenter tout ça, donc mettre en place le concept d'atelier tel que je l'ai décrit. Et à tel point que – j'abuse un peu de lecture – dans le rapport d'évaluation établi par un cabinet d'évaluation très sérieux, qui s'appelle Algoé, on pouvait lire « incontestablement, le volet culturel du Contrat de Ville constitue une réussite, dans la mesure où,

9 PERRIN, Christophe. Le ministre de la Culture en visite « Fredo », meilleur slameur du gouvernement [en ligne]. L'Union, 27 Mars 2010. [page consultée le 13 Janvier 2010].
<http://www.lunion.presse.fr/article/culture-et-loisirs/reims-le-ministre-de-la-culture-en-visite-%C2%AB-fredo-%C2%BB-meilleur-slameur-du-g>

précisément, il n'est plus considéré comme un volet mais que la culture est devenue une thématique à part entière, dans laquelle la Politique de la Ville a toute sa place. La réussite tient à la capacité des actions culturelles à sortir de leur ghetto ». En voyant ça, fin mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, on s'était dit « C'est super, dans le prochain Contrat de Ville, on va avoir une place encore plus grande, puisqu'on a reconnu notre efficience ». Seulement, pas de chance, ça a été le contraire, plus de volet culturel. C'est-à-dire qu'il a été conclu, puisque je viens de lire, donc écrit par des spécialistes, puisqu'on avait réussi, ce n'était plus la peine de continuer. Quelque part après, je trouve que ça a eu du bon parce que ça a permis, non seulement, de faire en sorte que la ville, et ça, ça était important qu'elle le fasse, qu'elle le décide, reprenne à son compte, ce qu'on appelle le droit commun, ce qui ne s'appelait pas encore les ateliers de la culture.

Là aussi, ce qui s'est passé concrètement et sur le plan un petit peu administratif, c'est que le budget qui était fléché Contrat de Ville, volet culturel, était déjà, pour des raisons techniques, sur le budget de la culture.

Au moment, où il n'y a plus eu de culture dans le Contrat de Ville, on a réussi à garder le budget, du coup ce budget est devenu le budget du développement culturel.

Dans le même temps, la ville a souhaité créer une direction du Contrat de Ville à la place d'une équipe extérieure, c'était l'équipe du MOUS¹⁰ un peu partout. Donc du coup, mon statut a dû changer, je ne pouvais pas faire à la fois partie d'une Direction de la Culture et d'une direction nouvellement créée du Contrat de Ville, je suis donc resté à la Direction de la Culture et pour rester à la Direction de la Culture, il fallait que j'y fasse quelque chose. Mon travail a amené la création d'un service, qui est maintenant le Service du Développement Culturel. Et c'est ce service qui a pris le relais, en quelque sorte, de l'action qui était en place auparavant. En même temps, il y a des choses qui ont été tentées, on a essayé de mutualiser les moyens de nos musées en créant un service Animation des Musées, transversal, qui avait aussi d'ailleurs une action auprès de la bibliothèque. Mais, les conservateurs de musées ont profité de la fameuse [Loi Musées](#)¹¹, en 2002, pour se battre et récupérer leurs équipes. Donc vous voyez, il a fallu se battre, à chaque fois adapter, les moyens d'exister, de fonctionner, d'aller au devant des gens, en fonction de ces évolutions de type structurelles.

Dans le même temps, on a eu la chance de créer à Reims deux médiathèques. En terme de lecture publique, on parlait de très, très loin. On parlait en gros de mille neuf cent vingt-cinq, ça n'avait guère bougé depuis. Profitant du programme B.M.V.R.¹², mis en place par l'État, on a pu construire deux médiathèques à Reims, une dans le centre et une dans un quartier populaire, un quartier sud de chez nous mais que l'on n'appelle pas quartier sud là-bas, mais c'est la géographie tout simplement. En cinq ans de temps, on est passé de cinquante-six agents à cent treize agents pour la bibliothèque. Et à ce moment là, sont arrivés de jeunes agents, qui n'avaient pas les pratiques ancestrales et archaïques des vieux agents, et grâce à eux, on a pu

10 Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Sociale

11 *Loi n°2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France* [en ligne]. Légifrance. [Page consultée le 11 Janvier 2011].<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do;jsessionid=7D3753DE22AED69C06D1407FC77400B7.tpdjo14v_1?cidTexte=LEGITEXT000005632040&dateTexte=20100421>

12 Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale

construire des choses comme les ateliers de rap dans la médiathèque. Toutes ces choses là ont contribué à ce qu'il se passe des choses. Le rap, c'est quelque chose, qui, à l'époque, n'avait rien à voir avec un fond ancien, dans une bibliothèque ancienne, où il y avait des conservateurs anciens, c'est clair. A la fin de l'opération, l'atelier se faisait dans la médiathèque, le concert se serait fait ici dans l'auditorium. Les choses avaient complètement bougées.

Autre nouveauté aussi, et là qui ne relève pas de l'action en direction des publics prioritaires, des publics des quartiers, bref comme on veut les appeler, les « empêchés » comme disait Jean ce matin, mais de l'ensemble de l'agglomération, avec des opérations globales. La ville a monté, en deux mille quatre, une opération sur Reims c'est le Grand Jeu. Alors, je ne sais pas si vous connaissez le Grand Jeu, c'est un mouvement littéraire, poétique, satellite, extrêmement rapide en marge du surréalisme, avec des gens comme René Daumal, pour ne citer que le plus célèbre. C'était quatre lycéens un peu fous, et puis voilà c'est passé très, très vite. Donc là, toute l'année, toutes les structures culturelles, qu'elles soient municipales ou non, ont mis en avant le Grand Jeu. Du coup, j'ai mis en place une série d'ateliers qui étaient sur le même thème, en disant « Mais attendez, si vous voulez que toute la ville participe à cette opération, il faut aussi que l'on propose à tous les habitants, d'avoir accès à ce que c'est que le Grand Jeu ». En deux mille six, on a travaillé sur l'art déco, même chose. Ce qui nous a amené d'ailleurs à la création de ce fameux label Ateliers de la Culture dans lequel on regroupe l'ensemble de cette démarche. Et cette démarche, on la retrouve maintenant dans des publications annuelles, que vous regarderez aussi tout à l'heure si vous voulez, où on fait un petit peu le bilan de l'année. Alors c'est pareil, ce sont des choses qui se veulent belles, agréables, qui donnent en vie et qui sont donc à la fois valorisantes pour les participants et puis qui donnent envie peut-être aussi à des gens de nous suivre financièrement.

Et du coup, ça a aussi une incidence parce que chaque année, – je terminerai peut-être là-dessus, c'est exactement ce que j'avais prévu – chaque année dans un appareil municipal, pour avoir de l'argent à l'année n+1, il faut l'année en cours préparer son budget prévisionnel, faire ses demandes, les faire valider par toutes sortes de filtres administratifs, politiques, etc. Les temps sont durs. A Reims, on a également changé d'équipe municipale en 2008, la ville est passée de droite à gauche, ça induit des changements, comme ça en induit partout, notamment sur les choix et les priorités. Au passage d'ailleurs, les Ateliers de la Culture qui pourtant auraient dû être quelque chose, qu'à mon avis, ils auraient dû reprendre d'emblée, il a fallu faire des preuves. Et l'idée, c'est d'avoir non pas avec les Ateliers de la Culture quelque chose d'extrêmement fléché, il va y avoir tel atelier, avec tel artiste, avec tels participants qui va coûter trois mille euros, tel autre qui va coûter tant. Et puis on me juge là-dessus et on me donne en fonction. C'est d'obtenir que le budget soit globalisé Ateliers de la Culture et que ce budget permette là encore de s'adapter.

Je terminerai sur un dernier exemple, en 2009, j'avais donc cette part mobile que je réservais à des choses qui pouvaient se présenter. Un jour, j'ai un coup de téléphone d'une jeune québécoise, alors vous allez me dire pourquoi une québécoise à Reims, c'est qu'elle était stagiaire au CHRS, on en a déjà parlé ce matin, de

l'Armée du Salut.

Elle me dit :

« - Je suis là pour six mois, j'ai discuté avec les résidents, et ils voudraient faire des photos de leur misère.

Je dis,

- C'est bien mais qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Elle me dit,

- Écoutez, j'ai approché un photographe.

Ce photographe je le connaissais, il avait travaillé pour nous déjà quelques années auparavant. Elle me dit,

- Il faudrait le payer.

Elle me dit,

- C'est bien mais on est peut-être pas là pour ça ».

Et puis en discutant, le projet a évolué. C'est devenu un atelier où il y avait à la fois un photographe, un auteur, un écrivain, où le travail n'était plus un espèce d'autoportrait de sa propre misère mais un travail de fiction sur le parcours de ces étrangers en ville, qui est devenu une sorte de série de minis débuts de romans illustrés de photographie. Et on a pu, de cette façon là, le qualifier, le financer, et vous le retrouverez éventuellement dans un des ouvrages. Donc voilà un petit peu, très, très vite le type de démarche que de l'institution, on peut malgré tout mener, en sachant malgré tout s'adapter, expérimenter, ruser avec sa machine, l'institution.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille

Merci Alain, le mot « ruse » c'est bien. Je trouve que c'est une bonne stratégie la ruse. Je vais me permettre trois phrases par rapport à ton introduction, sur le fait que l'on ne parlait pas forcément que d'ateliers d'écriture.

Dire que dans le Contrat Urbain de Cohésion Sociale de la ville de Marseille, on est un des contrats où il existe un volet culture à part entière, encore, malgré que ça ne faisait pas partie des instructions de l'État au moment où on a écrit ça. Au cœur de ce volet culture, on a mis quelque chose que l'on appelle « la Maîtrise des Langages », qu'on a piqué au vocabulaire Éducation Nationale qui est « Maîtrise de la Langue », et en mettant bien en avant que la question du langage, elle va largement au-delà de l'écrit, de la parole, du verbal, mais ça passe aussi par le visuel, le gestuel, le numérique. Et que la question des langages, pour nous, est vraiment au cœur de ce qu'on cherche à mettre en œuvre et c'est une question que l'on cherche à poser le plus systématiquement possible. Donc à un moment donné, quoique l'on fasse, c'est un sujet qui devient transversal et qui repose de toute façon, à un moment donné, la question de la formulation écrite. C'est pour ça que moi, en regardant les présents à la journée, j'ai vu que l'on avait un éventail, un spectre très large de gens qui font du

théâtre, de la musique, de la danse. Je crois effectivement que la problématique de l'écriture, elle recroise l'ensemble des problématiques culturelles et sociales. C'est vraiment quelque chose qui est à l'articulation de ces deux champs si tant est que l'on puisse les imaginer comme deux champs forcément indépendants et articulés, ce qui pour moi n'est pas forcément le bon modèle.

Je passe donc la parole après cette intrusion verbale à Isabelle Peeters qui va se présenter brièvement et vous présenter un petit Powerpoint.

Isabelle PEETERS – Service de lecture publique et Bibliothèque de Liège,

Belgique

Bonjour, je suis Isabelle Peeters pour la présentation, et je travaille dans une grosse institution également. Donc la ruse et l'opportunité pour faire son travail font partie de l'ouverture des grandes institutions comme les villes, les communes, parce que le travail par projet, dans une ville de grande importance, nous on a deux cent mille habitants sur Liège, le travail par projet dans une structure communale hiérarchisée n'est pas toujours évident. Donc, notre service qui est un Service Communal de Lecture Publique, maintenant s'est transformé, avant c'était un Service de Bibliothèque, maintenant on est Service de Lecture Publique, donc on a voulu aussi dans l'intitulé changer les choses quand on a changé de législature. Notre Service de lecture publique s'est ouvert depuis plus de dix ans à des pratiques nouvelles vers la lecture mais aussi l'écriture. Donc c'est vrai que quand on m'a demandé d'intervenir, j'ai un peu réfléchi en amont sur ce qu'on faisait dans notre petite bibliothèque du quartier de Droixhe. Je me suis dit finalement, le travail qui est fait depuis dix ans, c'est un travail de recherche action mais aussi un travail de laboratoire, d'expériences autour de l'écrit avec les habitants de Droixhe et Bressoux.

Notre bibliothèque se situe dans un quartier fragilisé, le quartier de Droixhe et a eu la chance depuis une dizaine d'années de s'ancrer dans projet demandé par le Ministère de la Communauté Française, soutenu par ce même Ministère qui s'appelle « Nouveaux publics, nouveaux écrits », qui était vraiment de se poser les questions sur quel est le rôle d'une bibliothèque dans un quartier précarisé ? Quand il y a plus de dix ans, j'ai commencé à travailler, je rencontrais deux personnes qui venaient pour chercher des livres, donc j'avais peu de choix, soit je m'ennuyais, je lisais des bouquins, j'ai eu vite une connexion Internet donc je surfais toute la journée ou j'allais à la rencontre des personnes dans le quartier et je voyais quelles étaient leurs demandes, leurs envies par rapport à un lieu, un des seuls lieux culturels présents qui est la bibliothèque de Droixhe. On l'a transformée progressivement en espace lecture, donc ça, ça a été le tournant des années deux mille, lecture et écriture depuis peu. On a réfléchi en même temps que l'on faisait des rencontres. Je crois que le travail qui a été mené à Droixhe est né de rencontres des professionnels, des personnes qui imaginent, enfin qui travaillent sur les actions à mener. Mais ça était à chaque fois créé à partir de demandes et de rencontres des habitants et de

personnes relais des habitants avec comme enjeu l'inclusion culturelle, l'éducation permanente, c'est l'intitulé de l'éducation populaire en Belgique, et surtout l'éducation citoyenne, l'accès à la langue française est pour moi un des éléments essentiels de la participation citoyenne dans des quartiers comme dans lequel je travaille.

Alors notre stratégie, moi ce que j'ai voulu vous proposer, simplement je ne suis pas au niveau de l'institution, je suis vraiment sur le terrain, donc sur la pratique, j'ai voulu vous proposer vraiment les projets que l'on a menés en équipe, depuis une dizaine d'années et qui ont rebondis d'années en années sur les envies de nos publics. J'ai l'habitude de dire qu'on a la liberté de rester un projet ouvert et cette ouverture à de nouveaux projets, de nouvelles demandes est vraiment une réelle force. On a beaucoup de moyens mais on a cette liberté de rester ouverts aux projets, aux demandes et on reste conscient de cette nécessité de tester, d'essayer tous nos projets, de se planter si il faut mais de pouvoir essayer, essayer, essayer, voir ce qui fonctionne, continuer ou pas continuer, vraiment dans une philosophie de work in progress. D'essayer d'exprimer l'idée d'un projet qui est en permanente évolution. On n'a pas un projet qui serait terminé mais un projet qui n'est absolument pas parfait. Il n'y a pas de clés sur porte à amener sur d'autres quartiers, d'autres villes ou n'importe tout ailleurs. Mais un projet qui s'améliore au fil des rencontres, progressivement, au fil des erreurs aussi et qui en soit les différentes phases de travail constituent les étapes de la construction de ce projet. Je trouve que c'est vraiment une réelle opportunité, c'est une partie passionnante du travail.

Le quartier dans lequel je travaille, c'est une cité vraiment précarisée, qui est constituée d'immeubles. C'est un quartier peu étendu, surtout vertical, qui est situé entre la Meuse, fleuve qui traverse Liège et des jardins qui sont au dessus de Liège, dans un autre quartier qui est plus aisé. Le quartier est enclavé, on voit les tours entre la Meuse et ces quartiers jardins, enfin ce quartier où il y a des jardins, mais alors là, on est vraiment à la limite avec des jardins qui peuvent être loués par des habitants du quartier de Droixhe qui est en bas.

Dans notre espace lecture et langage, notre ancienne bibliothèque, on a imaginé tout simplement au départ des cours d'informatique et de français. J'ai des collègues qui ont vraiment deux temps pleins sur des cours de français et d'informatique qui constituaient vraiment une demande au sein des associations de quartier et des personnes qui venaient dans la bibliothèque, vraiment d'avoir accès à des cours de français. Il y a peu, il y a eu tout un volet de régularisation des sans papiers, pendant un mois, on a dû fournir des attestations de fréquentation de ces cours là. Donc là, on arrivez vraiment, c'est ce qu'on disait avec nos collègues, on arrivait vraiment sur le volet politique du travail. Parfois on ne s'en rend pas compte, mais là on savait qu'en délivrant une attestation... On avait fait le choix de même la délivrer sur simple inscription, ça c'est un choix que l'on avait réalisé. Chacun prend les risques à son niveau, nous on l'a pris, on a donné l'attestation même à des personnes qui venaient s'inscrire.

On participe aussi à des défis que l'on s'est lancé, c'est de s'inscrire à des opérations culturelles de grandes envergures qui d'habitude ne sont pas menées sur des quartiers comme celui de Droixhe. L'une des opérations s'appelle « [Je lis dans ma commune¹³](#) », elle a lieu depuis neuf ans et s'inscrit dans des

13 Je lis dans ma commune [en ligne]. Asbl Texto, 2010 [page consultée le 13 Janvier 2011].
<<http://www.jelisdansmacommune.be/2011/fr/presentation.html>>

thématiques, chaque année, qui sont définies par l'Asbl qui l'organise dans toute la Belgique francophone et néerlandophone, il y a les deux volets. Qui est vraiment d'impulser une action autour de la lecture dans les communes, donc là, on a voulu justement monter avec les habitants vers des coins de terres et croiser les publics. On a des femmes en alphabétisation qui fréquentent la bibliothèque, on a des enfants qui viennent avec l'école et sans l'école. Là, on a voulu remonter vers des coins de terres avec des adolescents ou préadolescents et des femmes en alphabétisation, justement des femmes qui ont très peu d'outils au niveau linguistique, donc c'était le groupe le plus faible et elles ont expliqué comment elles cultivaient leur potager. Il y a eu des contes aux jardins. C'est des petits exemples de choses, de dynamiques que l'on a créées sur ce quartier là par rapport aux opportunités qu'offre le quartier. *Je lis dans ma commune* s'est inscrit l'an dernier dans une opération qui s'appelait « [Si un éléphant arrivait dans la ville de Liège¹⁴](#) », qui a eu lieu sur toute la commune, toute la ville. Nous avons décidé de lancer un concours d'écriture dont la particularité était que le jury était constitué des femmes en alphabétisation. Tous les Liégeois pouvaient envoyer leur texte. Il y avait différentes catégories, moins de dix-huit ans, plus de dix-huit ans et aussi personnes en alphabétisation ou en apprentissage du français. Et de toute manière, le jury était un groupe d'apprenantes du quartier. Quand on fait un événement comme ça, l'une des choses les plus importantes est aussi le moment festif et de rencontres qui a lieu à la clôture de l'évènement. A la clé de *Je lis dans ma commune*, il y a des chèques lire, remises de chèques lire de dix euros qui permettent à tous les participants de pouvoir aller en librairie. Donc on accompagne aussi les habitants, les participants en librairie, une démarche qu'ils font rarement. D'aller dans une librairie s'acheter un livre, c'est aussi une démarche qui ne se fait pas souvent dans ce quartier. A l'occasion de *Si un éléphant*, on a eu la chance d'assister à la rencontre de personnes qui ne seraient jamais venues à Droixhe, parce qu'elles ont écrit un texte, elles ont été sélectionnées pour la qualité de leurs textes, donc à des rencontres, je dirai, assez magique aussi, entre des habitants de beaux quartiers de Liège qui avaient envoyé leurs textes et des habitantes de Droixhe.

Un des volets que l'on a développé, depuis le début du projet, est la rencontre et la valorisation de la lecture via la littérature qui est vraiment de qualité. Ici, c'est une auteure-illustratrice belge qui s'appelle Sabine de Greef qui a édité à l'École des Loisirs, éditions Pastel, le pendent belge, et qui vient pour animer des ateliers de lecture et d'écriture. On essaye vraiment aussi d'amener des auteurs dans cette petite bibliothèque, dans le quartier. Et la rencontre avec Sabine de Greef a donné lieu à l'éclosion d'un livre, qui a été écrit, au départ un peu par hasard, par un groupe de femmes en démarche d'alphabétisation. Parce qu'on avait invité, toujours dans notre idée de rencontre, un groupe d'enfants et un groupe de femmes. Et il se fait que les enfants ne sont pas venus pour des problèmes techniques, de gare, de bus, je ne me rappelle plus très bien, et donc la rencontre s'est vraiment centrée sur ce groupe de femmes. L'auteure avait préparé un atelier d'expression plus pour enfants, et elle s'est rendue compte, finalement, en animant son atelier que ces femmes qui n'avaient pas l'habitude d'écrire, qui étaient en difficulté avec la langue française écrite ou parlée, n'avaient jamais non plus eu de crayons en main et n'avaient jamais fait l'apprentissage du dessin. Il y a eu tout un travail qui a été fait

14 Collectif du Lion. Un éléphant dans la ville de Liège [en ligne]. Un éléphant dans la ville, 2009. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://www.unelephantdanslaville.be>>

d'expression artistique. Et aussi, elle a animé des ateliers de peintures et un peu d'Histoire de l'Art sur Andy Warhol, donc c'est à partir de photos ce qui a été fait avec ce groupe là. A la demande, enfin elles ont demandé à continuer. Ces femmes qui ont eu... Cette rencontre a été à double sens : Sabine de Greef n'avait jamais travaillé avec des groupes comme ça et les femmes, elles ont vraiment été séduites par ce travail, la possibilité d'écrire et de produire quelque chose à la fin.

On est une bibliothèque publique, mais en plus de prêter des livres, c'est vrai que c'est vraiment ouvert aux demandes des habitants mais aussi des associations présentes sur le quartier et plus largement à Liège. Les allers-retours nous ont menés aussi vers les musées. A partir de la bibliothèque, on est parti au musée pour revenir à la bibliothèque, parce qu'on voit aussi que les enfants du quartier n'ont l'habitude d'aucune pratiques culturelles et donc n'ont jamais été au musée non plus. C'est vrai qu'on s'est fait vraiment agent, agent de liaison vers le pôle culturel qui est au centre ville, avec une Asbl d'accessibilité culturelle. Je crois que vu les moyens attribués à la culture, le partenariat est vraiment la seule solution pour unir ses forces et ses moyens, pour pouvoir créer des projets qui tiennent la route et arriver à des résultats. Donc là, pour aller au musée, on s'associe avec les musées qui font partie de la même institution, la ville, mais aussi une Asbl. Et puis on revient.

On a un autobus de la lecture dans le service, qui la plupart du temps sert à amener des classes trop éloignées vers la bibliothèque, mais qui sur projet peut aussi servir à nous déplacer vers la foire du livre. On avait participé à un projet qui s'appelle « [La petite fureur](#) »¹⁵, organisé par des auteurs-illustrateurs belges. Les enfants s'expriment par rapport à des livres qu'ils ont lus. Les enfants de Droixhe sont toujours très créatifs et donc ont été invités à aller rechercher leur lot à la foire du livre. Et nous on s'est dit, c'était un dimanche, comment est-ce qu'on va organiser ça, foire du livre, des livres mais surtout beaucoup de monde notre dimanche, alors on a conditionné la participation à la venue d'un adulte responsable. Et ça était une très chouette idée finalement parce que beaucoup de papas ce sont investis, alors qu'on voit plus souvent les mamans. C'est les papas qui ont accompagné dans l'autobus de la lecture, on voit Thomas Mayola papa d'Océane et Brunelle qui accompagnait. Ils avaient des chèques lire, on voyait qu'ils avaient un plaisir à accompagner et à offrir des livres à leurs enfants. Et nous, on a pu passer une journée plus relax aussi.

Alors, le projet qui nous occupe en deux mille dix, enfin déjà depuis deux mille huit, deux mille neuf, est lié à la mémoire du quartier. Parce que le quartier comme on le voit sur l'image de droite, c'est des photos qui ont été prises par des habitants, dans le cadre d'un projet qui s'appelle « Cartes Postales ». Le quartier de Droixhe est en pleine requalification. Enfin ça fait dix ans que l'on en parle, mais là maintenant après l'avoir vidé, on est vraiment en train de le déconstruire et c'est assez violent, en fait. Il n'y a aucun accompagnement. Les gens ont été déménagés mais il n'y a aucun accompagnement, il y a du bruit, il y a de la poussière, c'est quelque chose, je dirais quelque part, de fatigant et de traumatisant au quotidien. Et nous, on s'est dit qu'est-ce qu'on fait, on ne peut pas non plus ne pas garder de trace, comme institution culturelle au milieu du

15 Concours Petite Fureur [en ligne]. Communauté française de Belgique, La Fureur de Lire, 2010. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://www.fureurdelire.cfwb.be/index.php?id=1453>>

quartier. On s'est réuni avec plusieurs partenaires pour travailler vraiment ce moment, pour en garder des traces, et l'idée des cartes postales est venue. Là, on est dans une première phase où les photos ont été prises, donc en trois ateliers, il y a deux ateliers avec des femmes en alphabétisation et un atelier enfant qui a été fait. Il faisait beaucoup plus... La météo a été favorable le jour de l'atelier enfant donc les couleurs sont beaucoup plus belles. On a eu plus de deux mille photos qui ont été prises par les participants et participantes sur les trois ateliers. Pour le moment, on est en train de choisir avec elles et avec eux les photos qui vont devenir des cartes postales quand ils auront choisies. Et écrire des légendes aussi par rapport à l'endroit du quartier que j'aime ou qui me ressemble le plus. Chaque fois, on a récolté. Ce travail s'est fait avec une photographe et un écrivain, je dirai, qui fait partie d'une Asbl. J'entendais des choses par rapport aux ateliers d'écriture et l'Asbl s'appelle [ImaginAction](#), donc ça c'est vraiment une volonté que l'on a de rester, on a beaucoup parlé, on sait qu'il n'y a que dix pour cent de personnes qui fréquentent les bibliothèques, on se dit que si on se limite et qu'on n'agit pas, à se désoler de ça et qu'on n'agit pas ça ne va rien améliorer donc on a souvent, on dit souvent hop on agit. Cette Asbl, donc, c'est ImaginAction, écriture, photo, écriture, des choses simples mais qui fonctionnent. On est parti d'une carte du quartier que l'on a pris sur internet. Il y a une des dames qui nous a dit qu'elle la voulait pour son salon. C'est une vue aérienne du quartier dans lequel on travaille. On voit entre Meuse et jardins, on est parti de là et elles ont dit dans quels lieux elles voulaient aller. On a fait trois circuits de promenades selon ce qu'elles demandaient. On avait aussi toute une partie lecture de carte, qui fait aussi partie, même si on n'est pas en train typiquement de faire du français, de l'alphabétisation, il y avait toute la lecture de carte avec la territorialisation. C'est vrai que c'est toujours conçu avec les formatrices qui font partie de l'Asbl avec laquelle on travaille. Alors ça a donné... Ces cartes postales, on les a appelées des « traces d'instant ». On est passé dans les magasins, sur les chantiers, avec une dizaine d'appareils photos en main, pour faire vraiment le lien entre les personnes, des récits de vie, des autoportraits et aussi la conscience que l'on vit dans un lieu et l'urbanisme qui nous entoure dans tout.

Une des autres actions dans laquelle on s'intègre, je pense que ça existe aussi... Enfin c'est une semaine vraiment qui s'appelle « [la Fureur de Lire](#)¹⁶ », qui a lieu chaque année au mois d'Octobre, qui se fait dans toutes les bibliothèques et qui ne se faisait pas spécialement dans ce quartier là. Au départ, on a travaillé plus avec des auteurs illustrateurs pour la jeunesse. Depuis trois ans, on s'est vraiment lancé dans la lecture à voix haute de romans, et ce qui était demandé par les personnes avec qui on travaille c'était vraiment du récit de vie, du témoignage. Et le premier livre que l'on a choisi, parce que la formatrice est d'origine rwandaise, moi j'ai commencé aussi ma vie professionnelle au Rwanda donc on a eu toutes les deux un coup de cœur sur ce livre qui s'appelait *La promesse faite à ma soeur*¹⁷ de Joseph Ndwanaye qui est maintenant belge. Il travaille dans un hôpital à Bruxelles et il a vraiment écrit un texte sur comment il a vécu le génocide rwandais, mais à partir de quelqu'un qui vivait ici en Belgique. Donc il s'est mis en scène avec un double qui est son jumeau qui vivait là-bas. Il y a toutes sortes de procédés littéraires mais aussi un ancrage le génocide rwandais et aussi dans le fait du déracinement que toutes ou presque les participantes vivent. Elles ont pu voir qu'à partir d'un texte

16 *La Fureur de Lire* [en ligne]. Communauté française de Belgique, 2011. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://www.fureurdelire.cfwb.be/>>

17 NDWANIYE, Joseph. *La promesse faite à ma soeur*. Les impressions nouvelles, 2007, 224 pages. ISBN 9-78287-449-0231

qui se passait au Rwanda, on retrouvait des choses qui étaient plus universelles. Que dans la littérature, on trouvait des dénominateurs qui pouvaient être communs, même si ils n'étaient pas similaires. Voilà notre fine équipe, donc c'est une partie du groupe parce qu'elles sont une vingtaine, est allée présenter son livre. C'est un autre événement auquel on participe qui s'appelle « [Le printemps de l'Alpha](#)¹⁸ » a choisi... Enfin, nous c'est toujours des rencontres, on essaye de discuter quand on présente un livre, si elles ont envie de continuer à travailler dessus. Et là, pour *Le printemps de l'Alpha*, elles ont dit « Nous on a fait tout un travail sur ce livre là, donc nous on va aller le présenter à d'autres groupes d'alphabetisation ». En moins d'un an, le travail ça était, nous on propose ce livre puis elles se l'approprient, et l'offrent, le partagent avec d'autres groupes.

Ceci, c'est l'atelier d'écriture et d'expression citoyenne que l'on a appelé « Hop la pratique », qui est né aussi un peu de la magie de rencontres, que j'ai déjà montré tout à l'heure, à partir de l'expérience avec l'auteure-illustratrice. Mais vraiment toujours se lancer. Quand on se lance on ne sait pas toujours comment cela va être accueilli, quelles seront les suites, mais on saute, on y va en mots et en pincesaux. C'est chaque fois aussi une expérience parce qu'on ne sait pas comment ça va être accueilli et c'est la première fois que certaines peignaient vraiment. Alors ça c'est chaque fois l'auteure qui proposait les ateliers. Et il y a eu toute une partie, sur l'image à votre droite, comment est-ce qu'on va arriver à le mettre en page, garder un équilibre pour que chacune puisse s'exprimer au travers de ce livre là et à la fois ait le choix de ne pas s'exprimer, parce que certaines ne voulaient pas du tout que leurs images apparaissent dans le livre. Donc, le droit à l'image de certaine, c'était on ne me montre pas.

Ici, on est de nouveau à *La fureur de lire*, et on parle souvent, enfin j'ai entendu ce matin cette notion d'aller-retour, entre les rencontres et puis le terrain je trouve que c'est une jolie illustration. Cette année, après la découverte du livre *La promesse faite à ma soeur* de Joseph Ndwanyie, on a découvert le roman *Nora le chemin vers la lumière*¹⁹ qui a été écrit par l'Annexe 26bis et je dirais comme chef d'orchestre Ricardo Montserrat par le Miroir Vagabond. Finalement la coordinatrice a décidé d'écrire ce livre suite aux Rencontres de 2003 de Banlieues d'Europe à Droixhe-Bressoux, elle s'est dit je dois faire quelque chose. Et nous, on les a invités. On a lu ce livre à voix haute avec les groupes de Droixhe et Bressoux et on les a invités après à venir présenter leur travail, le lire à voix haute puisqu'il y a aussi toute une partie qui a été mise en scène par un atelier théâtre et suite à ça, ce groupe est en train de travailler sur le récit de vie et d'écrire ses propres textes. Voilà, ça c'est un vendredi matin et puis ça se termine toujours par le moment convivial et festif. *Droixhe au cœur*, ça était le premier livre qui a été créé, qui est un abécédaire, qui est présent ici aussi. Parce que là, c'était parti plutôt de la réflexion que l'on avait des abécédaires en bibliothèque mais souvent c'était des abécédaires pour tout petit, pour ceux qui apprennent le langage mais tout petits et c'était assez infantilisant. Donc, là elles sont parties avec des appareils photos dans le quartier et elles ont fait leur propre abécédaire.

18 *Le printemps de l'Alpha* [en ligne]. Collectif Alpha, 2009. [page consultée le 13 Janvier 2011].
<<http://www.collectif-alpha.be/rubrique120.html>>

19 MONTSERRAT Ricardo (sous la direction de) et Annexe 26 bis. *Nora le chemin vers la lumière*. Éditions du cerisier, 2007, 208 pages. ISBN 2-87267-126-9.

On a un volet aussi depuis le début d'ateliers biblio-crréatifs pour enfants, donc avec les enfants le mercredi après-midi. Et un volet, dont j'ai parlé aussi, je crois que la première manifestation de la littérature est l'oralité donc en fait on a toujours travaillé sur le conte. Depuis 2008, on a un événement autour du conte chaque année, qui s'appelle « [L'oasis des contes](#) »²⁰ où on invite vraiment des conteurs professionnels à venir présenter leur travail et c'est un moment aussi festif autour du travail qui est fait pendant l'année sur le conte dans la bibliothèque. Cet événement, on le veut participatif donc on le prépare ensemble à la bibliothèque, que ce soit au niveau du contenu ou de la décoration. Là, c'est *L'oasis 2009*, avec des rencontres de jours et de nuits. Le projet de *Cartes Postales* aussi l'année dernière.

J'ai entendu beaucoup de caravanes aussi, apparemment, c'est quelque chose d'assez emblématique et symbolique parce que la caravane peut faire le tour des quartiers, donc on s'est lancé dans le cadre de Liège Métropole Culture 2010, dans un projet [Quand la caravane passe](#)²¹, pour donner vraiment l'opportunité ou peut-être à des collègues qui seraient moins dynamique, de faire un événement, chaque fois que la caravane passe. C'est l'occasion de faire la fête autour de la caravane et de passer à Droixhe le vingt et un Avril, avec des arts de la rue. Déjà, la caravane une fois qu'on l'a installé au milieu des immeubles, tout le monde venait demander ce qui allait se passer. On a proposé un studio photo et un atelier d'écriture instantané avec Michael de ImaginAction qui était devant notre placard à balai caravane, qui était vraiment pour recueillir les légendes, et recueillir les impressions des personnes présentes lors de la manifestation, qui venaient de faire leur photo. Souvent c'était photo – écriture. Après, parce qu'il y a toujours un après, ils sont venus, parce qu'on a eu des problèmes d'impression le jour même, on voulait les donner immédiatement, donc ils sont venus les rechercher, donc la fête s'est prolongée le vendredi. Il y avait également de la musique avec un groupe qui s'appelle HLM. La caravane passe et je pense que puisque l'on parle de l'écrit, les écrits restent.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille

Donc merci, merci Isabelle. Deux témoignages qui se complètent avec le développement, finalement, d'une histoire et d'une stratégie de service et une action de terrain où on voit bien le rôle de la diversification, la nécessité de diversifier les modalités d'intervention pour aller vers les publics. Maintenant vos commentaires, réactions, questions.

Caroline – Bibliothécaire, Seine-Saint-Denis

20 HUPKENS, Jean-Pierre. *L'oasis des contes* [en ligne]. Site de Jean-Pierre HUPKENS, Octobre 2009. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://www.jphupkens.be/newsletter-2009-09-g.php>>.

21 *Quand la caravane passe* [en ligne]. ImaginAction, 2010. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://imaginaction.ouvaton.org/caravane.html>>

Bonjour, moi je m'appelle Caroline, je suis bibliothécaire, je travaille en Seine-Saint-Denis. J'avais trois petites questions, une à Monsieur Patrolin, une autre à Madame Peeters et une troisième qui s'adresse j'imagine aux deux.

Alors Monsieur Patrolin, je voulais vous demander, comment concrètement, les agents des institutions culturelles, bibliothèques et musées dont vous parliez, participent aux ateliers dès lors qu'ils sont animés par un artiste. Comment ils s'investissent en dehors du simple prêt de local ou de l'ouverture de l'institution ?

Je vais peut-être poser mes trois questions. A Madame Peeters, j'avais envie de demander une question très concrète de méthodologie. Vous disiez être allée à la rencontre des gens pour proposer des actions qui répondent directement à leur demande, je voulais savoir quelle méthodologie vous avez mis en œuvre pour recueillir ces demandes, comment ça se passait ?

Et par rapport à toutes ces expériences, je voulais vous demander à vous deux comment on mobilise les habitants ? Est-ce que la simple proposition d'un atelier suffit à intéresser suffisamment de monde ou est-ce qu'il y a des partenariats avec des associations, avec des relais, pour permettre que ces actions elles touchent un maximum de personnes. Merci.

Alain PATROLIN – Service développement culturel, Ville de Reims

On répond tout de suite ? Bon je réponds tout de suite alors. Pour ce qui est de la première question, c'est ce que je n'ai peut-être pas eu le temps de développer tout à l'heure assez concrètement. En fait, dans l'atelier tout le monde se mélange, ce qui fait qu'à l'entrée il y a l'artiste, le médiateur, il y a les gens.

Dedans, on ne sait plus, tout le monde travaille ensemble, chacun s'approprie une part du projet, si on écrit et bien tout le monde écrit, on fait des photos, tout le monde fait des photos, chacun apporte ses idées, on commente, on se critique entre guillemets, « non il ne faudrait pas faire comme ça ». C'est-à-dire que c'est vraiment un endroit, où en peu de temps, il se crée une vraie osmose entre les gens quelque soit leur statut professionnel, d'où l'aspect très pédagogique entre guillemets pour les professionnels de la culture, parce que ce n'est peut-être pas ce qu'on leur apprend dans leur formation initiale.

Et maintenant, un tout petit peu pour répondre à la deuxième question avant de laisser la parole à Isabelle, il est évident que j'ai oublié... Une demie heure c'est très, très court pour dire tout ça. Mais, ce travail ne se conçoit pas sans des partenariats de terrain qui soient de vrais partenariats, c'est-à-dire un travail avec les relais. Pas simplement un dossier commun pour les subventions où on met simplement « en partenariat avec le centre social de bidule ou avec la MJC du coin ». Le contenu même, là aussi, du déroulement des objectifs est négocié. Il est clair que, prenons une maison de quartier – on les appelle comme ça maintenant, chez nous à

Reims – elle n'a pas du tout les mêmes objectifs qu'un musée, la maison d'arrêt n'a pas les mêmes objectifs qu'une bibliothèque. Il faut trouver dans la construction du projet comment chacun s'articule. Et en plus, il y a le projet artistique et l'artiste, il n'est pas non plus prêt à dire « Je viens juste faire le guignol parce que vous allez me donner trois mille euros ». Tout ça, c'est vraiment un travail qui se fait très en amont mais en même temps, ça fait en tout cas un certain temps que sur le terrain on a mis en place ce genre de projet. Autre chose, autre dimension que je n'ai pas évoqué, c'est le réseau qui existe, les réseaux. C'est-à-dire que tout à l'heure quand j'évoquais l'histoire l'Armée du Salut, spontanément, le photographe il s'est trouvé là, à la limite je ne savais pas d'où il sortait. La ville n'est pas énorme, il y a deux cent mille habitants même pas, donc ce réseau il a quinze ans maintenant et il fonctionne très, très bien. Les gens savent où ils sont.

Isabelle PEETERS – Service de lecture publique et Bibliothèque de Liège,
Belgique

Je crois que j'ai évoqué aussi le partenariat. Je crois que c'est vraiment un élément... J'ai une amie qui vient d'écrire un livre justement sur le partenariat en question, c'est vraiment plus qu'une stratégie, c'est une nécessité pour continuer à travailler parce que nos subsides ils ne vont pas exploser, donc c'est vraiment la notion de partenariat.

Et à la question, au niveau de la méthodologie, comment rencontrer les gens, c'est soit par le partenariat déjà, donc c'est vrai que nous, on a vraiment un relais privilégié puisqu'on a une très, très grosse structure d'alphabetisation, avec plus de cent quarante personnes en formation à deux cents mètres de la bibliothèque, qui attire énormément de monde parce qu'elle fait de l'accueil conjoint femmes/enfants. On reçoit ces groupes, et ça donne l'occasion... Au départ on vient, on découvre un livre, une histoire, un conte et puis très vite... On a parlé du livre avec la formatrice d'origine rwandaise, on rebondit et puis un projet... Il y a une sorte de contamination, « ah vous avez fait un projet avec ce groupe là mais nous on veut faire quelque chose aussi avec la bibliothèque, qu'est-ce qu'on va faire ensemble ? ». Il y a une sorte d'épidémie comme ça qui s'étend de projet à projet.

La deuxième chose, c'est que la bibliothèque, on la conçoit hors les murs c'est-à-dire dans des lieux d'accueil, je ne sais pas comment... Des consultations pour les tout petits, des consultations gratuites pour les moins de trois ans, donc là on est présente, enfin on était, parce que pour le moment on est un peu dépassée, dans ces lieux où il y a des femmes seules, isolées, parce qu'elles ont des tout petits à la maison. On a un moment vraiment de lecture dans cette consultation. On est là du lundi matin au samedi midi, toujours portes ouvertes donc les gens passent. On est aussi sur le trajet de l'école, on est dans le même bâtiment donc ça, ça aide aussi qu'il y ait partenariat avec l'Éducation Nationale mais c'est que l'on travaille qu'avec les professeurs qui ont vraiment envie. On a instauré une sorte de contrat lecture, avec les instituteurs qui ont vraiment envie

de s'investir dans un projet, il n'y a rien d'obligatoire. Comme toute rencontre, c'est les opportunités, ce n'est pas très méthodologique comme réponse mais c'est comme ça.

C'est toujours la question de savoir ce que c'est que le lectorat aussi. Est-ce que c'est le nombre de personnes qui empruntent des livres, est-ce que c'est ça notre défi, notre objectif ? Ou c'est le nombre de personnes qui fréquentent l'espace ? Oui mais quatre-vingt pour cent des personnes qui fréquentent l'espace n'empruntent pas.

Caroline – Bibliothécaire, Seine-Saint-Denis

Pour information est-ce que vous avez une augmentation de votre fréquentation ?

Isabelle PEETERS – Service de lecture publique et Bibliothèque de Liège,

Belgique

Oui, la fréquentation oui.

Caroline – Bibliothécaire, Seine-Saint-Denis

Très nettement ?

Isabelle PEETERS – Service de lecture publique et Bibliothèque de Liège,

Belgique

Oui

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Je vais apporter un petit complément sur la question de la mobilisation des publics. Nous, on s'est rendu compte qu'à force de demander des partenariats avec les associations de terrain pour aller trouver des publics, on finissait souvent par tomber sur des activités qui étaient proposées à des groupes qui étaient déjà constitués et du coup, on finissait par, pour parler un peu crûment, passer une deuxième couche là où il y en avait déjà une. On n'était pas vraiment sur le développement des publics. Et du coup, maintenant depuis quelques années, on essaye de travailler à la fois avec les partenaires culturels, les partenaires sociaux, les équipements d'animation et sociaux éducatifs, sur une idée qui est que la proposition de projets, l'offre, doit, à un moment donné, enrichir les deux publics. C'est-à-dire qu'il doit y avoir plus de monde, qu'il doit y avoir un monde nouveau qui vient au centre social et l'offre culturelle doit toucher un public nouveau. On cherche vraiment à se poser cette question là, ce n'est pas simple. Une fois que l'on a dit ça, on n'a pas les solutions.

Par contre, avec un certain nombre de ruses, il y a effectivement des endroits où il y a des captations de nouveaux publics, une mobilisation large. Michel André, qui n'est pas parmi nous aujourd'hui, parce qu'il est à Rabat en train de faire une mise en scène avec, je crois, un projet qui a été mené par le Conservatoire de Liège aussi. Un des premiers ateliers qu'il a mené dans le quartier, il est pas forcément passé par des relais sociaux, il a mis des affichettes dans les magasins. Il m'a téléphoné, en me disant, « Gilbert, j'ai un souci, j'ai trop de monde ». On a été obligé de retravailler le projet, de le phaser sur deux ans pour arriver à traiter. Donc, à un moment donné, je crois que les méthodologies mécaniques, d'aller chercher du public dans les établissements ou dans les associations où théoriquement il y en a déjà, ne sont pas inéluctables. Il y a des choses possibles pour conquérir des nouveaux publics. Exemple de Géraldine aussi dans un hall de gare, ça me semble aussi assez constructif d'aller à cet endroit là, de faire une offre à des gens qui ne s'y attendent pas du tout. Mais c'est vraiment, pour nous aujourd'hui, c'est une question centrale. Comment mobiliser de nouveaux publics. Même si je ne sais pas si il y aura des actes publiés, n'oubliez pas de vous présenter pour que cela fasse partie de l'enregistrement et qu'on puisse, éventuellement, resituer votre intervention à l'écoute.

Jean-Bernard THOMAS – animateur d'ateliers d'écriture, Bibliothèques du Merlan et de Bonneveine, Marseille

Bonjour, je m'appelle Jean-Bernard Thomas, j'anime en ce moment des ateliers d'écriture à la bibliothèque du Merlan et de Bonneveine pour Culture du cœur. Et par rapport à la question que vous venez de poser, à la bibliothèque d'Aix-en-Provence, ils ont fait une visite de la bibliothèque la nuit, genre avec des lampes électriques, avec des conteurs qui venaient. Ça, c'est aussi une façon d'amener d'autres publics à lecture et à l'écriture parce que je crois qu'ils avaient fait aussi également un atelier d'écriture à ce moment là. Donc voilà, c'était juste par rapport à ce que vous venez de soulever comme question.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

On va gagner du temps sur la présentation, la personne qui a levé la main est Frédérique Fuzibet, du Théâtre de la Mer qui travaille, cette compagnie travaille dans les quartiers dits « nord » de la ville, depuis le début des années quatre-vingt.

Frédérique FUZIBET – Théâtre de la Mer, Marseille

Moi j'avais une question à poser par rapport à la ville de Reims. Je serais très intéressée de savoir comment c'est fait l'arbitrage des répartitions financières, à partir du moment où les financements spécifiques Politique de la Ville ont disparus et à partir du moment où il a fallu prendre sur le seul et unique budget droit commun. Parce que je pense que la question fondamentale, elle est là quelque part. Ça fait un moment qu'il y a des dispositifs qui sont mis en place pour essayer de favoriser l'accession au droit commun à des projets issus des quartiers difficiles, sensibles, etc. Et que, cette accession là est extrêmement difficile parce que de fait, les dispositifs de droit commun ne s'ouvrent pas facilement et ne répartissent pas, n'acceptent pas de répartir leur enveloppe sur les projets des quartiers sensibles. Moi c'est ma première question, ça m'intéresse beaucoup de savoir comment vous avez réussi ce tour de force, si toutefois vous l'avez réussi.

La deuxième chose qui moi me semble importante, et sur laquelle je trouve que quelque part on a du mal à trouver des solutions c'est quels sont les cadres de co-formation, d'échange formation – je ne sais pas comment le dire - je trouve qu'ils n'existent pas beaucoup, qui permettent de rendre sensible, clair, intelligible et pratique à la fois aux artistes et aux travailleurs sociaux l'intérêt de pratiques communes. Parce que je pense que, je ne sais plus qui en a parlé aujourd'hui, en tout cas l'une des premières difficultés, c'est d'apprendre à travailler ensemble, de dépasser les grilles de lecture des uns et des autres, le vocabulaire différent des uns et des autres et que là-dessus, il y a très peu d'opportunités d'être dans un vrai travail d'échange de pratique qui permette de dépasser les frontières d'objectifs qu'il y a entre les uns et les autres.

Et enfin, je voulais dire simplement à ce propos là que nous dans notre pratique, parce que ça fait quand même effectivement depuis les années quatre-vingt que l'on a entamé cette réflexion sur la place de l'artiste dans la ville, dans une pratique, pas dans une réflexion, mais dans une pratique de terrain, je voulais dire que l'on essaye de trouver des solutions et de les renouveler un petit peu, au fur et à mesure des expériences. En particulier, effectivement en essayant de s'appuyer sur les publics déjà dans le circuit d'appropriation de la culture dans les quartiers, pour ouvrir à ces publics des quartiers qui sont y compris à la marge des équipements sociaux, à travers un travail autour du principe de crieur public qui récolte des messages dans le quartier et qui les crie au coin des rues, régulièrement dans le même quartier. On fait ça sur plusieurs quartiers de Marseille, en centre ville et dans les quartiers Nord. Ce qui me paraît, moi, d'une certaine manière, intéressant, et peut-être exemplaire, c'est que ces travaux récoltés au coin des rues, sont également

menés en atelier d'écriture avec une auteure, alors elle se revendique du titre d'auteur Minna Sif, elle était là ce matin elle nous a quittés. De manière, effectivement à ce que ces messages prennent une qualité à la fois d'écriture et de contenu plus travaillée. Et le tout est ensuite transmis aux élèves du Conservatoire d'Arts Dramatiques de Marseille qui s'emparent de ces écrits, qui ne sont pas au départ des écrits de théâtre, qu'ils sont parfois des témoignages, des écrits de révolte, parfois des appels à l'aide, qui sont parfois des billets d'humeur, qui sont des témoignages sur l'arrivée à Marseille, la vie à Marseille, etc., et en font des textes de théâtre qu'ils crient eux-mêmes, sous forme de minis spectacles, au coin des rues. Et ce travail, ça a l'avantage en même temps d'emmener sur le terrain, d'autres pratiques théâtrales des jeunes gens qui souvent, dans les Conservatoires, sont plutôt appelés à rêver des Théâtres Nationaux ou des Scènes Nationales plutôt que de rêver de travailler dans les quartiers avec les populations en difficultés. Donc cela permet un échange de savoir-faire, savoir-être entre ces jeunes gens et le terrain. Et ça ouvre des perspectives, une autre manière aussi d'aborder l'avenir théâtral des jeunes. Mais aussi, ça permet aux habitants des quartiers de se dire que, peut-être, les apparemment petits bourgeois du Conservatoire, peuvent être des gens qui leurs parlent, qui leurs causent et avec qui ils peuvent échanger.

Alain PATROLIN – Service développement culturel, Ville de Reims

Alors, parlons d'abord d'argent, en fait il n'y a pas eu de relais complètement. Prenons l'exemple du financement des ateliers de la culture. Du bon vieux temps du Premier Contrat de Ville, c'était cinquante/cinquante, cinquante État, cinquante Ville. Aujourd'hui, encore l'année dernière, c'était sur quarante mille euros, c'était cinq pour cent État simplement, la ville finançait quasiment toute seule. Et cette année, j'ai appris qu'au titre du CUCS 2010, il y aurait carrément zéro de l'État sur le projet. Donc la solution elle n'est pas autre que d'essayer de voir comment on peut faire mieux ou avec moins, ou en recherchant d'autres partenaires financiers potentiels, je pense au Conseil Général ou à d'autres financeurs qui existent, ou bien à faire des choses qui ne demandent pas, finalement, de budget.

Depuis l'année dernière, j'ai inventé un dispositif qui s'appelle les « Ateliers de la Culture s'exposent » ou les « Ateliers de la Culture s'invitent ». C'est-à-dire que sur des moments très officiels, où il y a des manifestations qui existent de façon éphémère, on vient poser des morceaux du travail qui est en cours de réalisation. Donc on a été présent, l'année dernière par exemple, dans les Journées du Patrimoine avec un atelier qui avait été fait en 2007 avec des enfants malentendants, parce que le thème, c'était l'accès de tous au patrimoine. On a été présent sur la journée mondiale du refus de la misère, avec le travail réalisé justement par les gens de l'Armée du Salut. On a été présent récemment, Reims construit son tramway, donc quand la ville recevait sa première rame de tramway, qui est toute rose d'ailleurs, et donc elle a été exposée toute la journée sur le parvis de la cathédrale et baptisée par Madame la Maire, et on était présent avec un atelier qui s'appelle « Tram et Strate » que l'on a construit justement sur l'histoire du tramway, de la construction du tramway, en s'appuyant sur les fouilles archéologiques préventives qui ont effectivement précédées le chantier. C'est essayer

de vivre autrement et de s'adapter aux nouvelles réalités. Finalement on a pas trouvé de solution, à part essayer de convaincre peut-être la DRAC cette année de faire un geste mais ce serait symbolique de toute manière.

Pour la deuxième question, c'est vrai qu'il n'y a pas de cadre particulier facilitant l'articulation de travailleurs sociaux, artistes et autres. C'est des rencontres humaines, donc c'est vraiment au cœur des ateliers que les choses se font. Quand on se coltine aux mêmes questions ensemble comment on fait quand on voit quels résultats on obtient, quand on voit comment les participants s'épanouissent, sont reconnaissants de ce qui s'est passé. Quelque part, ça crée des liens entre les différents types de professionnels. Je n'ai pas de solution miracle. Et vous le décriviez un petit peu à la fin de votre description, vous arriviez à peu près à la même constatation entre les élèves du Conservatoire et puis les autres. On est vraiment dans l'alchimie humaine. Même si ce matin, on m'a dit que la culture ne sert à rien, je pense qu'elle sert à ça aussi quand même.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Une autre prise de parole ? D'autres questions ? Ici devant ?

Participante 7

Je vous remercie Madame d'avoir parler de vos plantages, enfin de d'avoir cité on essaye, on essaye, on se casse la gueule et on repart. Parce que ce matin, j'étais très impressionnée par tous les résultats dont j'ai entendu parler, alors que j'ai travaillé longtemps avec Atd Quart Monde. Nous c'est bibliothèque de rue, donc on s'installait avec une couverture de rue et on attendait que les gens viennent et franchement les résultats, ça mettait longtemps à venir, même si les gosses viennent on peut leur raconter une histoire et puis la semaine d'après ils se fichent tellement sur la gueule que l'on peut rien faire. C'était bien de rappeler que rien n'est vraiment idyllique. Ce sont des boulots dans lesquels on s'engage qui sont vraiment difficiles et finalement la première qualité c'est de s'accrocher. Je voulais vous remercier pour ça.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Ensuite ? Peut-être vous dire deux mots alors de ce qu'on essaye de mettre en place avec cette préoccupation là sur la ville de Marseille entre les services et les associations. On a inventé, je vais dire, au hasard des tentatives, quelque chose qui s'appelle « Comment mieux travailler ensemble ? ». On bosse là-dessus en ce moment. Depuis s'est formalisé, un peu de manière structurée depuis deux mille neuf, on a fait une série de réunions dans les quartiers, avec les services de la ville, en invitant les services culturels et les associations. Donc on a eu effectivement, des moments, des séries de réunions où on était une trentaine, une quarantaine, où on a eu l'administrateur du ballet national, l'administrateur du Conservatoire, des associations autour de la table. Alors bien sûr, sur le strict bilan des objectifs que l'on avait, on aurait pu faire mieux. Mais ceci dit, on a abouti, après cette série de réunions à réunir, à re-réunir les gens plus d'autres dans cette salle le six Novembre dernier. On était aussi nombreux, on était à peu près cent soixante, et à ce moment là, il y a eu vraiment des propositions du directeur du musée d'art contemporain qui a dit qu'il était prêt à travailler sur des projets, à mettre à disposition des locaux.

Petit à petit, les connexions se fabriquent mais je pense qu'il n'y a pas de solutions structurelles et formelles qui pourront régler ça une bonne fois pour toute. Il n'y a que la tentative permanente de faire des connexions entre des gens, d'organiser des rencontres. Organiser la rencontre, c'est organiser ce qu'on organise aujourd'hui. C'est avoir des temps d'échange, de pause parce qu'on à un café, une pause qu'on va prendre dans quelques minutes après la dernière intervention, pour discuter, échanger les adresses, tout ça. Toi tu dis que ça fait dix-huit ans, moi, ça fait trente ans que je suis dans ces histoires là. Au bout de trente ans, je n'ai rien trouvé de mieux que ça, organiser des temps et des occasions, ça peut-être sur de la réflexion, sur du débat, ça peut être des choses plus festives. Mais comment, à un moment donné, regrouper du monde à un endroit et faire qu'il y ait une sauce autour qui leur donne envie de se parler, d'échanger et de se retrouver. Pour moi, une réunion réussie, il y a deux choses : la première c'est quand les gens se posent plus de questions en partant qu'en venant parce que je crois que ça serait extrêmement prétentieux de vouloir apporter des réponses. Si vous partez d'ici frustrés, sans les réponses que vous êtes venus chercher pour moi c'est une réussite, que ce soit clair de suite. Et la deuxième chose, c'est quand il y a quelques personnes qui sortent les agendas. Après ça, je ne vois pas ce qu'on peut essayer de faire de plus, il faut rester aussi modeste dans ses objectifs pour arriver à les atteindre progressivement. Géraldine ? Toujours pour l'enregistrement, Géraldine du Théâtre du Grabuge.

Géraldine BÉNICHOU – Théâtre du Grabuge, Lyon

Non, c'est juste pour aller dans votre sens, en deux mille cinq j'avais mené un projet de création avec des habitants à Eragny-sur-Oise, qui est une ville en banlieue de Cergy-Pontoise dans le Val d'Oise. J'allais y passer six mois et j'ai fait une tentative et c'est assez rigolo parce que c'est comment on provoque des rencontres, et je

sentais bien qu'il fallait que ça concerne un petit peu tous les gens de la ville. J'ai proposé au Directeur Général des Services de la Mairie de libérer tout le personnel de la Mairie pendant trois quarts d'heure. C'était pas une énorme Mairie, mais ça voulait dire quand même les gens qui travaillaient à la technique, qui aussi faisaient le nettoyage de la ville, ça voulait dire aussi les cadres, les gens qui travaillaient sur la communication, tout le monde. Il a accepté ce truc là, et pendant une demie heure dans les ateliers techniques de la ville, je ne sais pas il y avait peut-être cinquante personnes qui étaient les employés municipaux et à qui j'ai fait faire une lecture participative. Et en fait, après, il y a une chose qui s'est passée qui était vraiment très chouette sur le rapport à l'ensemble des services de la ville pour monter le projet. C'était un peu bizarre de proposer ça, mais en tout cas je l'ai tenté, et le Directeur Général des Services l'a accepté. Et c'est vrai que ça faisait que le Directeur de la Communication, à côté du technicien de la ville se retrouvaient à lire *Ulysse et moi*, et ça a créé un moment, un instant qui a fait que aussi par un partage d'une pratique, c'était très court trois quarts d'heures, et aussi d'émotion d'un truc qu'ils allaient vivre ensemble et je pense qu'ils ont mieux compris ensuite le travail que l'on aller faire dans la ville. Parfois, il faut tenter, ça se tente, il faut tenter des petits trucs.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

J'imagine ça à la ville de Marseille, douze mille employés, on ne peut pas le faire, on n'a pas de salle assez grande. D'autres... Une autre intervention ? Alain, Isabelle, un complément ?

Alain PATROLIN – Service développement culturel, Ville de Reims

Si, une idée qui m'est venue ce matin en écoutant, je ne sais plus qui d'ailleurs, mais j'écoutais. Sur le devenir des... Sur la presse tout ça. Il m'est venu une réflexion sur les musées et sur les publics avec qui on travaille, nous, de façon régulière. Parce que moi à Reims, il y a des musées mais je n'y vais pas tous les jours, une fois que je connais les collections je n'y vais plus. C'est quand je suis en vacance que je vais aller voir des musées ou alors je vais à des vernissages, et il y a un dispositif, une habitude que l'on a mise en place avec les gens avec lesquels on travaille.

5) Des lieux, des projets engagés autour de l'écriture

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Bonjour, ravie d'être là. On a reçu un coup de téléphone, il y a quelques semaines de Banlieues d'Europe qui nous invitait à être présents, en nous demandant quelle était notre actualité. Et surtout parce qu'ils avaient envie que l'on vous parle du *Lexique des cités*²². Donc, je vais effectivement accéder à la requête et vous parler du *Lexique des cités*. Puisqu'il paraît que tout le monde, n'a pas entendu parler de cette expérience d'écriture. Mais, on réservera un petit moment pour parler d'un projet, de l'un des projets que l'association porte aujourd'hui parce qu'il nous semble qu'il faut aussi être dans un certain frontal par les temps qui courent. Ce projet nous donne énormément d'énergie, parce que l'on sent qu'effectivement, il faut aller de l'avant. Ça nous tient à cœur de vous raconter. Et puis je trouve toujours intéressant de parler d'un projet qui est en construction et éventuellement à vous inviter aussi à être partie prenante de cette aventure qu'on est en train de monter.

Le *Lexik des cités*, je vais vous montrer l'aspect de l'ouvrage. C'est un projet qui a pris trois années de temps d'écriture. C'est un projet qui a été imaginé dans sa totalité par dix jeunes issus d'un seul et unique quartier, qui ont eu envie de s'impliquer dans un projet dont je ne saurais pas trop vous dire comment l'idée elle est venue, parce que les idées aussi, elles arrivent aussi dans les échanges, dans les dialogues. Mais je peux au moins vous dire que les dix jeunes qui ont participé à ce projet n'ont absolument pas été castés. Donc soit, on est tombé sur un quartier d'exception, où il y avait, finalement, énormément de talents cachés, soit le talent est partout, et il suffit dès fois peut-être de se laisser le temps de trouver la bonne approche pour faire émerger une énergie, qui dans la continuité réussit à donner un résultat comme celui-ci. Je pense qu'au départ, si on avait su que le projet allait prendre trois ans, personne n'aurait voulu être partie prenante. Pourtant, chaque fois que l'on dit « les jeunes sont incapables dans la durée », du coup cet ouvrage nous permet de dire « si, ils sont capables dans la durée ». Peut-être l'enseignement de la démarche qui a été la notre, était de se laisser aller au fil du temps, au fil de semaines de rencontres et d'échanges, de travail d'écriture, au plaisir de chercher et surtout au plaisir de trouver, et à la limite ne pas savoir exactement où on allait, on savait bien évidemment que l'on voulait faire un lexique.

22 Collectif Permis de Vivre la ville, REY Alain, Disiz la Peste. *Lexik des cités illustré*. Broché, 2007.

Et, on a sans doute commencé, assez évidemment, en faisant une liste de mots. Mais en fait, quand on avait fait ça, on n'avait même pas pris la mesure de la difficulté, qui était celle de faire un lexique. On savait que l'objectif essentiel de cet ouvrage et ce qui avait motivé les jeunes dans ce projet, était de dénoncer la stigmatisation des jeunes, de parler des violences, non pas des violences portées mais des violences subies, et que finalement, le langage semblait être un vecteur de violence subie, puisque ne comprenant pas forcément ce langage crypté, les jeunes se sentaient stigmatisés, discriminés dans un tas d'endroits, où le vide se faisait autour d'eux, il y avait des questions qu'ils étaient en droit de se poser. Donc, le travail de ce lexique, la lumière qui a fait bouger ces jeunes auteurs a été de prouver que leur langage était un langage de création, que c'était un langage de talent, que c'était un langage riche. Bien qu'au départ, on avait pas la mesure de la richesse effectivement de l'ensemble des mots qu'on allait au fur et à mesure collecter, au fur et à mesure décider de garder. Comme il s'agissait de remettre en question l'image portée sur ce langage assez rapidement, on a eu l'idée d'un dialogue impossible entre une fille et sa mère pour dénoncer un petit peu des quiproquos. Ce n'est pas en innocence que l'on a pris sa mère, on aurait pu prendre un prof ou un flic ou n'importe, mais il s'agissait de montrer que c'était, aussi et avant tout peut-être, un problème générationnel. Et que, de tout temps, les générations ont besoin de crypter leur langage pour traverser une période de leur vie. Mais la difficulté qu'on rencontre dans les temps actuels c'est que on pénalise, on pénalise, oui sur tout ce qui est les incivilités, le langage en fait partie, tout simplement parce qu'on ne comprend pas. Je fais une petite parenthèse, pour raconter que souvent, notre association avait été à servir de médiateur dans des conflits au sein des établissements scolaires, du fait des malentendus, entre un mot... Je vais donner un exemple que l'on a beaucoup raconté sur le mot « négro » qui, finalement, quand il est employé par les locuteurs de ce langage, langage des jeunes de cités, est un mot absolument amical. Et que un noir peut dire « Wesh Négro » à un pote blanc. Mais effectivement, quand on n'est pas initié, il y a des jeunes qui se retrouvent accusés d'être, d'avoir tenu des propos péjoratifs voire racistes. C'est vraiment un langage qui prête à quiproquo, d'où notre volonté dans le travail d'écriture d'aborder ces quiproquos, qu'on a voulu comme je vous le disais rendre simple et accessible. Donc, on a pris une mère et sa fille comme trame de ce fossé.

On a, au départ, tout ce qui était étymologie, était très loin de ce qu'on pensait qu'on pouvait être capable d'aborder. Par contre, on sait dit, on peut prendre toutes les libertés que l'on veut sur des étymologies imaginaires. On a lancé en parallèle, toujours avec le même groupe, la réflexion sur la naissance d'un mot. Comment finalement, dans la cité, dans la rue, qu'est-ce qui fait qu'un mot peut prendre ou pas ? Le fait qu'il soit prononcé dans un espace public, sans doute, le fait qu'il amuse la galerie et que du coup on aime bien, parce que dans les cités, on aime beaucoup rire, et ça aussi c'est un fait qui peut déterminer si on garde ou pas un mot, et la manière dont le mot sonne. Donc là, sans complexe, on a déliré, on a énormément ri sur des étymofolies, c'est comme ça que l'on a mené ce temps de travail sur les étymologies imaginaires.

Puis, pour aborder la question du verlan et de tout ce qu'on pensait était... Celui qui ne rentre pas dans les mots, imagine que les jeunes du quartier ne font que du verlan. Sachez qu'il y a de moins en moins de verlan et de plus en plus de métaphores, parce que comme on est à l'époque moderne et que les images jouent

beaucoup, qu'on s'envoie beaucoup d'images, il faut aussi envoyer des métaphores, imprégner une image forte dans la cervelle de la personne qui est en face à toute allure.

Les métaphores sont quelque chose d'assez importants et les mots venus d'ailleurs. Sur... Quand même, bien évidemment qu'il y a des mots en verlan qui sont une base hyper importante, qu'on a voulu conserver un certain nombre d'entre eux, parce que même si ces mots là, tout le monde les connaît comme « keuf », « meuf » etc. La sonorité de cette pratique langagière n'est pas la même si on enlève ces mots là. On a fait un choix délibéré, de conserver ces mots là dans notre sélection de mots. Mais pour rendre compte de ce travail là, sur la forme des mots, on a inventé une rubrique qui s'appelait étymographie. Donc c'est un des auteurs-tageurs du lexique qui s'est amusé à montrer comment un mot est coupé, dupliqué, tronqué. Après, tout ça, ça a des noms scientifiques, que l'on a finis par apprendre, aphérèse etc. Et bien évidemment, nous étions dans l'ignorance totale de cette manière de décrypter les mots.

Puis le lexique est illustré. Donc c'est un jeune auteur aussi du lexique qui s'est attaché à dessiner les mots. Son travail est un travail vraiment d'exception, dans le sens où, quand on regarde un de ses dessins, il y a de l'humour. Tout à l'heure j'en ai parlé. Mais c'est aussi un peu de la sociologie parce qu'on montre par le dessin le contexte culturel dans lequel on est. Tout à l'heure, je n'ai pas voulu être dans la polémique, mais tout à l'heure l'intervention, on a dit « des enfants qui n'ont aucune pratique culturelle », j'ai du mal à entendre ça. Je pense que peut-être aucune pratique culturelle admise, tolérée, connue, reconnue, mais je pense que les enfants des quartiers grandissent dans une pratique culturelle qui est très intense, très riche, encore faut-il avoir les codes et l'envie de l'approcher. Dans le travail des dessins où le mot est mis en scène dans le quartier, c'est une manière, finalement, de donner à voir, de décrypter, d'offrir, parce que c'était l'intention des auteurs, une main tendue, souvent ils en ont témoigné en ce sens là, une passerelle pour dire voilà, nous sommes comme ça, vous nous décryptez souvent comme ça, mais au fond, vous êtes dans l'erreur, vous ne connaissez pas notre langage et c'est normal d'ailleurs parce qu'on le crypte, mais voici quelques mots pour vous expliquer que, finalement, nous parlons surtout et avant tout, ça je peux en témoigner parce que maintenant je comprends ce que ces jeunes disent, je m'ennuie un peu parce que c'est souvent des histoires d'amourettes, des histoires d'interdits avec les parents, enfin voilà. C'est tout simplement des ados qui ont envie de crypter, à raison sans doute leurs petits secrets, histoire de mener une vie plus calme par rapport à l'autorité de leur famille, ou de l'école, ou de la police bien évidemment, on ne peut pas faire abstraction de ce personnage dans les quartiers. Donc nous étions, un peu, dans des allers-venus entre l'écriture, les dessins de Cédric. Sur ces trois années là, je dirai que c'est peut-être de passer d'un style à un autre, d'avoir un retour qui nous amuse énormément sur les dessins parce que l'illustrateur de l'ouvrage soumettait les dessins, il faisait aussi partie des auteurs qui écrivaient mais il y avait un aller-retour, qui a été sans doute fondamental pour savoir qu'on était en train de construire quelque chose. Quoi ? On ne savait pas vraiment mais quelque chose.

On avait un groupe, le groupe était composé de dix jeunes, six filles, quatre garçons. Tous les garçons, c'est comme ça, c'est le hasard, il y en a deux qui étaient graffeurs, deux autres qui étaient des dessinateurs. Ils

ont eu envie aussi d'explorer l'univers de la maquette du livre, parce qu'il voulait faire un livre de poche, poche baggy, donc les grands pantalons. C'était tout... Je parlerai un peu de l'accompagnement qui est celui de notre association, mais notre objectif à nous, était de baliser autour pour permettre effectivement que le groupe prenne une aisance particulière dans l'envie de créer quelque chose qui leur ressemble, avec laquelle ils se sentaient en symbiose et en harmonie, dont ils étaient fiers et avaient envie de communiquer.

Donc voilà, ces trois années d'écriture, de dessin, de réflexion sur la maquette, on intègre des graffs, on intègre des tags puisque c'est des auteurs importants dans les cités que sont les graffeurs, tout simplement parce qu'ils déterminent un petit peu l'orthographe en fonction de la beauté de la calligraphie, qui est qu'un « k » est plus joli qu'un « c ». Ce n'est pas dès fois que ce sont des illettrés, mais ce sont surtout et avant tout des artistes. Ça n'empêche que leur école d'écriture fonctionne et que on écrira plus joliment « kondé », avec un « k » qu'avec un « c ». Cela étant, dans le lexique, on a conservé un « c » parce que quand on a appris l'origine de ce mot, on se dit respect au Condé, au Prince de Condé, donc on va remettre le « c » mais ça a donné lieu à un petit débat en interne qui n'était pas inintéressant.

Je voudrais finir pour parler un petit peu du projet qui est en cours, d'un des projets qui est en cours, sur le fait que, en plein milieu du projet, au bout de la deuxième année, il y a eu une petite note toute simple dans la revue du département et qui a suscité une petite vague médiatique qui nous a vraiment surpris. On nous a demandé, en une semaine il y a eu un article dans *Le Nouvel Obs*, plusieurs radios, la presse locale, *Le Parisien* etc. Et les jeunes étaient... Et j'ai dit :

« - Mais qu'est-ce qu'on fait ?

- On y va, on y va

J'ai dit,

- D'accord on y va. Ce n'est pas prêt mais c'est intéressant donc on y va.

Un des auteurs a dit,

- Mais peut-être que l'on peut dire que l'on cherche un éditeur.

- Ouais, très bonne idée, on dit qu'on cherche un éditeur ».

Mais sachez que, sur ce travail, on a été sollicité par sept éditeurs et parmi les plus grands. Nous avons eu l'embarras du choix, donc ils savent très bien que ce n'est pas comme ça d'habitude. Mais je leur ai dit « Ça ne se passe pas comme ça d'habitude mais l'intérêt va au-delà de "tiens c'est un langage de jeunes des cités" ». C'est aussi qu'il y a eu un travail d'étude approfondi sur effectivement la naissance des mots, et la manière, la manière dont on a traité cet ouvrage, quelque part cet intérêt, je ne suis peut-être pas la mieux placée pour le dire, mais je pense qu'il était mérité du travail des trois années qui ont permis donc d'élaborer cet ouvrage. Juste dernière chose, j'oubliais de parler du fait que, à peu près au bout de la deuxième année, on s'est dit, on ne touchait pas à l'étymologie et je crois que la première fois que l'on a ouvert un dictionnaire d'étymologie, on a été assez effrayé. Il faut une grande culture générale pour tout suivre. Il faut décrypter des abréviations, chaque mot est une abréviation, c'est du sms mais codé autrement. Mais le plaisir dans lequel on a baigné, on

est devenu des détectives en fait et dans l'enquête des mots, à un moment donné, il y a un son qui s'appelle le « tchip » que je ne saurais pas faire franchement, mais bon peut-être tout à l'heure, voilà merci Hishem.

Et le « tchip » on s'est dit on va rien trouver, qui va pouvoir dire quelque chose. Et dans notre lieu de travail, où on était dans le quartier, les jeunes ont pris leur téléphone, donc il y en a qui ont appelé leur mère malienne et ce son, effectivement, était un son soninké mais aussi, j'oublie l'autre, bambara qui ne se nommait pas de la même manière, le tchilimarou, et j'oubliais l'autre. Et il y avait aussi des jeunes d'origine haïtienne, donc qui parlaient le créole et ils nous ont dit « Chez nous, le son ça a un nom, c'est le tchip, et c'est même un verbe en tchip ». Donc, du coup, sans le savoir, on a mené une petite enquête en quelques minutes en appelant les parents. Et donc, on a appris qu'effectivement, en Afrique, c'était un son des femmes, que les femmes utilisaient ce sont souvent entre co-épouses, ou vis-à-vis de leurs enfants, et que ça voulait bien dire « Arrête, sinon tu va en prendre une ». Et que en créole, déjà un peu plus loin, ce n'était plus vraiment un son de femmes mais que ça gardait le même sens « Arrête... » et que finalement, dans les quartiers c'est un son très à la mode et souvent il y a des gens qui témoignent en ayant lu le *Lexik*, « Ah c'est bien parce que vous m'avez... Parce que souvent dans ma classe, les élèves tchip et maintenant je sais que c'est parce qu'ils n'apprécient pas ». Oui, mais du coup tchiper, ce n'est pas puni, parce qu'ils n'apprécient peut-être pas, ils sont exaspérés, mais ce n'est pas qu'ils ont dit un mot. Voilà donc j'espère qu'on a pas... Que maintenant le tchip n'est pas intégré dans les punitions du fait que l'on a compris que c'est qu'ils n'étaient pas contents.

Du coup le tchip, ça nous a permis de se dire qu'il n'y a aucune raison que l'on n'arrive pas nous-mêmes à chercher l'étymologie des mots. Et là, on est parti avec grand plaisir, et il y a donc une rubrique qui s'appelle « Étymod'ou », « d'où » parce que toujours modeste, on s'est dit « On ne va pas dire étymologie ».

Dire que l'ouvrage n'a été pas préfacé, mais que l'on a intégré un échange entre Alain Rey et Disiz la Peste et que... C'est un bouquin qui est étudié, y compris à l'Université, enfin, on est vraiment très fier de ce travail là. Pour basculer, à tout allure, parce que sans ça, je ne vais pas laisser Hishem parler et c'est dommage.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Il était question que vous partagiez le temps, alors partagez que ce soit équitable.

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Oui mais on va faire deux tiers, un tiers parce qu'il est plus jeune que moi donc on partage à la manière des cités !!

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Défends-toi Hishem, défends-toi !!

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Alors du coup, je bascule dans l'autre projet, et je disais donc qu'on avait vraiment envie de parler de ce projet. Depuis deux ans, on a exploré un partenariat avec une salle de spectacles assez importante en Banlieue qui s'appelle Le Plan de Ris Orangis pour des soirées live-talk sur les luttes contre les discriminations. Et notre objectif était, puisque le quartier, les quartiers viennent vraiment de faire en sorte que la parole, elle tourne vraiment et que le sujet des discriminations, ce ne soit plus un sujet administratif avec une terminologie un peu barbare, issue de la diversité, des minorités visibles. Mais vraiment que l'on puisse interpeller déjà sois-même, parce que pour ceux qui travaillent avec la jeunesse des quartiers, on sait qu'il arrive un moment où ils n'osent plus rêver, se dire « je suis capable de », même si l'ouvrage, par exemple, témoigne du potentiel qui existe, donc de booster un petit peu l'ego un peu affaibli et de dire « Oui, tu peux ».

Et le projet s'appelle donc « Wesh, we can », et il nous a permis de travailler pendant deux années à chercher la manière de réellement communiquer avec la salle. Là, je sais que vous me suivez, que vous comprenez ce que je dis, que vous êtes attentifs et je vous en remercie. Mais, dès fois, quand on est avec un public intergénérationnel dans les quartiers, si on est dans l'ambiance que l'on est aujourd'hui, je peux vous dire qu'il n'y a personne qui reste au-delà d'une heure. Hishem a fait un grand effort, tout à l'heure il me disait :

« - Je comprends rien, je comprends rien.

Mais je dis,

- Mais comment Hishem, tu comprends rien ? ».

Et en fait, j'écoutais les interventions, mais on est vraiment dans des dispositifs, on parle entre nous donc on parle de CUCS... On est dans un langage tellement professionnel et c'est normal puisque c'est le cadre, ce n'est pas ouvert à tout le monde.

Donc là, notre projet, c'est un projet de tournée, qui s'appelle « Wesh we can », qui associe écriture, rap et stand up qui ont pour vocation de dénoncer la situation environnante, avec peut-être une relâche au niveau de notre politique qui se laisse aller à des bourdes médiatiques, et du coup, finalement on tolère ce qui est intolérable. Le buzz, dure une semaine, deux semaines, mais on s'est quand même permis d'avancer des propos extrêmement déplorable et qui installent effectivement une ambiance raciste, discriminatoire. Donc c'est un spectacle qui a un engagement, on a envie d'être dans un frontal, de ne pas perdre le sens des choses.

Ça ne sert peut-être à rien d'être impliqué dans des territoires, si à un moment donné on n'a pas un peu de colère. *Wesh we can*, oui nous pouvons. Et c'est là que je fais signe à la personne qui est au bout mais qui ne me regarde pas, pour lui dire que c'est bien si on peut envoyer le clip et juste après le clip Hishem qui fait du stand up va vous raconter un petit peu.

Hishem Belghit – Permis de Vivre la Ville, Paris

Juste une précision parce que ce matin, il y a quelqu'un qui a dit que pour les femmes, ce n'était pas « auteure » mais « autrice » donc moi aussi je vais m'inventer un mot, je suis « stand upiste ». Je ne fais pas du stand up, je suis stand upiste, juste une petite précision comme ça.

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

On peut envoyer le clip. Il y a trois mots que vous risquez de ne pas comprendre, après c'est du français académique mais qui va très vite, peut-être il y a des mots qu'il faut doubler, il faut vraiment tendre l'oreille, l'œil, comme dit Hishem, pour suivre le texte. Et il y a le mot « tess » qui veut dire cité, « hes » qui veut dire détresse, « eps » qui veut dire prison et « keps » qui est le nom d'un quartier, oublié ou caché d'un quartier du quatre-vingt-douze puisque les rappers sont du quatre-vingt-douze. Musique Maestro.

[Clip](#)²³

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Vous avez pu suivre ? Dommage, je voulais le sous-titrer mais on n'a pas eu le temps, désolée, dommage parce que je pense que ce qu'ils disent, c'est important à comprendre. Mais pourtant c'était du français.

Public

Hishem, qu'est-ce qu'ils disent ?

23 *Wesh We Can* [en ligne]. YouTube, 14 Avril 2010. [page consultée le 13 Janvier 2011].
<<http://www.youtube.com/watch?v=Q4-Ac756cP8>>

Hishem Belghit – Permis de Vivre la Ville, Paris

Dans tout le texte ? Ça va être long de tout vous dire. Alors attendez. « Que tous les mecs de tess crient » : que tous les gens de la cité crient. « Wesh we can » : wesh on peut. « Que toutes les meufs de tess crient wesh we can » : que toutes les filles de tess, aussi de la cité, crient oui on peut. « Même les gens au habs » : ça veut dire même les gens en prison. « Ils crient wesh we can. Jusqu'en hes » : ça veut dire les gens en hes, la hes c'est la détresse, « crient wesh we can » et ça c'est le refrain. Par contre vous me passerez vos mails et je vous enverrez un mail avec tout le texte traduit parce que là, je pense que l'on n'aura pas trop le temps.

Juste une précision, l'excité avec la guitare, c'est mon frère jumeau, ce n'est pas moi, qui était en train de... Non vraiment je vous jure ce n'est pas moi.

Moi, je suis là pour vous parler du stand up un petit peu, parce que c'est ma passion et c'est ce que je veux faire, j'espère inch'allah, wesh we can. Je vais vous parler de l'écriture à proprement dit du stand up parce que c'est une écriture qui est très différente du slam, que l'on a vu ce matin, ou du rap, c'est vraiment pas la même chose. Comment dire... Pour écrire un stand up... Le stand up déjà, c'est le One man show, on dit stand up parce que ça à du flow, c'est plus djeun's mais c'est exactement ce que faisait Coluche il y a vingt ans en arrière ou Guy Bedos, etc. L'écriture du stand up en fait, c'est assez complexe parce qu'avant d'écrire, il faut d'abord improviser. Tout est dans l'impro, on ne peut pas... C'est pas un livre, c'est pas une histoire, c'est pas du rap, il n'y a pas une musique sur laquelle on doit écrire et tout ça. C'est que d'abord on doit s'imaginer. Moi, j'aime bien jouer sur les personnages, j'imite beaucoup de personnages. Je fais beaucoup de personnages et donc, je les imagine dans ma tête, je les joue comme ça et ensuite, j'écris ce que ces personnages veulent dire ou ce que je veux leur faire dire exactement.

Parce que, je fais plusieurs personnages, un qui s'appelle Sacha qui est un petit peu raciste sur les bords, ou même au milieu et sur les bords aussi et qui se dit « je ne suis pas raciste, c'est normal », tout ce qu'il dit pour lui c'est normal. Ce personnage là, il est un peu glauque. Au fond, il est triste. Pour vous donner une idée, en fait il a petit cheveux sur la langue, donc il parle un peu comme ça « Salut, moi c'est Sassa, j'ai pas de d'sanse dans mon prénom, il y a des lettres que z'peux pas trop bien prononcer parce que Sassa, mais bon mais parents ne savaient pas que z'allait avoir ce petit problème technique dirons nous. Bon, on va faire rapide, z'vois que les zens sont pressés. Il y a le timing n'est-ce pas ? Elle est bonne ? Elle est bonne non ? Non ? Ok. z'suis nul en bague, z'suis nul, z'suis nul. Moi, ma passion dans la vie c'est le ping-pong, ch'sais pas si certains connaissent. Donc le ping-pong, sport d'homme, la balle, la raquette vous connaissez ! ». Donc voilà, ça c'était Sacha qui est un petit peu raciste, et son voisin c'est moi, c'est Hishem. Et donc ce que je fais, c'est que j'ai écrit, pas un mini one man show, mais un petit one man show dans lequel je raconte ma vie, la cité avec le raciste, avec mon pote Kader qui est un petit peu renfermé sur lui même, il est souvent comme ça « Wesh t'as vu bien ? Wesh pourquoi tu rigoles toi là-bas ? T'es chelou toi. Rigole pas, rigole pas sérieux. Sérieux y'a un

micro, rigole pas frère. Wesh t'as vu prends une photo, prends une photo, j'ai un micro ». Qui est un petit peu comme ça. Kader il est touchant au fond, parce que bon voilà, il aime pas trop sourire, il fronce les yeux direct. Sinon il y a qui, il y a Pablo. C'est un latino, il est un peu dingue, un peu efféminé, il est tout le temps en train de « Oué la moi c'est Pablo, professeur de salsa sensuelle, Pablo il est trrrès tcha tcha tcha, pschitt. Trrrop fort Pablo, Trrrop fort ». Voilà donc c'est un peu un petit brésilien un peu bizarre.

Tout ça pour dire que l'écriture du stand up c'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur parce que je trouve ça super important, c'est complexe. Par exemple je suis en train d'écrire, je suis là dans ma chambre, la nuit, en train d'écrire, et je me lève à deux heures du matin, je suis là dans ma chambre, en train de jouer tout seul, tout ça pour débloquer une situation où je n'arrive plus à écrire, pour avoir la continuité, ou pour faire, enfin voilà quoi. Tout ça pour vous dire que le spectacle, enfin la tournée *Wesh we can* j'espère que ça va marcher, j'espère que les talents, enfin j'espère être un talent.

Je ne sais pas ce que vous en pensez mais j'espère que ça va marcher parce que on peut, j'en suis sûr qu'on peut. Le mot de la fin, comme vous l'avez dit « Wesh we can ».

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Merci. Je passe maintenant la parole à Line Colson.

Line COLSON – Boutique d'écriture, Peuple et Culture, Montpellier

Moi, je suis Line Colson. Je m'occupe à Montpellier d'un lieu qui s'appelle la Boutique d'écriture, et qui fait partie d'une association qui s'appelle Peuple et Culture. J'ai d'ailleurs des petits camarades de Peuple et Culture ici aussi à Marseille qui s'occupent aussi de littérature et puis de cinéma. Peut-être juste dire un tout petit mot sur Peuple et Culture. C'est un mouvement d'éducation populaire comme on dit, vous savez ce vieux machin là, qui s'est créé à partir d'un groupe de maquisards du Vercors. Et ce qui était amusant dans cette histoire, il y avait pleins de choses qui n'étaient pas amusantes du tout, mais il y en avait une qui était tout à fait curieuse, c'est un truc qu'ils appelaient les équipes volantes. Ça c'était des gus qui se baladaient de maquis en maquis, ce qui posait un sacré problème de sécurité quand même, et ils étaient à chaque fois trois : il y avait un politique, celui qui comprenait quelque chose à la stratégie globale, à ce qui se passait avec Londres et machin, machin, machin; il y en avait un qui était un militaire, celui qui savait faire des pains de plastique et monter, démonter des mitraillettes tous ces trucs là; et puis, il y en avait un troisième qui était là sur une pure logique d'éducation, de culture de choses comme ça. On a un ou deux bouquins dans Peuple et Culture qui sont

complètement fascinants, qui sont des récits autobiographiques de gens qui racontent comme ça, paumés dans la montagne, dans une planque, quand ils fouillaient dans une bibliothèque pour chercher des textes et se dire « Putain, c'est quoi les textes qui vont permettre aux gars de tenir dans le maquis, et à continuer à se cailler et à crever la dalle et à tenir quand même ». Parce que le maquis, ce n'était pas non plus Starsky et Hutch tous les jours, donc ils passaient leur temps à se geler, à crever la dalle, il ne passait rien. Et, il s'agissait de trouver les textes à amener, qui fassent que les gens tiennent et qu'en plus ils comprennent quelque chose à la situation, qui était une situation quand même vachement compliquée. Et là, il y avait pleins de gens, pleins de gens dans les maquis. Il y avait des curetons, il y avait des communistes, il y avait des gens de droite mais qui ne voulaient pas les nazis, il y avait tous les jeunes qui ne voulaient pas se faire rafler par le STO, qui n'avaient pas spécialement de conscience politique mais qui traînaient là, donc des gens complètement hétéroclites. Il y avait tout ce travail de réflexion, de pensée, de mobilisation, qui se faisait avec des textes au même titre que les armes et que le travail politique dans les maquis. J'espère que je n'ai pas été trop longue mais c'est pour dire d'où on vient, quand on vient de Peuple et Culture. C'est donc un rapport au texte, un rapport au livre, un rapport à la langue, un rapport au fait qu'il y ait des groupes sociaux diversifiés, différenciés, etc, qui est historiquement marqué. Et moi, je crois que l'on est quand même tous, quand on bosse dans l'action culturelle, dans des choses qui sont aussi des rapports historiquement marqués. Ce n'est pas que des trucs complètement neutres, ce n'est pas que de l'ingénierie machin, chouette. C'est aussi des appartenances et des positions, et dès fois, on ne fait pas les mêmes choses. Ça c'était juste un tout petit bout d'histoire.

Alors, ensuite, je passe à la Boutique d'écriture, à l'historique de la Boutique d'écriture mais je vais essayer d'aller vite. La Boutique d'écriture, c'est un lieu qui s'est créé il y a à peu près vingt ans, à partir de deux écrivains qui étaient à l'époque François Bon et Hervé Piekarski et moi même qui ne suis pas du tout écrivain, mais ce qu'on appelait une permanente d'éducation populaire. Ça c'est un machin complètement vieux, permanence c'est le truc que l'on disait pour les syndicats et les gens qui en fait sont militants tout le temps, même quand ils bossent. C'est ça un permanent. Et l'éducation populaire, je ne vous le fais pas parce que c'est trop vieux, on laisse tomber. Et deux écrivains, c'est peut-être un machin un peu vieux aussi, notamment qu'il y en a un qui était un écrivain de poésie. Alors, même si il publiait chez Flammarion, c'est sérieux normalement Flammarion, mais quelqu'un qui publie de la poésie chez Flammarion mais tout le monde s'en fout. On s'en tamponne, un bouquin de poésie, même publié chez Flammarion qui c'est qui le lit ? On a dit il y en a combien ici et bien voilà, on est dans du deux pour cent, pas mal, c'est pas mal. D'ailleurs on peut faire un test, c'est qui qui a lu Hervé Piekarski ici ? Il y en a deux qui ont lu Hervé Piekarski ici ? Putain de cons je lui dirai, quand je rentre à Montpellier je le lui dis. Il va être sidéré. Donc la question que l'on s'est posé ensemble Hervé, François et moi, c'est de se dire qu'il y avait pleins, pleins, pleins de questions que l'on travaillait séparément et qu'on avait envie de cogner les unes contre les autres. Alors, il y avait cette question là, genre qu'est-ce qu'on en a à fiche d'un ouvrage de poésie, à part le publier, et le ranger chez le libraire. Est-ce que c'est une manie d'un mec ou deux ou est-ce que c'est partageable ? Est-ce qu'on en a quelque chose à fiche et quoi ? Il y avait d'autres questions qui tournaient autour de la question de la langue, de l'écrit dans notre société, on voit bien que ça structure des rapports de pouvoir, le rapport à l'écrit, c'est clair. Mais ça les structures comment, ça les structure

pourquoi, par où ça passe. On voit bien aussi qu'il y a des tas de gens qui s'échinent, des tas de braves gens. Moi je ne suis pas d'accord pour dire que l'Éducation Nationale il n'y a que des cons fascistes dedans. Il y a un tas d'instits qui se crèvent la patate, il y a un tas de bibliothécaires qui se crèvent la patate, il y a un tas d'associatifs, il y a un tas de braves gens qui se crèvent la patate et chacun dit putain ça ne marche pas, c'est la faute de l'autre. Donc l'instit, il dit que c'est la faute au bibliothécaire, qui dit que c'est la faute au parent, qui dit que c'est la faute aux acteurs culturels tout ça. Et on avait envie d'essayer de mélanger dans un même lieu tous ces gens là pour voir ensemble qu'est-ce qu'on avait à fiche de la langue et comment ça se déclinait. Je vous passe un peu le détail de l'historique sinon ça va être long.

Donc aujourd'hui où est-ce qu'on en est et qu'est-ce qu'on fait ? La Boutique, c'est un lieu où il y a un travail permanent à la fois autour de l'écriture, de la littérature et la langue avec tout le monde. Une autre caractéristique, c'est que l'on a passé dix ans dans un quartier qui s'appelle la Paillade, donc ça, ça ressemble à ce qu'on appelle des quartiers, il y a des tours, c'est en dehors des villes et tout ça. Et puis maintenant, on est dans un autre quartier qui est au centre ville, qui est toujours un quartier prioritaire de la Politique de la Ville qui s'appelle Figuerolles.

Mais ce qu'on a toujours dit c'est que c'était la Boutique d'écriture à la Paillade, ou maintenant c'est la Boutique d'écriture à Figuerolles mais ce n'est pas la Boutique d'écriture de la Paillade, ni celle de Figuerolles. Ça, ça ne nous intéressait pas du tout, mais vraiment pas du tout. Et, la logique territoriale, moi, je vous avoue que c'est une logique qui me rend perplexe. En gros, quand on habite dans des quartiers où les loyers ne sont pas chers, c'est pour des questions de sous, ce n'est pas un choix identitaire forcé. Et tous ces projets là, maintenant ça se calme un peu dans ce sens là. Mais pendant vingt ans, tous ces projets qui étaient « Regards sur mon quartier, sur ma ville, regards sur mes voisins, être citoyen à la Paillade », machin, machin, machin, c'est quand même épuisant. On a jamais fait ça à Neuilly. On a pas fait de « Vingt ans être citoyens à Neuilly, j'aime mes voisins à Neuilly, comment je vis à Neuilly », ça on emmerde pas les gens avec ça quand ils habitent dans des quartiers un peu riches. Et dès qu'on est dans des quartiers un peu pauvres, c'est obsessionnel ce truc, donc là, il y a quand même un problème, il y a un truc bizarre. Donc un des choix de la Boutique d'écriture c'est de mener des projets dans lesquels on essaye qu'il y ait le plus de gens possible qui se mélangent, d'abord pour des raisons de santé, je dirai, c'est plus écologique, c'est plus sain politiquement, socialement, tout ce que l'on veut et puis pour des raisons d'écriture parce qu'il y a un bien écrire de chaque groupe social. Il y a un bien écrire des profs, il y a un bien d'écrire des loubards, il y a un bien écrire de ceci, il y a un bien écrire de cela. Le problème, c'est que tous ces biens écrire bien enfermés, ce n'est pas toujours très, très intéressant. Par contre, quand on colle au coude à coude un prof de fac, un zonard, un loubard, un machin, un truc, les petits codes internes, ils ne marchent plus très bien, du coup, il y a des trucs qui se frittent, il y a des trucs qui se frottent, et là paf, il commence à se passer quelque chose dans la langue et il commence à se passer quelque chose dans l'écriture. Donc ça, c'est vraiment quelque chose qui nous paraît très important, de ne pas jouer aux groupes sociaux fermés. Et un des critères que nous avons, quand on nous sollicite pour intervenir quelque part, c'est de dire : « ok, on veut bien faire trois ateliers dans un groupe constitué, au quatrième on ouvre. Si vous ne voulez

pas ouvrir au quatrième, non, on ne fait pas ». Sauf, on a travaillé en prison, c'est un peu plus compliqué, dès fois, il faut tenir compte du réel. Mais bon les trois quarts du temps, on est pas en prison quand même, donc des groupes avec que des gens qui sont au RMI, il n'y a pas de raisons objectives, il n'y a pas d'écritures particulières de gens qui sont au RMI, on ne voit pas la constitution du groupe, ça ne veut rien dire. Donc qu'est ce qu'on fait en deux mots ? Je voudrais arriver à quelques questions, j'ai encore cinq minutes.

Donc qu'est ce qu'on fait la Boutique d'écriture, on fait des ateliers d'écriture, on fait des lectures publiques, l'accueil des auteurs en résidence, on a monté un diplôme universitaire en partenariat avec la FAC, avec la DRAC pour des animateurs d'ateliers d'écriture, donc ça peut être des gens qui font pleins de métiers aussi, et qui ont envie de développer des ateliers d'écriture, ça peut-être des bibliothécaires, des enseignants, des travailleurs sociaux etc. Mais on fait aussi du soutien à la scolarité, des ateliers avec les enfants le mercredi, des stages avec les adolescents pendant toutes les vacances. De manière à justement pouvoir toucher tous les milieux sociaux. Parce que si on met une offre en disant tiens on va faire des ateliers d'écriture pour les gamins le Mercredi après-midi, on publie ça dans la gazette locale, bon il y a quinze gosses de bobos qui viennent dont huit d'instits. Mais si on veut avoir des gamins des milieux insociaux ou un peu diversifiés, si on fait du soutien à la scolarité, tiens là, ce n'est pas les mêmes mômes qui vont venir. C'est des petites choses comme ça très concrètes qui me semblent parfois importantes pour articuler des projets.

Donc, je voulais juste vous lire deux ou trois textes et poser deux, trois questionnements. Moi, j'ai le sentiment que l'on est aujourd'hui dans une période où autour de la question de la langue, il se passe des choses particulières, et c'était pas ce qui se passait il y a vingt ans. Alors, je vais essayé d'en dire deux ou trois, il y en a qui vont paraître complètement tordus, il y en a une où je me suis déjà chamaillée avec Jean par exemple, on était pas du tout d'accord. Je vais vous les livrer en vrac.

Alors en vrac : un, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la crise de la démocratie il y a ce décrochage entre la parole et les actes. Où ces deux trucs, plus rien à voir. Mais rien à voir du tout. Ça c'est pas pratique, parce que le principe même de la démocratie, c'est que ça reposait sur l'idée qu'entre la parole et les actes, il y avait un peu de congruence, voire même un peu de conséquence de l'un sur l'autre. Ça, ça fonctionne plus, donc, ce n'est pas pratique.

Deuxième chose – je vais vite – le mythe de l'exception culturelle dans lequel tous les gens de gauche sont engagés, défendre l'exception culturelle. Moi, j'ai le sentiment aujourd'hui que l'on est dans une économie qui est une économie post-industrielle dans laquelle le cœur de l'économique, du fric, du marché, de la création de plus value, vraiment du profit, ça repose essentiellement sur le langage et sur des phénomènes culturels au sens large.

Deux exemples ultra rapides pour faire compact. Vous prenez une paire de godasse, genre Nike, machin, la matière première ça ne coûte rien là-dedans, le travail, ça ne coûte rien là-dedans, ce qui coûte là-dedans, c'est

le nom, la marque, le slogan, le machin, le truc. Donc, c'est du symbolique, c'est du verbal, c'est de l'image. C'est ni de la matière première, ni du travail.

Un deuxième exemple, c'est la question de la guerre des brevets, aujourd'hui il n'y a même plus besoin d'aller envahir des pays de sauvages pour leur piquer leur truc, on risquerait d'y attraper le tétanos, et tout ça, avec leur « sagué » et tout. On ne s'emmerde pas, on reste chez soi, on tape sur son ordinateur et on dit je te nomme, je te nomme la pervenche de Madagascar, et pan les Malgaches ils sont baisés, ils ont perdu leur biodiversité. C'est une guerre nominaliste, c'est biblique, c'est complètement hallucinant. C'est le premier qui a dit, qui est le premier qui a. On dit Jacadi a dit et bam on possède la planète. Ça c'est quand même une nouveauté historique totalement hallucinante. On n'avait jamais vécu ça avant, il fallait aller un peu se battre, on risquait de prendre quelques gnons. Et bien c'est fini, il suffit de dire. Et ça, il me semble que cela modifie quelque chose de notre rapport au langage, on est pris là-dedans.

Une ou deux autres choses, c'est quoi aujourd'hui les luttes les plus dures, disons, qui se passent autour de tous les machins autour de l'État, du service public, machin ? C'est tout ce qui sur de la recherche, c'est tout ce qui est sur les cabinets éducation, c'est tout ce qui est sur les médias, c'est tout ce qui est sur la com. Donc, c'est tout sur ce qui est langage là encore, langage et information. C'est là que se concentrent les rapports de force. Et je crois que ce dont il faut que nous ayons conscience, c'est que se battre pour défendre l'exception culturelle aujourd'hui où ces questions de langage, de nomination, de communication, sont au cœur de la création de profits c'est une attitude stratégique aussi adaptée que si on s'était battu pour défendre l'exception pétrolière pendant les Trente Glorieuses, c'est du même ordre. Le langage aujourd'hui est au cœur de la création de profits, donc ce n'est pas parce qu'on est des bisounours qui ne tiennent pas compte de la rentabilité qu'on va avoir à se battre, c'est parce qu'on touche au grisbi.

Et donc là, c'est un autre type de bagarre. Et ça, je pense qu'il faut que l'on en ait réellement, réellement conscience pour savoir ce qu'on fiche quand on travaille sur la langue aujourd'hui. Et quand on travaille sur tout ce qui touche au langage, dans tous les milieux sociaux aujourd'hui. Parce que l'accaparement du langage comme machine-outil de la croissance la plus rentable des vingt prochaines années, c'est ce qui est en train de se produire. C'est la machine-outil de la société post-industrielle.

Voilà, après je voulais encore un ou deux autres points qui me semblent très significatifs aujourd'hui c'est les amalgames qui se produisent aujourd'hui entre le centralisme linguistique, le française, rien que le français, tout ça et les angoisses sécuritaires. C'est un truc là aussi complètement hallucinant. Je ne sais pas si d'aucun d'entre vous ont eu l'occasion de parcourir cet extraordinaire rapport Bénisti²⁴, il y a quelques années, je ne sais plus quand c'était, il y a un an ou deux, le rapport Bénisti, ou un peu plus, qui est un truc

24 BÉNISTI Jacques-Alain. *Rapport préliminaire de la commission prévention du groupe d'études parlementaire sur la sécurité intérieure de l'Assemblée Nationale. Sur la prévention de la délinquance* [en ligne]. 2004 [Page consultée le 13 Janvier 2011].
<ciradel.lyon.free.fr/IMG/.../rapport_BENISTI_prevention.pdfW>

complètement hallucinant. Un rapport quand même commission parlementaire, ce n'est pas un fada tout seul, ce n'est pas un type du GUD²⁵ vaguement ressuscité et tout ça, donc c'est sérieux. Qui vraiment prétend que si des mômes entendent parler une langue étrangère à la maison, alors, ils vont devenir violents. Non, non mais allez voir le rapport Bénisti, c'est l'hallu, il y a même des espèces de courbes pseudo-scientifiques dedans. C'est hallucinant ce truc, complètement hallucinant. Ce n'était pas précisé pour l'anglais, ce n'était pas précisé. Encore que pour l'anglais, pour l'américain, le rapport à la violence, finalement, on pourrait... Donc là, il y a quelque chose de très, très angoissant, parce que dans ce renfermement sur la langue française comme une île, comme une langue totalement isolée alors qu'on sait quand même qu'il y a aujourd'hui plus de locuteurs francophones à l'extérieur de l'hexagone, qu'à l'intérieur, ça pourrait être une chance d'être une langue internationale. Au lieu de dire, « non, non, non, non, il faut qu'elle reste dans le timbre poste et qu'il n'y ait rien d'autre qui dépasse et qu'on ne bouge plus de l'hexagone ». Mais là, il y a quelque chose de très, très dangereux et quand nous travaillons la langue française, comme on dit dans les quartiers ou dans des choses comme ça, il se trouve quand même qu'une grande partie de la population qui vit dans les quartiers les plus pauvres, c'est une population qui se retrouve là aussi à cause d'une histoire. Et que dans cette histoire, la langue française elle a sa place, que le fait qu'ils soient francophones et qu'ils soient en France ça a sa place aussi, ça pourrait peut-être avoir un vague rapport avec des choses comme la colonisation, les indépendances, enfin vous voyez des trucs comme ça. Et si ça on l'oublie, quand on travaille la langue, on ne peut plus se servir de cette langue, comme dans les familles, où quand il y a un secret de famille trop grave, rangé dans le placard et bien, plus personne ne peut parler. Et la langue française, c'est une langue dans laquelle, notamment le secret de famille de la colonisation et des indépendances, ça fait partie des cadavres qui sont dans le placard. Mais du coup, la langue elle ne peut plus fonctionner, si on ne lui redonne pas sa souplesse historique. Parce que pour qu'une langue fonctionne, il faut qu'elle puisse circuler entre les uns et les autres. Donc c'est ce qu'on a très, très bien entendu ce matin, comment les paroles de l'un, c'est repris, tac... Donc, ça circule, il y a de la vie, donc il faut que cela puisse circuler aussi dans l'Histoire. Et donc ça, c'est effectivement l'étymologie, l'histoire des mots étrangers dans la langue française aussi et tout ça. Mais, ça fait partie de l'Histoire, la langue. Et moi, je crois profondément, que si nous n'arrivons pas à avoir ça en conscience lorsque nous proposons des ateliers d'écriture, lorsque nous proposons un rapport à littérature etc., on se piège dans ce rapport dominant entre centralisme linguistique, angoisse sécuritaire et déni de l'Histoire.

Juste pour en finir, ça ce n'était pas juste pour faire des topos théoriques, ça veut dire quoi concrètement ? Ça veut dire concrètement que, par exemple, à la Boutique d'écriture, on travaille systématiquement avec évidemment les centres d'hébergement d'urgence mais aussi avec le CADA²⁶, mais aussi avec les établissements qui accueillent ce qu'on appelle joliment les ENA, les enfants nouvellement arrivés ou les élèves nouvellement arrivés. C'est-à-dire les mômes qui débarquent en France pour être scolarisés, pour travailler avec eux la langue française comme langue commune mais traversée d'Histoire. Mais d'Histoire qui soit commune à tout le monde. L'Histoire de la colonisation, ce n'est pas l'Histoire des colonisés. C'est la notre,

25 Groupe Union Défense

26 Centre d'Accueil des Demandeur d'Asile.

et ça il faudrait que l'on ne l'oublie pas aussi.

Et si j'ai encore dix secondes, je voudrais lire deux textes. Enfin ça va prendre un tout petit peu plus que de dix secondes mais...

Alors le premier texte, c'est un texte de Loubna. Loubna, une petite fille qui était, justement comme ça, Ena, machin là, gamine qui débarque. Et c'est un texte de Loubna sur qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe quand il y a une langue qui nous traverse. « Je me suis réveillée, et j'ai réveillée avec toi. Allez lève toi ! J'ai parti vers mon frère et le mot il est sorti : « Allez lève toi ! ». Mon frère il se lève avec le mot « D'accord ». Ma mère, elle a préparé le petit-déjeuner, elle se prépare pour sortir, enfin elle va sortir, puis le mot « Venez pour manger, allez les enfants ! ». Ma sœur elle se réveille. « Non, non Loubna, viens ici ! », et moi j'ai sorti le mot « D'accord j'arrive ». J'ai rentré dans la bouche à ma sœur et puis j'ai ressorti, puis je su le mot « sucre ». J'ai rentré dans la bouche à ma mère et j'ai ressorti dans mon frère. Mon frère est parti à l'école et je me suis changée. Le mot par les lettres de l'alphabet, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M. Puis la maîtresse, elle lui a demandé de réciter l'alphabet, puis j'ai sorti de la bouche, il a eu vingt sur vingt en composition d'alphabet. Après, elle lui a demandé de réciter la poésie de Léo le petit chat. J'ai rentré dans sa bouche, j'ai été en premier le mot « Léo le petit chat qui mange des rats sur le toit en jetant les pieds de rats ». Il a eu une bonne note et j'ai parti vers la classe de ma grande sœur. Je l'avais trouvé en panne, elle était en train de réciter une poésie qui s'appelle La truite. J'étais en premier le mot « J'ai rencontré une truite qui mange des frites sur le bateau comme un gâteau, J'ai rencontré une truite qui mange des frites sur le bateau comme un gâteau ». Elle avait eu une bonne note aussi. J'ai continué mes aventures chez ma grand-mère. Elle était très malade, tous ses mots ils sont en panne, ils peuvent pas sortir de sa bouche. Je suis maintenant une phrase qui s'appelle « Ouvre ta bouche si tu es un vrai homme ! ». J'ai rentré, il y avait un homme qui est entré pour voler des choses qui sont chères et pas lourdes. J'ai sorti de sa bouche et puis l'homme a ouvert la bouche et j'ai rentré avec le mot « Merci Madame, au revoir ». Il a sorti. J'ai parti à l'école et j'ai trouvé ma maîtresse où je suis, et j'ai rentré ensuite dans la bouche de mon copain avec la phrase « Elle est malade ».

Et j'ai ressorti. J'ai parti vers le Dieu des mots, je lui demande pourquoi je suis un mot. Il m'a dit « Trouve tes réponse toute seule et pour trouver la réponse, il faut que tu écrives une poésie, pas une histoire, il faut que tu commences par les frites et tu finis par les fruits ». J'ai commencé la poésie : la banane est la lune, la lune est étoile et soleil, le soleil est lumière, la lumière est cercle, le cercle est légume, les légumes sont maisons, la maison est coin, le coin est mur, les murs sont fruits. J'ai fini d'écrire ma poésie et j'ai reparti chez le Dieu des mots et je lui ai récité ma poésie. Il m'a dit « Tu es libre ». Après, je me suis réveillée de mon rêve est la poésie est sortie de ma bouche. Ensuite, ma sœur, elle continuait à m'appeler « Loubna, Loubna ». J'ai parti vers elle et j'ai vu le Dieu des mots à côté d'elle et les autres mots « A, B, C, D, E, F » et puis les autres mots « Léo, le petit chat qui mange en jetant les pieds. J'ai rencontré une frite qui mange des frites sur le bateau comme un château et la poésie que j'ai écrite. La banane est la lave, la lave est étoile, l'étoile est soleil, le soleil est lumière, la lumière est cercle, le cercle est légume, les légumes sont maisons, la maison est coin, les coin est mur, les murs sont fruits ». La poésie et l'alphabet, ils sont rentrés dans la bouche à mon frère et les mots de la poésie

de truite, ils sont rentrés dans la bouche à ma sœur.

Et si je peux en lire juste un mais très court, très court, qui est de Marguerite Meyer, une vieille dame gitane, illettrée, patin couffin, qui est venue écrire avec nous pendant longtemps, donc ça a fini par faire un bouquin.

« Huit heures quarante-cinq, le monde est grand, les routes sont longues, mais il n'y a que les pas qui comptent. C'est comme Hervé qui nous explique tout comment il faut faire notre texte du soir.

Huit heures cinquante, je regarde les pieds de la table qui forment un « A », tout le monde est tranquille est fait son travail du soir.

Neuf heures dix, je me demande ce qu'ils ont fait du clou planté dans le mur crêpé en ciment, pourtant, ça doit servir à quelque chose.

Neuf heures quinze, ceux qui vivent dans l'univers, ont l'espoir de garder leur silence ».

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Merci Line, donc on arrive au dernier temps d'échange que l'on peut prendre sur cette dernière table ronde mais aussi peut-être que l'on peut revenir sur l'ensemble de la journée, sur des choses qui auraient été dites... Jacques ?

Jacques

Merci, je ne lâche pas le morceau par rapport à ce matin et par rapport à ce que je viens d'entendre. Je suis très partagé, très divisé sur la journée, entre d'un côté des choses, des dires, qui me semblent, enfin pas qui me semblent, mais qui sont bouleversants, entre autres ces deux textes que je trouve absolument extraordinaires. Le premier à mon avis, ça c'est un avis personnel, a une dimension non seulement poétique mais psychanalytique carrément, j'en suis persuadé. Tout ce travail qui vraiment moi me ravi et sur lequel je vous félicite et vous encourage et les propos, j'aurais tendance à dire idéologiques et politiques qui les sous-tendent qui me laissent carrément sur ma fin, je suis désolé de vous le dire, et qui même m'inquiète. Donc, je rends hommage aux démarches et en même temps comment elles s'articulent sur un rapport au monde, sur un rapport à l'être, à la politique, je le dis honnêtement m'inquiète énormément.

Dans la Résistance à laquelle vous avez rendu hommage et je rends hommage que vous rendiez hommage et c'est bien que Peuple et Culture soit dans cette filiation, il y avait des groupes de langues, dans les F.T.P-M.O.²⁷ il y avait des groupes de langues, donc effectivement, vous avez tout à fait raison, la langue était le ciment de l'action. Donc, le hongrois, l'italien, le yiddish, l'arabe participaient de la Résistance dans la langue et pour la langue.

27 Francs tireurs et partisans – Main d'œuvre immigrée

©Banlieues d'Europe / Retranscriptions du séminaire *Autour de l'écrit, des expériences engagées avec les habitants* – Marseille Avril 2010

La question aujourd'hui, c'est je crois la différence entre le populisme et le populaire. Et j'avoue que j'étais un peu blessé quand vous dites « l'éducation populaire ce vieux machin ». Franchement, moi je ne suis pas du tout d'accord, je pense que l'avenir c'est l'éducation populaire et que nous devons absolument revisiter l'éducation populaire, la réincorporer, la revitaliser avec Hishem.

D'accord, avec Hishem. Ça veut dire que lorsque *Wesh we can* sera pris dans une problématique d'émancipation collective peut-être que là, on pourra discuter vraiment de *Wesh we can* mais *we can* quoi ? Moi je me le demande.

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Je veux réagir. Oui, c'est possible, c'est possible peut-être de rêver et d'incarner des métiers jusqu'à présent, qui ne sont pas du tout dans une ouverture lisible dans les quartiers, rien que ça. J'ai parlé dans l'ouvrage des quatre jeunes qui étaient des talents, qui se sont avérés au fil du travail, puisqu'ils n'étaient pas lisibles au départ, des vrais graphistes, qui aujourd'hui exercent en tant que tels. Mais tous les quatre ont été conduits on ne sait pas comment, dans des filières électrotechniques, dont Hishem aussi, il n'échappe pas à la règle, donc voilà. Déjà, nous pouvons prétendre et avoir envie de effectivement, dire qu'il y a une injustice dans le cadre des possibles au niveau des orientations proposées dans les quartiers qui sont en difficultés, rien que ça, parce que la liste est longue.

Et pour vous donner directement des éléments d'analyses peut-être, nous pouvons et nous voulons effectivement accéder à la société française à part entière et pas juste se contenter des filières dont personne ne veut, ou finalement on pense que c'est des voies de garage. Hishem souhaite vous répondre.

Hishem Belghit – Permis de Vivre la Ville, Paris

Vous me demandez *wesh we can* quoi, moi je pense que si vous venez passer une journée avec moi, vous allez savoir de quoi on parle. Parce que quand on dit « Oui on peut », on ne parle pas seulement de ma réussite à moi dans le stand up ou la réussite de La menace et Afro jo dans le rap. Quand on dit « Oui on peut, on peut s'en sortir, *wesh we can*, oui je peux quitter le quartier, oui je peux quitter le hall qui pu la pisse, l'ascenseur qui est bloqué depuis quatre piges, c'est-à-dire quatre ans, oui je peux partir à Paris sans que l'on me regarde comme si j'étais une bête sauvage, un banlieusard, la racaille ». Oui on peut, on peut réussir, on peut ne pas finir que mécanicien ou électricien, ou plasticien et tout ce qui finit par « cien » etc.

Ahamada SMIS – Slameur, Marseille

Ou rappeur

Hishem Belghit – Permis de Vivre la Ville, Paris

Oui on peut, et parce que comme on dit chez nous on a la dalle, nous les banlieusards et tous ceux qui sont stigmatisés comme nous, on a la dalle, c'est-à-dire on a faim. On est prêt à tout pour réussir. Et comme il disait le jeune homme ce matin, dans la vidéo, moi je l'ai très bien compris, le mur il peut faire quatre mille mètres, ou on va le percer, ou on va passer par en dessous, mais en tout cas on peut, c'est pour ça *wesh we can*. J'espère que ça a répondu à votre question.

Duval MC – Animateur d'ateliers d'écriture

Je voulais revenir sur les pratiques innovantes parce que quand j'ai appris à faire de l'animation, il y a longtemps, il y a un conseil que l'on m'a donné et que j'ai beaucoup apprécié et qui m'a servi dans beaucoup de chose dans la vie, c'est « Une bonne idée n'a pas d'auteur ». Et je pense qu'on a pu, avec une association qui s'appelle Petit à petit sur Arles, mettre en application des vraies bonnes idées, et je voulais vous en faire part, vous faire partager ça. Il s'agit d'ateliers d'écriture rap où le principe c'était, moi en temps qu'intervenant j'amenais une musique, sans me prendre la tête des droits d'auteurs, de déposer le morceau ou quoique ce soit, j'amenais une musique normale, nouvelle, originale et à l'issue d'un atelier, le but commun et collectif, était de faire un morceau tous ensemble. Et ce que ça a pu donner, ça rappelle des choses qui ont été dites, dans le côté hétérogène des paroles, on avait un morceau collectif où une dizaine de personnes s'exprimaient, avec des filles, des garçons, des surexcités, des autistes, toutes sortes de prise de parole, et ça a immédiatement créé quelque chose de beau qui nous a fait recommencer chaque année, à la première occasion, dès que l'on a eu des subventions. L'association m'a appelé pour refaire ces projets, et jusqu'à présent, on le refait chaque année parce qu'il y a quelque chose de beau qui se crée à la clé. J'insiste sur le beau parce que c'est ça que l'on cherche un atelier plus que le social, on cherche à faire quelque chose d'artistiquement fort et beau. J'avais pleins d'autres choses à dire mais voilà.

Ces morceaux là ont une portée pédagogique énorme parce que cela fait un enregistrement et l'enregistrement ensuite, on s'est aperçu l'année suivante que, par exemple, le morceau avait tourné dans tout le quartier, que les mamans l'avaient écouté, que des jeunes qui n'avaient pas participé à l'atelier avaient appris les textes par cœur et ça a eu des répercussions très, très intéressantes après par la suite. Il y a une année on a poussé le délire à faire un clip, et le clip il est monté à quinze milles visionnage sur internet. C'est des pratiques innovantes et il y a des choses, beaucoup de choses à faire là-dessus. Merci.

Jean GUILLON – Conteur

Merci, je vais peut-être apporter un éclairage un petit peu différent à propos de la langue, un éclairage un peu différent peut-être, qui vient encore plus de la poussière lointaine dans l'Histoire, c'est les histoires.

Je me présente, Jean Guillon, conteur. Vous avez parlé des déviations de langage à l'heure actuelle, et de ce qui

se passe avec la langue. Il y a un essai qui a été intéressant, qui est celui de Monsieur Christian Salmon sur le storytelling²⁸. Je pense qu'il a sa place dans ce que nous disons ici, où justement, l'effet de manche, de surprise, l'effet d'annonce fait force de loi aujourd'hui et est basé sur une stratégie réfléchie des compagnies de communication qui s'appelle le storytelling, ça veut dire raconter des histoires. Devant ce phénomène, un praticien du conte, que je suis, se pose d'énormes problèmes. Qu'est-ce qu'on fait avec des histoires ? Alors peut-être qu'il y aurait une attention, une acuité particulière sur « Ok, toi là-bas, à la télé, tu me racontes des histoires pourquoi ? », et de bien discerner la frontière entre l'histoire racontée pour le plaisir de l'histoire racontée, qui est peut-être du domaine de l'art, comme le rap, comme le stand up, et l'histoire racontée pour vendre un Président de la République, du savon, une caisse d'épargne. Et je crois, que ça, c'est un appel au discernement, effectivement, le rappeur, le stand upiste, ils racontent des histoires pourquoi ? Et comment ?
Je m'arrête là.

Géraldine BÉNICHOU – Théâtre du Grabuge, Lyon

En fait, je voudrais juste réagir par rapport à votre intervention. Mais je vais du coup essayer de rester calme en fait. Je voudrais remercier Line pour son intervention qui est extrêmement vivante.

Vous, ça vous inquiète, je voudrais juste vous dire, que nous renvoyer aujourd'hui notre indigence politique, ou notre naïveté politique...

Line COLSON – Boutique d'écriture, Peuple et Culture, Montpellier

On est tous dans la merde.

Géraldine BÉNICHOU – Théâtre du Grabuge, Lyon

Voilà, vous je trouve que votre position, je trouve vraiment que votre manière de, que votre position, votre regard, il est extrêmement dur. Sachez à quel point, l'engagement de terrain, mais au jour le jour, la rencontre des gens, c'est une lutte, enfin je veux dire... On est, on est... On y va, on très engagé, enfin tout le monde sait aujourd'hui de quoi je parle quand on passe du temps dans des prisons, dans des quartiers à la rencontre des gens, ça demande de... Ce que ça crée comme malentendu, ce que ça demande comme énergie, comme engagement et c'est fragile. Et je trouve, que la manière dont vous jugez... Je veux dire, c'est un déplacement, on est engagé dans un déplacement continu mais de nous-mêmes, et à la rencontre des autres et vraiment moi ce que j'ai appris dans ce travail c'est la lutte contre mes propres préjugés. Parfois, vraiment, je ne sais plus exactement, enfin on s'y perd. L'analyse, au jour le jour dans ces rencontres, elle est complexe. Ce que je veux

28 SALMON Christian. *Storytelling : la machine à fabriquer et à fomater les esprits*. Éditions La Découverte, 2007, 239 pages. Cahiers libres, ISBN : 9-78-2-7071-4955-8.

juste dire, c'est que quand vous prenez la parole, et ce matin ça m'a fait le même effet, j'ai vraiment l'impression que vous regardez de haut ce travail et que vous le jugez et c'est extrêmement blessant, et ça me... Ça atteint l'énergie que l'on met au jour le jour là-dedans et je voudrais juste dire que votre inquiétude me tue, l'énergie de Line me rend vivante.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

D'autres remarques ? D'autres compléments ? D'autres questions ?

Line COLSON – Boutique d'écriture, Peuple et Culture, Montpellier

Juste une dernière chose dans ce qu'il me semble faire partie des caractéristiques d'aujourd'hui, et depuis quelques années et que je trouve très, très inquiétant dans ce champ justement de l'action publique, l'action culturelle. C'est la manière dont sous couvert de passer à des logiques d'évaluation, ce qui en soi ne pose pas de problème, on a intégré du vocabulaire, qui est du vocabulaire qui vient de l'armée, ensuite qui transite par la communication pour raconter ce qu'on fait. Je suis terrorisée quand je vois que dans les documents d'évaluation, que nous donnent les financeurs publics à Montpellier, alors peut-être que ce n'est pas le cas à Marseille je ne sais pas. Mais nous avons des questions du style « Quelle est votre cible ? Quel est l'impact que vous souhaitez ? Quelle est la plus value de votre travail ? ». Et ça, c'est très, très effrayant, parce que je suis obligée avant de faire le bilan de ce que je fais, de faire une demie page, alors en plus c'est sur des machins informatiques où il y a des durées limitées, alors si on passe du temps à dire que la question est pas bonne, on a moins de temps, on a moins d'espace pour la réponse, mais à dire je n'ai pas de cible moi, je ne suis pas là pour buter les gens du quartier dans lequel je travaille. Bon effectivement, on avait des locaux sur lesquels, dans la vitrine, il y avait un impact de balle mais ce n'était pas une bonne chose, je n'ai pas envie de multiplier ça moi. Je ne cherche pas à avoir un impact, c'est quoi ce délire ? Et ça, c'est dans les machins qu'ils veulent fabriquer, je ne sais pas quoi, du lien social, de l'apaisement, de la douceur de vivre ensemble et toute cette sorte de chose. Donc ça, c'est très, très grave. C'est très grave et si nous pouvons tous...

Oh tant pis, merde je vous en fais un dernier. Non allez, allez, je vous en fais un dernier, je vous en fais un dernier. Francis Ponge en mille neuf-cent-vingt-neuf, mille neuf-cent-trente, d'accord, ce n'est pas n'importe quelle période et nous ne sommes pas non plus dans n'importe quelle période aujourd'hui.

« Je suppose qu'il s'agit de sauver quelques jeunes hommes du suicide et quelques autres de l'entrée aux flics ou aux pompiers. Je pense à ceux qui se suicident par dégoût, parce qu'ils trouvent que les autres ont trop peu de part en eux-mêmes. On peut leur dire : donnez tout au moins la parole à la minorité de vous-mêmes. Soyez poètes. Ils répondront : mais c'est là surtout, c'est là encore que je sens les autres en moi-même,

lorsque je cherche à m'exprimer je n'y parviens pas ? Les paroles sont toutes faites et s'expriment : elles ne m'expriment point. Là encore j'étouffe. C'est alors qu'enseigner l'art de résister aux paroles devient utile, l'art de ne dire que ce que l'on veut dire, l'art de les violenter et de les soumettre. Somme toute fonder une rhétorique, ou plutôt apprendre à chacun l'art de fonder sa propre rhétorique, est une œuvre de salut public. Cela sauve les seules, les rares personnes qu'il importe de sauver : celles qui ont la conscience et le souci et le dégoût des autres en eux-mêmes. Celles qui peuvent faire avancer l'esprit, et à proprement parler changer la face des choses. »²⁹

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Merci. Je vais me permettre un petit commentaire personnel sur la question des mots. Je crois qu'il n'y a pas que la question du vocabulaire qui vient, on va dire, d'autres corps de métier, il y a aussi la manière dont on les manipule. Je me souviens d'une intervention, je crois que c'était à la grande halle de la Villette, lors d'un rencontre, et c'était sur la question du problème des jeunes. C'est une formule qui revient de façon très itérative dans un certain nombre de textes, tout ça, et qu'il faut chaque fois ramener à sa réalité, qui est que tous les jeunes ne sont pas un problème, c'est qu'il y a un problème avec certains jeunes. Et, cette confusion de vocabulaire, je suis intimement persuadé qu'elle entretient, en permanence, une sorte d'a priori par rapport à l'ensemble d'une catégorie d'âge alors que... J'ai parlé de la durée de mon expérience, à la fois sur le terrain et dans l'institution tout à l'heure, quand on interroge un principal de collège ou un animateur dans une cité sur le problème des jeunes, ils sont combien les jeunes qui posent un problème ? En général, on est autour de cinq.

Participante 8

J'ai entendu un sociologue, un autre sociologue spécialisé dans les médias faire cette réflexion que je trouve remarquable et qui m'habite depuis. Est-ce que vous avez remarqué que l'on parle des jeunes quand il est question de voitures brûlées dans les banlieues, dans les quartiers, et que l'on parle de la jeunesse quand on parle de ces mêmes tranches d'âge, quand il s'agit de descendre dans la rue pour défendre la démocratie un certain mois d'Avril deux mille deux. C'est-à-dire que voilà, on parle des jeunes et de la jeunesse, ce ne sont pas les mêmes. C'est quand même étrange. Les médias ont aussi à se questionner sur ces mots et sur le grand écart qu'ils mettent dans le sens de ces mots.

29 PONGE Francis. *Le parti pris des choses*. Gallimard, 1967, 217 pages. ISBN : 2070302237

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Merci. D'autres commentaires dans la salle ? Une conclusion de Georges Cyprien.

Shoker Mallarmé – Slameur, Sarcelles

En fait, je voulais savoir, il existe des fonds publics pour aller travailler dans les villages, en milieu, en zone rurale ? Parce ce que c'est vrai que tout le monde saute sur l'occasion pour aller travailler dans les banlieues, mais c'est vrai que les jeunes aussi en zone rurale sont stigmatisés dans les problèmes de drogue, de violence.

Monsieur MC Duval qui va dans les cités pour apporter un savoir, moi aussi je suis bouleversé, c'est bien. Mais moi, je viens de Sarcelles, je suis dans un groupe de musique, je suis du Val d'Oise en fait et dans le Val d'Oise il y a des ghettos, des cités urbaines mais il y a aussi des villages. Dans mon groupe les musiciens sont du village parce que en fait, c'est ça la nouvelle France, c'est aller vers l'autre, vers ceux qu'on ne connaît pas. C'est vrai que j'ai grandi en France donc je connais exactement, je vous connais parce que j'ai regardé *Candy* à la télé, *Albator*, *Nounours* et tout ça, donc je connais la culture mais vous, vous ne nous connaissez pas. Moi je pense qu'il faut arrêter de stigmatiser la banlieue et qu'il faut arrêter de dire « Oui, nous sommes les colonialistes d'intérieurs, on a le savoir et on vous l'apporte chaque année, pour avoir des subventions on revient » et à quel moment on apporte la pratique, on la laisse sur place ?

Line COLSON – Boutique d'écriture, Peuple et Culture, Montpellier

Pour les financements, il y avait une ligne qui s'appelait Animations rurales, et elle a été supprimée, parmi toutes les lignes de financement qui ont été supprimées et c'est très dommage, c'est très dommage parce que en milieu...

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Bon attends, soit on continue encore le débat trois minutes, mais on ne prend pas des prises de parole comme ça parce que sinon voilà, c'est un petit peu compliqué.

Lahcene MARIR – Culture Germe Cœur Cité, Marseille

Voilà, c'est bon. Je me représente Marir Lahcene, je suis administrateur d'un centre social Air Bel et aussi d'une structure associative Culture Germe Cœur Cité. Ça fait quatre ans que je mène des actions, au sein de ce territoire, avec différents partenaires associatifs et on fait appel à différentes institutions. Après, là il se trouve et je suis en train d'y réfléchir, par rapport au fait comme quoi une cité c'est une condition humaine, c'est l'intervention des institutions, c'est une réflexion par rapport à un urbanisme, par rapport à des architectes et ça a sa propre histoire, elle se renouvelle au fur et à mesure. Et après, en ce qui concerne l'intégration, le renfermement, le cloisonnement des cités, c'est que au niveau de l'intervention des institutions c'est simplement et essentiellement dans les centres sociaux qu'ils interviennent, qu'ils interviennent simplement dans ce lieu dit, qui ne s'étend pas dans ce territoire là et qui fait que au fur et à mesure, la légitimité elle est perdue. Après, il se trouve que, finalement, ces différentes associations qui interviennent, elles s'étendent dans tout le territoire également. Et mon sentiment c'est que, j'ai réalisé un documentaire qui s'appelle *Air Bel en perspective*³⁰, où il n'y avait pas de lieu de vie, auparavant, il y avait des commerces et depuis, après, ensuite, d'autres associations s'implantent au fur et à mesure. Bien en ce qui concerne les personnes qui sont de l'extérieur, en association, qui interviennent, qui ont du métier et patati et patata, et qu'ils interviennent c'est bien mais en complément avec d'autres structures qui sont dans ces territoires là et qui viennent des résidents aussi, également, et qu'ils puissent travailler en commun et que... Finalement, au bout du compte, ce qu'il y a, c'est que dans ces centres sociaux également, c'est qu'il n'y a pas d'administrateur fort sur ces associations je trouve, qui soient en tant qu'administrateurs. Il y a Art et Développement, Espace Lecture, ACELEM³¹, il y a l'ADAPT qui intervient dans notre territoire³². Mais on a du mal, ces derniers temps, pendant ces trente dernières années à faire des projets en communs. Et ce qu'il fait, qu'il n'y arrive pas à avoir un épanouissement de ces cités là, ce qu'il fait qu'il y a un cloisonnement. On l'a réussi ces trois dernières années, où on a essayé d'atteindre on va dire une mixité sociale, culturelle. Et là dessus, on en revient par rapport à la communication, ce qu'on essaye nous dans la communication, c'est dire des choses constructives, ce n'est pas seulement cet événement là qui compte, des jeunes avec des voitures qui brûlent, des jeunes qui agressent des pompiers. Finalement, au bout du compte, c'est l'intention de jeunes, des associations pour créer un lieu de vie voilà.

Marcela PÉREZ – Permis de Vivre la Ville, Paris

Un dernier mot parce que c'est vrai que c'est toujours compliqué l'échange avec la salle, parce que souvent, on a du mal à être au milieu, un sujet. Mais, moi, j'ai été touchée effectivement par le questionnement sur la manipulation des mots et je voudrais ajouter la manipulation des images qui va, à mon avis, de paire.

30 MARIR, Lahcene. *Air Bel en perspective* [en ligne]. Chaîne de lahcenemarir, YouTube, 2009. [page consultée le 14 Janvier 2011]. <<http://www.youtube.com/user/lahcenemarir>>

31 Association Culturelle d'Espaces Lecture et d'Ecriture en Méditerranée.

32 Association pour l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées

C'est pour ça que je n'ai même pas parlé de voiture brûlée. J'ai envie et il faut, ce n'est pas que je veux idéaliser un univers, et que je veux dire les cités il y a du potentiel. Non seulement c'est vrai, mais en même temps parce que l'on a besoin d'être dans un contrepoids aujourd'hui pour pouvoir riposter à la masse d'informations qui nous agressent quotidiennement, avec les enfermements, les clichés, les mots. Quand on a sorti le bouquin, je pense que c'était le début des réflexions qui allaient nous accabler plus tard sur l'identité nationale, où des jeunes ne manipuleraient que trois cents mots alors qu'un chien comprend bien plus que ça. C'est vraiment pour dire que soyons vigilants. Alors moi je trouve, que dans un quartier on est dans une modernité à tout, atouts dans les quartiers. Allez, cherchons les atouts, au moins un! On est dans une modernité, on est pas dans un enfermement. Pourquoi serait-on dans un enfermement ? Dès fois, on est beaucoup plus enfermé quand on est dans un boulot huit heures par jour, avec trois, quatre personnes, ok on a le boulot, je ne vais pas non plus dire que... Mais bon, dans les cités, on travaille aussi. On est dans un univers global, on écoute des langues étrangères et l'oreille s'ouvre à ça. On est peut-être dans un monde qui préfigure à tort, ou à raison, ce qui va advenir de notre planète puisque effectivement, on fait péter les frontières pour le meilleur et pour le pire, même si c'est pour des raisons financières et économiques, pour faire travailler moins cher les gens, en les payant moins soit. Au moins, ça donne du travail au tiers monde, qui aujourd'hui se développe un petit peu. Peut-être que là, je suis allée un peu plus loin. Essayons de positiver aussi et de se dire oui, il y a quand même des trucs à faire. Le vis-à-vis, quand on veut détruire un quartier, il est recroquevillé sur lui-même, il est enfermé. Je vous signale qu'à Venise, le vis-à-vis est d'un mètre est personne n'oserait toucher Venise. Donc voilà, attention à tout ce qu'on nous met dans la tête pour vendre des dispositifs qui ramènent de l'argent dans une ville, mais dès fois, c'est juste des détournements de dispositifs. Dès fois, il y a des quartiers qui vont très bien, mais d'un coup, il faut bien injecter des subventions donc hop GPRU³³, et on peut forcer la porte comme ça et détruire des espaces de vie où finalement, oui, on ne découvre pas le café du coin que nous on a l'habitude de voir, mais on a les plots où les parents se posent, le coin où les mamans papotent etc. Mais on n'a pas peut-être les bonnes lunettes pour lire tout ça.

Je voulais un peu conclure en amenant un regard alternatif dont on a gravement besoin, parce que sinon effectivement, sur le terrain, entre la difficulté du terrain qui est là bien évidemment et en plus les agressions ou les provoques de l'extérieur, dès fois il faut faire du sushi de Gandhi pour rester debout. Et aujourd'hui j'en ai mangé au moins deux ou trois.

Gilbert CECCALDI – Conseiller Culturel, Direction Générale des Affaires Culturelles, Ville de Marseille.

Pour conclure, je vais reprendre un des mots que tu viens de prononcer, c'est « positiver », moi je pense que de toute façon c'est la meilleure d'avancer, c'est d'essayer de trouver les éléments forts qui nous

33 Grand projet de renouvellement urbain

permettront de progresser.

Et donc, on va conclure là cette quatrième table ronde et je vais passer la parole à Jean Hurstel, Madame Perdereau, Préfet à l'Égalité des Chances pour les Bouches-du-Rhône et à Monsieur Daniel Hermann, Adjoint à la Culture de la Ville de Marseille, pour nous apporter quelques éléments de conclusion.

6) Conclusions

Jean HURSTEL – Président de Banlieues d'Europe

Je vais être extrêmement rapide pour conclure, enfin conclure. Simplement vous dire qu'effectivement il faut se méfier des discours paranoïaques d'un côté, et des sonneurs de tocsins de l'autre. Parce qu'effectivement, ce qui c'est passé dans cette journée c'est quand même un élément fort et important, qui est la richesse des initiatives. J'ai été frappé quand même de ça parce que sur l'écriture etc., je n'avais pas conscience qu'effectivement et en particulier à Marseille, il y avait autant d'initiatives et de projets en cours. Marseille et Lyon et autres, Montpellier aussi, Montpellier aussi. Enfin, je fais un salut à Marseille vous pourriez être contents quand même!

Ensuite, j'ai été frappé sur la qualité de la parole des habitants que vous recueillez et sur laquelle vous travaillez. C'est quand même extraordinairement frappant. Depuis ce matin, jusqu'à ce soir, disons depuis l'expérience de Lyon, jusqu'à ce soir *Lexik des cités* et ce que dit Madame Colson, je trouve qu'il y a là, une perception forte, positive des paroles des habitants. Et c'est quelque chose, qui n'est pas, croyez moi, dans tous les médias et dans toute la société pour le moment. Là, vous l'avez la parole et la richesse, et la diversité de la parole des habitants. Et donc je crois que, c'est quelque chose d'extrêmement positif. Soyons positifs. « Be positive » disent les hip-hoppeurs.

Ensuite, la diversité des formes d'écriture, ça aussi ça a été quelque chose d'extraordinaire, je ne le savais pas avant de venir. Je veux dire de la richesse, effectivement, du texte littéraire, de *L'Odyssee* jusqu'au *Lexik des cités*, ce qui n'est pas évident, il y a une diversité de formes qui n'existaient pas encore il y a quelques années. On est quand même dans des formes extraordinairement diverses, qui vont du rap au slam, qui vont de la littérature à quelque chose de complètement imprégné dans la vie quotidienne des cités. Je crois que c'est extraordinairement vivifiant de voir la diversité des choses, la diversité des formes d'écritures.

Ensuite aussi, il y a une diversité extrêmement forte des institutions qui s'investissent dans ce travail. Ça aussi, c'est quand même quelque chose de nouveau, que ce soit la Politique de la Ville, que ce soit les villes elles-mêmes, que ce soit l'Égalité des chances. Il y a quand même une convergence des institutions, les bibliothèques, tout ça. Il y a une convergence d'institutions pour soutenir ce genre de projets.

Donc au moins quatre raisons pour être pas content, mais pour être positif, disons, et arrêter de nous dire tout va mal etc. Tout va mal d'accord, mais tout va bien aussi. Et je trouve si vous voulez que peut-être que

nous n'avons pas abordé suffisamment deux thèmes majeurs. C'est effectivement la dimension politique, ça quelqu'un l'a souligné je crois, on est pas et on ne sait pas comment le prendre cette dimension politique surtout, c'est ça que j'ai ressenti. On ne sait pas comment trouver un ton juste par rapport à cette dimension politique. Mais je crois aussi, et je crois que c'est un effet positif, nous ne sommes plus dans la catégorisation traditionnelle, c'est-à-dire d'un côté il y a l'institution culturelle, le Théâtre par exemple et de l'autre côté le centre socioculturel et puis l'éducation populaire etc. Les bibliothèques d'un autre côté, les musées d'un autre côté etc. Je trouve que là, on a eu la révélation aujourd'hui, de la convergence des approches par rapport aux différentes institutions et que les frontières ont été dépassées. Je trouve si vous voulez que, là, ça c'est extrêmement positif. Et, je crois si vous voulez que si nous réussissons, que si nous réussissons à faire de cette convergence, une forme, une force politique, nous pourrions avancer extraordinairement dans ce domaine là. On a pas non plus dit, de façon très claire, les différents problèmes financiers par rapport aux différents projets. On ne l'a pas dit ça, et il est important de le signaler et de dire ce qui nous manque. Parce que figurez vous que du manque né le désir. Ah oui, non mais attends, c'est une petite liaison psychanalytique mais vous me la permettrez ce soir. Et je dirai, simplement, si vous voulez, que ce qui était au quand même centre, de ce désir c'est le langage, on en a parlé beaucoup. Je ne suis pas du tout d'accord avec Line Colson, bon c'est notre problème. Mais je trouve que ce que disais, allez on va citer Lacan quand même, on a un vieux débat là-dessus, Lacan disait, il parlait de « parle être », Heidegger disait « la maison de l'être » et les Dogons disent « le langage c'est le poumon du monde ». Et nous sommes bien là, dans ce qui nous caractérise profondément, c'est le rapport au langage. Et je crois si vous voulez que, effectivement... Vous savez, dans les Romains, un enfant naissait et il n'était pas pris dans la société, ce n'était que lorsque le père le prenait et le promenait autour du foyer, ce que l'on appelle amphidromie, qu'il était admis dans la société. Et je crois si vous voulez que c'est par le langage que nous entrons dans la société. Et je crois que ces rapports au langage, qui a vraiment était le thème qui a traversé toute cette journée est extraordinairement important. Donc, manque et désir et plaisir. Voilà pour terminer, plutôt que de faire toujours un langage de défense et d'attaque. Je crois si vous voulez que ce qui est important, c'est que nous prenions conscience, tous, que les territoires inexplorés, dans ce monde où nous vivons, sont extraordinairement féconds et divers. Si il y a une chose à retenir de ça, c'est que la diversité des expériences, la diversité des projets n'épuise pas encore notre connaissance du monde et de la planète dans laquelle nous vivons. Je crois que là, il y a une mission formidable et une conviction formidable à assumer. C'est ça qui est la richesse de nos expériences diverses et variés, c'est d'explorer un monde inconnu, et ce monde inconnu est à nos portes, et dans nos quartiers et à quelques centaines de mètres d'ici. Voilà ce que je voulais dire.

Et remercier quand même tous ceux qui ont œuvré pour cette rencontre, Banlieues d'Europe quand même, vous devriez tous vous inscrire à Banlieues d'Europe, si il y en a un qui n'est pas inscrit encore inévident. Remercier effectivement Sarah et Myriam, Sophie et Amélie qui ont œuvré à ce travail. Évidemment, Gilbert Ceccaldi, mais on l'a déjà dit ce matin, on l'a salué. Remercier la ville et remercier tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette journée parce que je crois que malgré tout, ça a été une grande réussite.

Daniel HERMANN – Adjoint à l'Action Culturelle, Ville de Marseille

Et bien écoutez Mesdames et Messieurs, Madame la Préfète, écoutez, moi je voudrais vous remercier d'être venus nombreux et nombreuses pour ce séminaire. Parce que participer à un séminaire, c'est d'abord échanger, je l'ai bien vu tout à l'heure, même si c'est très conflictuel. Mais cela n'est pas grave parce qu'un séminaire c'est toujours un apport, un apport bien sûr sur son métier mais ce sont aussi des échanges. Même si, les échanges sont contraires, il reste toujours quelque chose et c'est une interrogation sur soi et sur son métier, sa façon d'être et de travailler, et je pense que cela est toujours très enrichissant. Bon, comme je vous disais, ce séminaire constitue une ouverture et un prolongement de la démarche *Comment mieux travailler ensemble ?*, initiée par la Direction Générale des Affaires Culturelles et de la DPV, c'est-à-dire la Direction de la Politique de la Ville, en deux mille neuf, qui a concrétisé le partenariat interservices mis en place dans le cadre de la mise en œuvre du CUCS³⁴.

Grâce au partenariat avec Banlieues d'Europe, cette rencontre sur des ateliers d'écriture et la participation d'habitants, prend une dimension tout à fait exceptionnelle. Banlieues d'Europe, c'est une véritable plateforme d'échanges pour les professionnels du secteur de la culture, de la Politique de la Ville, du social, de l'urbanisme, de la recherche. Comme vous disiez Monsieur, c'est vraiment une transversalité qui est très intéressante. On n'est pas contenu dans des œillères. Banlieues d'Europe contribue au développement de nouvelles formes de coopération en Europe et cela grâce à une expérience très forte ainsi qu'à un réseau extrêmement dense qui propose des cycles de formations dans toutes l'Europe.

Les questions de lecture, d'écriture et de lecture publique, de maîtrise du langage et des langages sont transversales, et à l'articulation de l'action culturelle, de l'action sociale et de l'action éducative. A Marseille, c'est avec la Direction des Bibliothèques de la Ville, que le partenariat s'est construit de manière plus évidente et rapide dans le cadre de la Politique de la Ville, même si il a fallu des années pour en arriver à des méthodes qui sont en œuvre aujourd'hui. Il était donc naturel de commencer ce cycle de l'Université des Banlieues à Marseille, à la BMVR³⁵ de l'Alcazar sur ce thème des ateliers d'écritures et de la participation des habitants.

De plus, il est très intéressant, dans la perspective de Marseille-Provence Capitale Européenne de la Culture en deux mille treize, que s'instaurent de tels moments d'échanges, de savoirs, à même de mieux irriguer les réseaux des opérateurs locaux.

Nous espérons que d'autres thèmes bien sûr comme la culture urbaine ou mémoire et patrimoine pourront être abordés prochainement.

J'ai écouté un petit peu vos débats, et il est vrai que l'on a buté sur les mots. C'est vrai que les mots

34 Contrat Urbain de Cohésion Sociale

35 Bibliothèques de Marseille à Vocation Régionale

n'expriment pas la totalité d'une pensée et que malheureusement dans notre société, on est toujours dans des systèmes inductifs c'est-à-dire qu'à partir d'un mot, on dit « les jeunes » donc tous les jeunes, il y a des jeunes et il y a des jeunes individuels qui sont des mondes à part entière. Quand on dit des jeunes, c'est un raisonnement qui, à mon avis, n'a pas de sens. Vous disiez Monsieur tout à l'heure, c'est vrai même chez les Celtes, que lorsque l'enfant naissait, on le promenait dans la maison et le père le prenait entre ses genoux, d'où le mot « engendrer », qui le reconnaissait non seulement comme fils, mais comme appartenant à la cité. C'était très important.

Votre métier, évidemment, c'est dans un champ d'expérience qui est très mouvant. Où, si vous voulez, vous êtes vraiment comme disait Saint-Ex, dans le « nœud », dans le noeud des problèmes et que bien sûr, votre écoute pose des questionnements auxquels bien sûr il faut répondre, où vous répondez d'ailleurs, où vous interrogez sur les pourquoi et donc vous allez donner comme disait une intervenante, des réponses fragiles, qui sont aujourd'hui et qui ne seront peut-être pas demain. Donc c'est vraiment un champ d'expérience qui est très mouvant. En tous les cas, moi, je vous remercie et je vous félicite encore de faire ces métiers difficiles, qui font que notre société encore aussi aujourd'hui, qui est une société, quand même il faut le dire, qui n'est pas facile, qui n'est pas rassurante. Aujourd'hui, vous tissez des liens sociaux toutes la journée, ce qui fait que notre société est plus pacifiée peut-être que ce qu'elle ne le serait. Voilà, je vous apporte toute la considération et toutes les félicitations de notre sénateur-maire Jean-Claude Gaudin.

Madame PEDEREAU – Préfet Délégué pour l'Égalité des Chances, Bouches-du-Rhône

D'abord, bonjour à toutes et à tous. Oui, c'est mon rôle, le préfet clôture toujours, quoique ce soit, il clôture. Tout a déjà été dit, les gens ont déjà tout entendu donc il n'y a plus rien à dire. Je vais essayer de vous dire quand même quelques petits mots et sans vouloir vous retenir encore longtemps parce qu'après tous ces débats, ces échanges, vous devez être bien fatigués.

Très bien, Monsieur le Maire Adjoint, Monsieur le Président-Fondateur de Banlieues d'Europe, d'abord, je vous exprime ma joie d'être ici et de vous rencontrer. C'est vrai que pour moi, et pas simplement à cause de mes fonctions actuelles, de mon passé aussi puisque je viens de l'Éducation Nationale, votre action avait une résonance particulière. Votre action basée sur l'échange des cultures, la culture et les cultures, l'accès à la culture, le langage, l'écriture, ça c'est des choses qui me parlent. Et moi, je vous félicite d'avoir justement depuis ces vingt ans, ça fait vingt ans que vous animez votre réseau ? Ça fait vingt que vous avez organisé votre réseau et pour moi, c'est un réseau avec autant de lumières qui ne sont pas celles ni des voitures, ni des poubelles que l'on incendie dans certaines banlieues, à Strasbourg ou ailleurs. Vous, vous avez allumé d'autres flambeaux, d'autres lumières, et je trouve que c'est très bien.

Alors moi, je vais faire, je vais commencer par vous faire une confidence. Je m'occupe bien sûr de la Politique de la Ville, c'est la mission, mais dans tous ces aspects, c'est la mission essentielle des Préfets Délégués à l'Égalité des Chances, et pour moi la culture et surtout le partage des cultures est un élément essentiel de la Politique de la Ville. Et, je dois souligner que dans ce département, il y a deux villes, ce n'est pas parce qu'on est à Marseille, c'est objectif ce que je dis, il y a deux villes qui sont Salon-de-Provence et Marseille qui en ont fait un des thèmes, un des axes d'action de leur Contrat Urbain de Cohésion Sociale.

Je trouve que ceci, c'est très bien. Ce qui n'empêche pas bien sûr les autres collectivités de l'avoir dans leur politique de droit commun. Mais qu'on mentionne explicitement des actions culturelles dans ce qu'on appelle des CUCS, je trouve que c'est quand même à souligner.

Vous savez également qu'il existe ce qu'on appelle la Dynamique Espoir Banlieue, de Fadela Amara voilà, enfin, c'est le Président de la République bien sûr qui l'avait lancée en Février deux mille huit et cette Dynamique Espoir Banlieues comporte toute une série d'actions qui visent justement les quartiers difficiles. Il y a un axe culturel qui est co-financé par la Politique de la Ville et par le Ministère de la Culture. Et bien, écoutez, moi, j'ai amené avec moi, puisque le Ministère de la Culture a lancé un appel à projet spécifique justement dans ce cadre, dans la Dynamique Espoir Banlieue, j'ai une liste qui est on ne peut plus rassurante. Bon, il faut toujours donner des chiffres alors j'en donne. Le Préfet, il est payé pour donner des chiffres, l'argent de l'État que l'on met dans les actions. Donc je le dis, il y a eu cent-trente-deux mille euros pour la seule région Provence-Alpes-Côte-d'Azur. Provence-Alpes-Côte-d'Azur, c'est quand même pas mal, ça veut dire qu'il y a des projets qui ont appelé un financement de cet ordre. D'ailleurs pour les seules Bouches-du-Rhône, près de cent mille euros, c'est quand même pas mal, on a répondu. Alors, je donne simplement - que ceux que je ne vais pas citer ne soient pas fâchés - mais je vois, regardez dans PACA, Compagnie de la Cité, Association Euphonia, Association Les Pas Perdus, L'art de vivre, Le grain de sable, Cosmos Collège, j'aime beaucoup Cosmos Collège c'est pour cela que je le cite, etc, Compagnie des Embruns et Mise en scène. Toute une liste qui prouve justement la vitalité de cette action culturelle en PACA et dans les Bouches-du-Rhône en faveur de la culture

Mais la culture, il faut qu'elle soit accessible à tous. Et quand je dis la culture, ça veut dire aussi la culture classique. Je me bats et il y a des associations qui se battent pour que les musées, la musique classique, les grands opéras soient accessibles à toutes et à tous. Je ne vois pas pourquoi il y aurait une culture des banlieues avec toute sa richesse bien sûr et ses origines diverses, et à côté une autre culture qui ne serait réservée qu'à une élite, ou en tout cas, des personnes qui ne vivent pas dans les quartiers. Il faut justement que les personnes qui vivent dans nos banlieues, dans les quartiers de ville, puisqu'à Marseille on a dû vous le dire, on ne dit pas les banlieues, on dit les quartiers parce que les banlieues sont dans la ville à Marseille. Il n'y a pas de banlieues à Marseille puisque les quartiers sont dans la ville. Donc, il faut aussi que les manifestations de la culture, dite classique, soient accessibles à tous. Il y a une charte des missions de service public des grandes institutions culturelles qui rend justement obligatoire cette volonté de s'adresser à tous les publics. Et puis aussi je pense pour rendre accessible justement cette culture à des compagnies ou des associations, Culture du cœur

qui agit beaucoup dans les Bouches-du-Rhône, à Marseille et à Aix. Culture du cœur, fait en sorte que, effectivement, les habitants des quartiers plus défavorisés aient accès justement à toutes sortes de manifestations artistiques. Je pense aussi à l'accompagnement éducatif, hors du temps scolaire, pour rendre accessible la culture, donc toute une série d'actions qui s'inscrivent bien dans cette volonté d'intégration et d'aller vers les autres, par le biais, par le chemin culturel. Voilà ce que je voulais d'abord souligner. Et puis d'ailleurs, à Marseille, il y a une forme de culture justement, que vous connaissez, celle qui s'est emparée des friches. La Belle de Mai, c'est devenu emblématique, c'est un petit peu l'exemple. Marseille donne un petit peu l'exemple dans ce domaine.

Mais, votre séminaire était plus spécifiquement centré sur le langage et surtout l'écriture. Déjà l'art, dont on vient de parler, c'est un langage en lui-même. Mais n'oublions pas que le langage et sa traduction écrite sont une condition essentielle d'échange et d'appropriation de la vie en société, et par conséquent, un élément d'intégration et de partage. Je vais vous donner un chiffre, il faut bien commencer par donner des chiffres qui font mal, parce que pour apprendre à lire, il faut quand même en avoir les bases. Le taux d'illettrisme dans ce qu'on appelle les Zones Urbaines Sensibles est le double de la moyenne nationale, dix huit pour cent d'illettrisme encore dans nos banlieues et dans nos quartiers. Il faut réfléchir à ça, il faut d'abord réfléchir à ça et bien sûr, ça nécessite une action en amont. C'est pour ça que l'agence pour la, c'est une agence que vous connaissez l'ACSÉ, l'Agence pour la Cohésion Sociale, qui finance essentiellement la Politique de la Ville, a un programme justement spécifique et en a fait une de ses priorités d'intervention pour l'année deux mille dix. Je voulais rappeler d'abord ce qu'il y a en amont.

L'Histoire commence avec l'écriture, voilà notre sujet principal. Vous pensez bien que l'historienne que je suis, ne pouvait qu'adhérer à cela, c'est vrai. Non que je veuille nier l'importance des cultures orales, mais la transmission de la mémoire, le témoignage, l'inscription dans une durée des hommes et des événements, ça passe par le support de l'écrit. C'est une pierre, ça a commencé par une pierre, un rouleau de Papyrus, je me fais plaisir là, c'est l'historienne, un rouleau de papyrus, un parchemin, c'est un papier. Oui, on peut remonter à l'écriture cunéiforme. Et bien que fait on dans nos villages, dans nos quartiers quand on veut que subsistent des témoignages et des vies, on les recueille pour les transcrire. En dehors d'ici, vous savez le quartier qui c'est déjà signalé pour d'autres raisons, ils ont une action qui s'appelle « Entre histoire et mémoire », mais ici, tout proche d'ici il y a [On était sur le mur](#)³⁶ du centre social de Frais Vallon, c'est dans justement nos quartiers. [Une ville, cent histoires](#)³⁷ de l'association Récit du quartier des Pins à Vitrolles, Collectif Tremplin, il y a , [Identités, Parcours et Mémoire](#)³⁸ enfin etc. Un tas de choses que je pourrai vous citer. Dans mon bureau, il y a un tas d'étagères qui sont remplies de ces petits témoignages, de ces petits livres justement, qui sont la mémoire des

36 Centre social du Frais Vallon. *On était sur le mur...* Éditions Générales, 2007, 144 pages. ISBN : 2-912074-25-8.

37 D'HOMBRES, Marie. *Une ville, cent histoires : Vitrolles, quartier des Pins, 1971-2008*. Éditions Ref2C, 2009, 224 pages. Collection "Paroles et Histoire", ISBN : 978-2-918582-01-4.

38 *Identités, Parcours & Mémoire* [en ligne]. Les héritages culturels régionaux via des formes artistiques, 2008. [page consultée le 13 Janvier 2011]. <<http://www.heritages-culturels.org/>>

quartiers, que l'on recueille auprès des habitants et qui par conséquent, sont aussi une forme de langage.

Et les grands chantiers de la rénovation urbaine, l'Agence Nationale de la Rénovation Urbaine, c'est-à-dire les immeubles, qu'on réhabilite, qu'on démolit, les places que l'on refait, tout ce cadre de vie et bien c'est aussi une occasion d'encourager justement les actions culturelles et artistiques touchant au cadre de vie architectural et urbain. On va détruire quelque chose mais avant de le détruire, il faut que la mémoire en soit inscrite. Et les habitants y sont très sensibles, alors on leur fait raconter si vous voulez quelle était leur vie, leur cadre de vie pour que justement, ils s'en souviennent, et on pérennise toutes les mobilités, enfin l'histoire des mobilités urbaines. On a dû vous le dire tout au long de la journée mais Marseille, c'est une histoire fantastique, ce sont des populations, des vagues de populations. Tous les quartiers de Marseille ont une histoire qui est remarquable. Se plonger là-dedans c'est remonter des années, des décennies voire même des siècles.

Et enfin, je terminerai en disant que le clou, c'est Marseille 2013, c'est une occasion unique pour que la culture de la ville, justement dans ces écrits, dans ces témoignages, que les arts de la ville soient au premier rang. C'est pour ça que je souhaite que justement, à cette occasion, ce soit un message adressé à la France, à l'Europe, au monde Méditerranéen et peut-être encore plus large. Et en pensant justement à Marseille 2013, Capitale Européenne de la Culture, j'ai des souvenirs. Moi, j'ai vécu le lancement de Lille, et je pense à ces maisons Folie dans les quartiers de Lille et à ces actes qui ont été faits par l'écrit. Et bien écoutez, moi je vous félicite en tout cas d'avoir participé à cette journée. J'en lirais, certainement, il y aura certainement un compte-rendu, j'en lirais avec beaucoup d'intérêt et je vous souhaite à vous-mêmes Monsieur Hurstel, et à vous toutes bonne chance et bonne continuation dans ce que vous faites.